This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 08155614 8

Digitized by Google

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.

Digitized by Google

Barthélemy
BVF
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google
BV2C

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRECE.

TOME HUITIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRECE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE
AVANT L'ERE VULGAIRE.

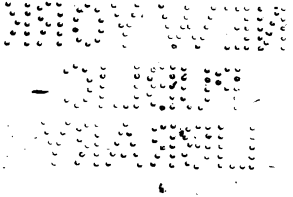
TOME HUITIEME.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.
L'AN M. DCC. XCIII.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
160264



Digitized by Google

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRECE,

Dans le milieu du 4e. siecle avant J.C.

CHAPITRE LXXI.

Entretiens sur la nature et sur l'objet de la tragédie.

J'avois connu chez Apollodore un de ses neveux nommé Zopyre, jeune homme plein d'esprit, et brûlant du desir de consacrer ses talens au théâtre. Il me vint voir un jour, et trouva Nicéphore chez moi; c'étoit un poëte qui, après quelques essais dans le genre de la comédie, se croyoit en droit de préférer l'art d'Aristophane à celui d'Eschyle.

Zopyre me parla de sa passion avec une nouvelle chaleur. N'est-il pas étrange, disoit-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les regles de la tragédie? Nous avons de grands modeles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenoit impu-

Digitized by Google

nément son essor ; on veut aujourd'hui l'asservir à des loix dont on ne daigne pas nous instruire. Et quel besoin en avez-vous, lui dit Nicéphore ? Dans une comédie, les événemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle est formée, le nœud, le dénouement, tout est de mon invention, et de là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en est pas ainsi de la tragédie ; les sujets sont donnés et connus ; qu'ils soient vraisemblables ou non, peu vous importe. Présentez-nous Adraste, les enfans mêmes vous raconteront ses infortunes ; au seul nom d'OEdipe et d'Alcméon, ils vous diront que la piece doit finir par l'assassinat d'une mere. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur ; êtes-vous embarrassé de la catastrophe ? faites descendre un dieu dans la machine ; le peuple, séduit par la musique et par le spectacle, vous donnera toute espece de licence, et couronnera sur le champ vos nobles efforts (*a*).

Mais je m'apperçois de votre surprise ; je vais me justifier par des détails. Il s'assit alors, et, pendant qu'à l'exemple des sophistes, il levoit la main pour tracer dans les airs un geste élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de plusieurs tragédies excellentes (*b*) ; Polus, un des plus habiles acteurs de la Grece (*c*), et quelques-uns de

(*a*) Anthip. et Diphil. ap. Athen. lib. 6, pag. 222.
(*b*) Plut. in x rhet. vit. tom. 2, pag. 837. Suid. in Θεοδ.
(*c*) Aul. Gell. lib. 7, cap. 5.

Digitized by Google

nos amis, qui joignoient un goût exquis à des connoissances profondes. Eh bien, me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je fasse de mon geste? Il faut le tenir en suspens, lui répondis-je; vous aurez peut-être bientôt occasion de l'employer; et prenant tout de suite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je vous confie ce jeune homme, il veut entrer dans le temple de la gloire, et je l'adresse à ceux qui en connoissent le chemin.

Théodecte montroit de l'intérêt, et promettoit au besoin ses conseils. Nous sommes fort pressés, repris-je ; c'est dès à présent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il? Avec des talens et des modeles, on se livre quelquefois à la pratique d'un art: mais comme la théorie doit le considérer dans son essence, et s'élever jusqu'à sa beauté idéale, il faut que la philosophie éclaire le goût et dirige l'expérience. Je sais, répliquai-je, que vous avez long-temps médité sur la nature du drame qui vous a valu de justes applaudissemens, et que vous en avez souvent discuté les principes avec Aristote, soit de vive voix, soit par écrit. Mais vous savez aussi, me dit-il, que dans cette recherche, on trouve à chaque pas des problêmes à résoudre, et des difficultés à vaincre, que chaque regle est contredite par un exemple, que chaque exemple peut être justifié par un succès, que les procédés les plus contraires sont autorisés par de grands noms,

Digitized by Google

et qu'on s'expose quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athenes. Jugez si je dois courir ce risque en présence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, dispensez-vous du soin de les accuser ; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous seulement vos doutes, et nous nous soumettrons au jugement de l'assemblée. Théodecte se rendit à nos instances, mais à condition qu'il se couvriroit toujours de l'autorité d'Aristote, que nous l'éclairerions de nos lumieres, et qu'on ne discuteroit que les articles les plus essentiels. Malgré cette derniere précaution, nous fûmes obligés de nous assembler plusieurs jours de suite. Je vais donner le résultat de nos séances. J'avertis auparavant que pour éviter toute confusion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

PREMIERE SÉANCE.

Zopyre. Puisque vous me le permettez, illustre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel est l'objet de la tragédie ?

Théodecte. L'intérêt qui résulte de la terreur et de la pitié (*d*) ; et pour produire cet effet, je vous présente une action grave, entiere, d'une

(*d*) Aristot. de poet. cap. 9, tom. 2, pag. 660 ; cap. 11, pag. 660 ; cap. 14, pag. 662.

Digitized by Google

certaine étendue (*e*). Laissant à la comédie les vices et les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, et c'est dans la classe des rois et des héros qu'elle va les puiser.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choisir quelquefois dans un état inférieur ? Elles me toucheroient bien plus vivement, si je les voyois errer autour de moi (*f*).

Théodecte. J'ignore si, tracées par une main habile, elles ne nous donneroient pas de trop fortes émotions. Lorsque je prends mes exemples dans un rang infiniment supérieur au vôtre, je vous laisse la liberté de vous les appliquer, et l'espérance de vous y soustraire.

Polus. Je croyois au contraire que l'abaissement de la puissance nous frappoit toujours plus que les révolutions obscures des autres états. Vous voyez que la foudre, en tombant sur un arbrisseau, fait moins d'impression, que lorsqu'elle écrase un chêne dont la tête montoit jusqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudroit demander aux arbrisseaux voisins, ce qu'ils en pensent; l'un de ces deux spectacles seroit plus propre à les étonner, et l'autre à les intéresser. Mais sans pousser plus loin cette discussion, je vais répondre plus directement à la question de Zopyre.

(*e*) Aristot. de poet. cap. 6, pag. 656. — (*f*) Id. rhetor. lib. 2, cap. 8, tom. 2, pag. 559.

Digitized by Google

Nos premiers auteurs s'exerçoient, pour l'ordinaire, sur les personnages célebres des temps héroïques. Nous avons conservé cet usage, parce que des républicains contemplent toujours avec une joie maligne, les trônes qui roulent dans la poussiere, et la chûte d'un souverain qui entraîne celle d'un empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers ne sauroient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entiere et parfaite; c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin (*g*), car c'est ainsi que s'expriment les philosophes quand ils parlent d'un tout dont les parties se développent successivement à nos yeux (*h*). Que cette regle devienne sensible par exemple : dans l'Iliade, l'action commence par la dispute d'Agamemnon et d'Achille; elle se perpétue par les maux sans nombre qu'entraîne la retraite du second; elle finit, lorsqu'il se laisse fléchir par les larmes de Priam (*i*). En effet, après cette scene touchante, le lecteur n'a plus rien à desirer.

Nicéphore. Que pouvoit desirer le spectateur, après la mort d'Ajax? L'action n'étoit-elle pas achevée aux deux tiers de la piece? Cependant

---

(*g*) Aristot. de poet. cap. 6, tom. 2, pag. 656, et cap. 7, pag. 658. Corneille, premier disc. sur le poëme dram. pag. 14. — (*h*) Plat. in Parm. tom. 3, pag. 137. — (*i*) Dacier, reflexions sur la poétique d'Aristote, pag. 106.

Digitized by Google

Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide contestation entre Ménélas et Teucer, dont l'un veut qu'on refuse, et l'autre qu'on accorde les honneurs de la sépulture au malheureux Ajax (*k*).

Théodecte. La privation de ces honneurs ajoute parmi nous un nouveau degré aux horreurs du trépas; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la catastrophe d'une piece. Nos idées à cet égard commencent à changer, et si l'on parvenoit à n'être plus touché de cet outrage, rien ne seroit si déplacé que la dispute dont vous parlez; mais ce ne seroit pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne pensez pas, avec quelques auteurs, que son unité ne soit autre chose que l'unité du héros, et n'allez pas, à leur exemple, embrasser, même dans un poëme, tous les détails de la vie de Thésée ou d'Hercule (*l*). C'est affoiblir ou détruire l'intérêt, que de le prolonger avec excès, ou de le répandre sur un trop grand nombre de points (*m*). Admirez la sagesse d'Homere; il n'a choisi, pour l'Iliade, qu'un épisode de la guerre de Troie (*n*).

Zopyre. Je sais que les émotions augmentent de force en se rapprochant, et que le meilleur moyen pour ébranler une ame, est de la frapper à coups

---

(*k*) Soph. in Ajac. Corneille, premier discours sur le poëme dram. pag. 13. — (*l*) Aristot. de poet. cap. 8, tom. 2, pag. 658, et cap. 18, pag. 666. — (*m*) Id. ibid. cap. 26, pag. 675. — (*n*) Id. ibid. cap. 23, pag. 671.

Digitized by Google

redoublés ; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eschyle n'a pu se passer que dans un temps considérable ; celle des Suppliantes d'Euripide dure plusieurs jours, tandis que dans l'Ajax et dans l'OEdipe de Sophocle, tout s'acheve dans une légere portion de la journée. Les chefs-d'œuvres de notre théâtre m'offrent sur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il seroit à desirer que l'action ne durât pas plus que la représentation de la piece. Mais tâchez du moins de la renfermer dans l'espace de temps (*o*) qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil *.

J'insiste sur l'action, parce qu'elle est, pour ainsi dire, l'ame de la tragédie (*p*), et que l'intérêt théâtral dépend sur-tout de la fable ou de la constitution du sujet.

Polus. Les faits confirment ce principe : j'ai vu réussir des pieces qui n'avoient, pour tout mérite,

---

(*o*) Aristot. de poet. cap. 5, pag. 656. Dacier, réflex. sur la poét. pag. 66. Pratique du théâtre, liv. 2, chap. 7, pag. 108.

* Aristote dit, *un tour du soleil*, et c'est d'après cette expression que les modernes ont établi la regle des vingt-quatre heures ; mais les plus savans interpretes entendent par *un tour du soleil*, l'apparition journaliere de cet astre sur l'horizon ; et comme les tragédies se donnoient à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devoit être que de neuf à dix heures.

(*p*) Aristot. de poet. cap. 6, pag. 657.

Digitized by Google

qu'une fable bien dressée, et conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les pensées et le style sembloient garantir le succès, et qui tomboient, parce que l'ordonnance en étoit vicieuse. C'est le défaut de tous ceux qui commencent.

Théodecte. Ce fut celui de plusieurs anciens auteurs. Ils négligerent quelquefois leurs plans, et se sauverent par des beautés de détail, qui sont à la tragédie, ce que les couleurs sont à la peinture. Quelque brillantes que soient ces couleurs, elles font moins d'effets que les contours élégans d'une figure dessinée au simple trait (*q*).

Commencez donc par crayonner votre sujet (*r*): vous l'enrichirez ensuite des ornemens dont il est susceptible. En le disposant, souvenez-vous de la différence de l'historien au poëte (*s*). L'un raconte les choses comme elles sont arrivées; l'autre, comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'histoire ne vous offre qu'un fait dénué de circonstances, il vous sera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre à l'action principale, des actions particulieres, qui la rendront plus intéressante. Mais vous n'ajouterez rien qui ne soit fondé en raison, qui ne soit vraisemblable ou nécessaire (*t*).

(*q*) Aristot. de poet. cap. 6, pag. 657. — (*r*) Id. ibid. cap. 17, pag. 665. — (*s*) Id. ibid. cap. 9, pag. 659. — (*t*) Id. ibid.

Digitized by Google

A ces mots, la conversation devint plus générale. On s'étendit sur les différentes especes de vraisemblances, on observera qu'il en est une pour le peuple, et une autre pour les personnes éclairées; et l'on convient de s'en tenir à celle qu'exige un spectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1°. On appelle vraisemblable ce qui, aux yeux de presque tout le monde, a l'apparence du vrai (*u*). On entend aussi par ce mot, ce qui arrive communément dans des circonstances données (*x*). Ainsi, dans l'histoire, tel événement a pour l'ordinaire telle suite; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractere, doit parler et agir de telle maniere (*y*).

2°. Il est vraisemblable, comme disoit le poëte Agathon, qu'il survienne des choses qui ne sont pas vraisemblables. Tel est l'exemple d'un homme qui succombe sous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'est de ce vraisemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait usage pour dénouer leurs pieces (*z*).

3°. Tout ce qu'on croit être arrivé, est vraisemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé est invraisemblable (*a*).

(*u*) Ap. Aristot. rhetor. ad Alexand. cap. 15, tom. 2, pag. 625. — (*x*) Id. rhetor. lib. 1, cap. 2, tom. 2, pag. 517. — (*y*) Id. de poet. cap. 9, p. 659. — (*z*) Id. ibid. cap. 18, pag. 666. — (*a*) Id. ibid. cap. 9, pag. 659.

Digitized by Google

4°. Il vaut mieux employer ce qui est réellement impossible et qui est vraisemblable, que le réellement possible qui seroit sans vraisemblance (*b*). Par exemple, les passions, les injustices, les absurdités qu'on attribue aux dieux, ne sont pas dans l'ordre des choses possibles; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne sont pas toujours dans l'ordre des choses probables: mais les peuples ont consacré ces traditions, en les adoptant; et au théâtre, l'opinion commune équivaut à la vérité (*c*).

5°. La vraisemblance doit régner dans la constitution du sujet, dans la liaison des scenes, dans la peinture des mœurs (*d*), dans le choix des reconnoissances (*e*), dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez sans cesse: Est-il possible, est-il nécessaire qu'un tel personnage parle ainsi, agisse de telle maniere (*f*)?

Nicéphore. Etoit-il possible qu'OEdipe eût vécu vingt ans avec Jocaste, sans s'informer des circonstances de la mort de Laïus?

Théodecte. Non sans doute; mais l'opinion générale supposoit le fait; et Sophocle, pour en sauver l'absurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où se terminent les maux qui affligeoient

(*b*) Aristot. de poet. cap. 24, p. 672. — (*c*) Id. ibid. cap. 25, p. 673. Corneille, premier disc. sur le poëme dramat. p. 2; second discours, p. 57. — (*d*) Id. ibid. cap. 15, pag. 663. — (*e*) Id ibid. cap. 16, pag. 664. — (*f*) Id. ibid. cap. 15, pag. 663.

Digitized by Google

la ville de Thebes. Tout ce qui s'est passé avant ce moment, est hors du drame, ainsi que m'en a fait appercevoir Aristote (*g*).

Nicéphore. Votre ami, pour excuser Sophocle, lui prête une intention qu'il n'eut jamais. Car OEdipe fait ouvertement l'aveu de son ignorance; il dit lui-même qu'il n'a jamais su ce qui s'étoit passé à la mort de Laïus, il demande en quel endroit ce prince fut assassiné, si c'est à Thebes, si c'est à la campagne, ou dans un pays éloigné (*h*). Quoi! un événement auquel il devoit la main de la reine et le trône, n'a jamais fixé son attention! jamais personne ne lui en a parlé! Convenez qu'OEdipe n'étoit gueres curieux, et qu'on étoit bien discret à sa cour.

Theodecte cherchoit en vain à justifier Sophocle; nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette discussion, on cita plusieurs pieces qui ne durent leur chûte qu'au défaut de vraisemblance, une entre autres de Carcinus, où les spectateurs virent entrer le principal personnage dans un temple, et ne l'en virent pas sortir; quand il reparut dans une des scenes suivantes, ils en furent si blessés, que la piece tomba (*i*).

Polus. Il falloit qu'elle eût des défauts plus

(*g*) Aristot. de poet. cap. 24, pag. 672. — (*h*) Soph. OEdip. tyr. v. 112 et 228. — (*i*) Aristot. de poet. cap. 17, tom. 2, pag. 665.

Digitized by Google

essentiels. J'ai joué souvent dans l'Electre de Sophocle ; il y fait mention des jeux pythiques dont l'institution est postérieure, de plusieurs siecles ; au temps où vivoient les héros de la piece (*k*) ; à chaque représentation on murmure contre cet anachronisme ; cependant la piece est restée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des spectateurs, est moins dangereuse que la premiere, dont tout le monde peut juger. En général, les invraisemblances qui ne frappent que les personnes éclairées, ou qui sont couvertes par un vif intérêt, ne sont gueres à redouter pour un auteur. Combien de pieces où l'on suppose dans un récit, que pendant un court espace de temps, il s'est passé hors du théâtre, une foule d'événemens qui demanderoient une grande partie de la journée (*l*) ! Pourquoi n'en est-on pas choqué ? c'est que le spectateur, entraîné, par la rapidité de l'action, n'a ni le loisir ni la volonté de revenir sur ses pas, et de se livrer à des calculs qui affoibliroient son illusion*.

Ici finit la premiere séance.

(*k*) Aristot. de poet. cap. 24, p. 672. — (*l*) Soph. in OEdip. Col. v. 1625 et 1649. Id. in Trachin. v. 642 et 747. Euripid. in Androm. v. 1008 et 1070. Brumoy, tom. 4, pag. 24. Dupuy, trad. des Trachin. not. 24.

* Dans la Phedre de Racine, on ne s'apperçoit pas que pendant qu'on récite trente-sept vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitté la scene, arrive à l'endroit où les chevaux se sont arrêtés, et que Théramene ait le temps de revenir auprès de Thésée.

Digitized by Google

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte : Vous nous fîtes voir hier que l'illusion théâtrale doit être fondée sur l'unité d'action, et sur la vraisemblance ; que faut-il de plus ?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie qui est d'exciter la terreur et la pitié (*m*). On y parvient 1°. par le spectacle, lorsqu'on expose à nos yeux OEdipe avec un masque ensanglanté, Télephe couvert de haillons, les Euménides avec des attributs effrayans ; 2°. par l'action, lorsque le sujet et la maniere d'en lier les incidens suffisent pour émouvoir fortement le spectateur. C'est dans le second de ces moyens que brille sur-tout le génie du poëte.

On s'étoit apperçu depuis long-temps que de toutes les passions, la terreur et la pitié pouvoient seules produire un pathétique vif et durable (*n*) ; de là les efforts que firent successivement l'élégie et la tragédie, pour communiquer à notre ame les mouvemens qui la tirent de sa langueur sans violence, et lui font goûter des plaisirs sans remords. Je tremble et je m'attendris sur les malheurs qu'éprouvent mes semblables, sur ceux que

(*m*) Aristot. de poet. cap. 14, tom. 2, pag. 662 ; cap. 9, pag. 660 ; cap. 11, pag. 660. — (*n*) Marmont. poët. franç. tom. 2, pag. 96.

Digitized by Google

je puis éprouver à mon tour (*o*) ; mais je chéris ces craintes et ces larmes. Les premieres ne resserrent mon cœur qu'afin que les secondes le soulagent à l'instant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs, étoit sous mes yeux, comment pourrois-je en soutenir la vue (*p*) ? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits ; la copie reste toujours au-dessous de l'original, et cette imperfection est un de ses principaux mérites.

Polus. N'est-ce pas là ce que vouloit dire Aristote, lorsqu'il avançoit que la tragédie et la musique operent la purgation de la terreur et de la pitié (*q*) ?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux passions, c'est en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, et n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéressant. Il suit de là, qu'il faut épargner au spectateur les émotions trop pénibles et trop douloureuses. On se souvient encore de ce roi d'Egypte qui, parvenu au comble du malheur, ne put verser une larme à l'aspect du supplice de son fils, et fondit en pleurs lorsqu'il vit un de ses amis tendre la main aux passans (*r*).

(*o*) Aristot. rhet. lib. 2, cap. 8, p. 559. — (*p*) Id. de poet. cap. 4, tom. 2, p. 654. — (*q*) Id. ibid. cap. 6, tom. 2, p. 656. Id. de rep. lib. 8, cap. 7, tom. 2, pag. 458. Remarq. de Batt. sur la poét. d'Aristote, pag. 225. — (*r*) Aristot. rhetor. lib. 2, cap. 8, tom. 2, pag. 559. Herod. lib. 4, cap. 14.

Digitized by Google

Le dernier de ces tableaux attendrit son cœur, le premier l'avoit endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié : évitez d'ensanglanter la scene. Que Médée ne vienne pas sur le théâtre égorger ses enfans, OEdipe s'arracher les yeux, Ajax se percer de son épée *. C'est une des principales regles de la tragédie.....

Nicéphore. Et que vous violez sans cesse. Vous aimez à repaître vos regards d'images affreuses et dégoûtantes. Rappellez-vous cet OEdipe (*s*), ce Polymnestor (*t*), qui, privés de la lumiere du jour, reparoissent sur le théâtre, baignés du sang qui coulent encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce spectacle est étranger à l'action, et l'on a la foiblesse de l'accorder aux besoins de la multitude qui veut des secousses violentes.

Nicéphore. C'est vous qui l'avez familiarisée avec les atrocités. Je ne parle point de ces forfaits dont le récit même est épouvantable; de ces époux, de ces meres, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde; vous me répondriez que ces faits sont consacrés par l'histoire, qu'on vous en a souvent entretenus dès votre enfance, qu'ils appartiennent à des siecles

* Voyez la note à la fin du volume.

(*s*) Soph. in OEdip. tyr. v. 1320 et 1330. — (*t*) Euripid. in Hecub. v. 1066.

si

Digitized by Google

si reculés (*u*) qu'ils n'excitent plus en conséquence que l'effroi nécessaire à la tragédie. Mais vous avez le funeste secret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux se dressent sur ma tête, lorsqu'aux cris de Clytemnestre, qu'Oreste son fils vient de frapper derriere le théâtre, Electre sa fille s'écrie sur la scene : « Frappe, si tu le peux, une seconde fois (*x*) ».

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la piece, épandu un si grand intérêt sur cette princesse; elle est si rassasiée de malheurs et d'opprobres; elle vient de passer par tant de convulsions de crainte, de désespoir et de joie, que sans oser la justifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe dans un premier moment. Observez que Sophocle en prévit l'effet, et que pour le corriger, il fait déclarer à Electre dans une scene précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de son pere (*y*).

Cet exemple, qui montre avec quelle adresse une main habile prépare et dirige ses coups, prouve en même temps que les sentimens dont on cherche à nous pénétrer, dépendent sur-tout, des relations et des qualités du principal personnage.

Remarquez qu'une action qui se passe entre des personnes ennemies ou indifférentes, ne fait

(*u*) Aristot. rhetor. lib. 2, cap. 8, tom. 2, pag. 559. — (*x*) Soph. in Electr. v. 1438. — (*y*) Id. ibid. v. 963.

Digitized by Google

qu'une impression passagere ; mais qu'on est fortement ému, quand on voit quelqu'un prêt de périr de la main d'un frere, d'une sœur, d'un fils, ou des auteurs de ses jours. Mettez donc, s'il est possible, votre héros aux prises avec la nature ; mais ne choisissez pas un scélérat : qu'il passe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié (z). Ne choisissez pas non plus un homme qui, doué d'une vertu sublime, tomberoit dans l'infortune sans se l'être attirée (a).

Polus. Ces principes ont besoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produise ni compassion ni crainte, je le conçois sans peine. Je ne dois m'attendrir que sur des malheurs non mérités, et le scélérat n'a que trop mérité les siens ; je ne dois trembler que sur les malheurs de mon semblable, et le scélérat ne l'est pas. Mais l'innocence poursuivie, opprimée, versant des larmes ameres, et poussant des cris inutiles, rien de si terrible et de si touchant.

Théodecte. Et rien de si odieux, quand elle succombe contre toute apparence de justice. Alors, au-lieu de ce plaisir pur, de cette douce satisfaction que j'allois chercher au théâtre, je n'y reçois que des secousses douloureuses qui révoltent à la fois mon cœur et ma raison. Vous

(z) Aristot. de poet. cap. 13, pag. 661. Corneille, second discours. — (a) Aristot.

Digitized by Google

trouverez peut-être que je vous parle un langage nouveau; c'est celui des philosophes qui, dans ces derniers temps, ont réfléchi sur l'espece de plaisir que doit procurer la tragédie (*b*).

Quel est donc le tableau qu'elle aura soin d'exposer sur la scene? celui d'un homme qui puisse, en quelque façon, se reprocher son infortune. N'avez-vous pas observé que les malheurs des particuliers et les révolutions même des empires, ne dépendent souvent que d'une premiere faute éloignée ou prochaine; faute dont les suites sont d'autant plus effrayantes, qu'elles étoient moins prévues? Appliquez cette remarque: vous trouverez dans Thyeste, la vengeance poussée trop loin; dans OEdipe et dans Agamemnon, de fausses idées sur l'honneur et sur l'ambition; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'assistance du ciel (*c*); dans Hippolyte, l'injure faite à une divinité jalouse (*d*); dans Jocaste, l'oubli des devoirs les plus sacrés; dans Priam et dans Hécube, trop de foiblesse pour le ravisseur d'Hélene; dans Antigone, les sentimens de la nature préférés à des loix établies.

Le sort de Thyeste et d'OEdipe fait frissonner (*e*): mais Thyeste dépouillée par Atrée son frere, du droit qu'il avoit au trône, lui fait le plus

(*b*) Aristot. de poet. cap. 24, pag. 662. — (*c*) Soph. in Ajac. v. 785. — (*d*) Euripid. in Hippol. v. 213.
(*e*) Aristot. de poet. cap. 24, pag. 662.

Digitized by Google

sanglant des outrages en lui ravissant une épouse chérie ; Atrée étoit coupable, et Thyeste n'étoit pas innocent. OEdipe a beau se parer de ce titre, et s'écrier qu'il a tué son pere sans le connoître (*f*) : récemment averti par l'oracle (*g*) qu'il commettroit cet attentat, devoit-il disputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontra sur son chemin, et pour une légere insulte ; lui arracher la vie, ainsi qu'aux esclaves qui l'accompagnoient ?

Zopyre. Il ne fut pas maître de sa colere.

Théodecte. Il devoit l'être, les philosophes n'admettent point de passion assez violente pour nous contraindre (*h*) ; et si les spectateurs moins éclairés sont plus indulgens, ils savent du moins que l'excès momentané d'une passion suffit pour nous entraîner dans l'abyme.

Zopyre. Osez-vous condamner Antigone, pour avoir, au mépris d'une injuste défense, accordé la sépulture à son frere ?

Théodecte. J'admire son courage, je la plains d'être réduite à choisir entre deux devoirs opposés ; mais enfin la loi étoit expresse (*i*), Antigone l'a violée, et la condamnation eut un prétexte.

Si parmi les causes assignées aux malheurs du

(*f*) Soph. in OEdip. Col. v. 270, 538 et 575.

(*g*) Id. in OEdip. tyr. v. 812. — (*h*) Aristot. de mor. lib. 3, cap. 1, 2, 3, tom. 2, pag. 28, &c. — (*i*) Soph. in Antig. v. 454.

Digitized by Google

principal personnage, il en est qu'il seroit facile d'excuser, alors vous lui donnerez des foiblesses et des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de sa destinée.

D'après ces réflexions, vous réunirez l'intérêt sur un homme qui soit plutôt bon que méchant, qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on se pardonne aisément dans la prospérité; tels furent OEdipe et Thyeste (*k*).

Polus. Vous désapprouvez donc ces pieces où l'homme est devenu malgré lui coupable et malheureux? Cependant elles ont toujours réussi, et toujours on versa des larmes sur le sort déplorable de Phedre, d'Oreste et d'Electre.

Cette remarque occasionna parmi les assistans une dispute assez vive: les uns soutenoient qu'adopter le principe de Théodecte, c'étoit condamner l'ancien théâtre, qui n'a pour mobile que les décrets aveugles du destin; d'autres observoient que dans la plupart des tragédies de Sophocle et d'Euripide, ces décrets, quoique rappellés par intervalles dans le discours, n'influoient, ni sur les malheurs du premier personnage, ni sur la marche de l'action: on citoit entre autres l'Antigone de Sophocle, la Médée et l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occasion de cette fatalité

(*k*) Aristot. de poet. cap. 13, pag. 661.

Digitized by Google

irrésistible, tant pour les dieux que pour les hommes (*l*). Ce dogme, disoit l'un, paroît plus dangereux qu'il ne l'est en effet. Voyez ses partisans: ils raisonnent, comme s'ils ne pouvoient rien; ils agissent, comme s'ils pouvoient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne sert qu'à justifier les crimes et qu'à décourager la vertu, demanderent comment il avoit pu s'établir.

Il fut un temps, répond-t-on, ou les oppresseurs des foibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion; ce fut une impiété, non seulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriser leur puissance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étoient consacrés, et d'insulter leurs ministres. De pareils crimes devoient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'insulte, et ne vint aux pieds des autels se soumettre à des cérémonies destinées à le purifier. Les prêtres ne le perdoient pas de vue. La fortune l'accabloit-elle de ses dons? ne craignez rien, disoient-ils, c'est par de pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piege (*m*). Eprouvoit-il un des revers attachés à la condition humaine? le voilà, s'écrioient-ils, le courroux céleste qui devoit éclater sur sa tête. Se déroboit-il au châtiment pendant sa vie? la foudre n'est que suspendue, ajoutoit-on; ses enfans,

(*l*) Æschyl. in Prom. 513. — (*m*) Id. in Pers. v. 93.

Digitized by Google

ses petits-neveux porteront le poids et la peine de son iniquité (*n*). On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux poursuivant le coupable jusqu'à sa derniere génération ; vengeance regardée comme justice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeste héritage. Avec cette solution, on crut expliquer cet enchaînement de forfaits et de désastres qui détruisirent les plus anciennes familles de la Grece. Citons quelques exemples.

OEnée, roi des Etoliens, néglige d'offrir des sacrifices à Diané, prompte à se venger de ses mépris ; de là ces fléaux multipliés qui ravagent ses états (*o*), ces haines meurtrieres qui divisent la famille royale, et qui finissent par la mort de Méléagre, fils d'OEnée (*p*).

Une faute de Tantale attacha pour long-temps les Furies au sang des Pélopides. Elles l'avoient déja infecté de tous leurs poisons, lorsqu'elles dirigerent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche consacrée à Diane (*q*). La déesse exige le sacrifice d'Iphigénie ; ce sacrifice sert de prétexte à Clytemnestre, pour égorger son époux (*r*) ; Oreste venge son pere, en ravissant le jour à sa mere ; il est poursuivi par les Euménides, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

(*n*) Herod. lib. 1, cap. 91. Euripid. in Hippol. v. 832 et 1378. — (*o*) Homer. iliad. 9, v. 529. — (*p*) Pausan. lib. 10, cap. 31, p. 874. — (*q*) Soph. in Electr. v. 570. — (*r*) Id. ibid. v. 530. Euripid. in Elect. v. 1020.

Digitized by Google

Rappellons-nous, d'un autre côté, cette suite non interrompue de crimes horribles et de malheurs épouvantables, qui fondirent sur la maison régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thebes, jusqu'aux enfans du malheureux OEdipe. Quelle en fut la funeste origine? Cadmus avoit tué un dragon qui veilloit sur une fontaine consacrée à Mars; il avoit épousé Hermione, fille de Mars et de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalousie, revêtit cette princesse d'une robe teinte des crimes qui se transmirent à ses descendans (*s*).

Heureuses néanmoins les nations, lorsque la vengeance céleste ne s'étend que sur la postérité du coupable! Combien de fois l'a-t-on vue s'appesantir sur un royaume entier! Combien de fois encore les ennemis d'un peuple, le sont-ils devenus de ses dieux, quoiqu'ils ne les eussent jamais offensés!

A cette idée outrageante pour la divinité, on en substitua dans la suite une autre qui ne l'étoit pas moins. Quelques sages, épouvantés des vicissitudes qui bouleversent les choses humaines, supposerent une puissance qui se joue de nos projets, et nous attend au moment du bonheur, pour nous immoler à sa cruelle jalousie (*t*).

(*s*) Euripid. in Phœn. v. 941. Apollod. lib. 3, pag. 169. Bannier. mythol. tom. 3, pag. 73. — (*t*) Herodot. lib. 1, cap. 32; lib. 3, cap. 40; lib. 7, cap. 46. Soph. in Philoct. v. 789.

Il

Digitized by Google

Il résulfoit de ces monstrueux systêmes, conclut Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur, par la seule impulsion d'une divinité à qui sa famille, sa nation ou sa prospérité est odieuse (*u*).

Cependant comme la duretée de cette doctrine se faisoit mieux sentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncerent souvent qu'avec des correctifs, et se rapprocherent ainsi de la regle que j'ai établie. Tantôt le personnage, frappé de la fatalité, la justifia par une faute personnelle, ajoutée à celle que le sang lui avoit transmise; tantôt, après s'être acquitté envers sa destinée, il étoit retiré du précipice où elle l'avoit conduit. Phedre est embrasée d'un amour criminel; c'est Vénus qui l'allume dans son cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide? Il ne donne à cette princesse qu'un rôle subalterne; il fait plus encore : elle conçoit et exécute l'affreux projet d'accuser Hippolyte (*x*). Son amour est involontaire, son crime ne l'est pas; elle n'est plus qu'un personnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu rassembler tout l'intérêt sur Iphigénie. Malgré son innocence et

(*u*) AEschyl. ap. Plat. de rep. lib. 2, tom. 2, p. 380. Euripid. in Hippol. v. 831 et 1378. Casaub. in Aristoph. equit. v. 443. — (*x*) Euripid. in Hippol. v. 728 et 877.

Digitized by Google

ses vertus, elle doit laver de son sang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur ? Il n'acheve pas le malheur d'Iphigénie ; la Déesse la transporte en Tauride, et la ramenera bientôt après triomphante dans la Grece (*y*).

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part aussi fortement que dans les tragédies d'Oreste et d'Electre. Mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur pere (*z*), les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il est commis, les rassurer par l'apparition d'une divinité qui les justifie et leur promet un sort plus heureux (*a*) ; ces sujets n'en sont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réussissent néanmoins, parce que rien n'est si touchant que le péril d'Oreste, que les malheurs d'Electre, que la reconnoissance du frere et de la sœur ; parce que d'ailleurs tout s'embellit sous la plume d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Aujourd'hui que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice (*b*), je doute que de pareilles fables, traitées pour la premiere fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages.

(*y*) Euripid. in Iphig. in Aulid. v. 1583. Id. Iphig. in Taur. v. 783. — (*z*) Id, in Orest. v. 416 et 593. Soph. in Electr. v. 35, 70, &c. — (*a*) Id. in Orest. v. 1635. Id, in Electr. v. 1238. — (*b*) Plat. in Tim. tom. 3, p. 29. Id. in Theæt. tom. 1, pag. 176.

Digitized by Google

Je soutiens, du moins, qu'on verroit avec peine le principal personnage se souiller d'un crime atroce; et j'en ai pour garant la maniere dont Astydamas a construit dernièrement la fable de son Alcméon. L'histoire suppose que ce jeune prince fut autorisé à plonger le poignard dans le sein d'Eriphile, sa mere. Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Euripide épuisa inutilement toutes les ressources de l'art, pour colorer un si horrible forfait (*c*); Astydamas a pris un parti conforme à la délicatesse de notre goût. Eriphile périt, à la vérité, de la main de son fils, mais sans en être connue (*d*).

Polus. Si vous n'admettez pas cette tradition de crimes et de désastres qui descendent des peres aux enfans, vous serez forcé de supprimer les plaintes dont le théâtre retentit sans cesse contre l'injustice des dieux et les rigueurs de la destinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux; laissons-lui les plaintes, mais qu'elles prennent une direction plus juste; car il existe pour lui un ordre de choses plus réel, et non moins effrayant que la fatalité; c'est l'énorme disproportion entre ses égaremens et les maux qui en sont la suite; c'est lorsqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une passion momentanée, par une imprudence légere, quelquefois par une prudence trop éclairée; c'est enfin lors-

(*c*) Aristot. de mor. lib. 3, cap 1, tom. 2, pag. 28.
(*d*) Id. de poet. cap. 14, pag. 663.

Digitized by Google

que les fautes des chefs portent la désolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étoient assez fréquentes dans ces temps éloignés, où les passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, déployoient toute leur énergie. Aussi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les événemens des siecles héroïques, événemens consignés en partie dans les écrits d'Homere, en plus grand nombre dans un recueil intitulé Cycle épique, où différens auteurs ont rassemblé les anciennes traditions des Grecs (*e*).

Outre cette source, dans laquelle Sophocle a puisé presque tous ses sujets, on en a quelquefois tiré de l'histoire moderne: d'autres fois on a pris la liberté d'en inventer. Eschyle mit sur la scene la défaite de Xerxès à Salamine (*f*); et Phrynichus, la prise de Milet (*g*); Agathon donna une piece où tout est feint (*h*); Euripide une autre où tout est allégorique (*i*).

Ces diverses tentatives réussirent (*k*), et ne furent pas suivies: peut-être exigent-elles trop de talens; peut-être s'apperçut-on que l'histoire ne laisse pas assez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une et l'autre se con-

(*e*) Casaub. in Athen. lib. 7, cap. 3, pag. 301.
(*f*) AEschyl. in Pers. — (*g*) Herodot. lib. 6, cap. 21. — (*h*) Aristot. de poet. cap. 9, p. 659. — (*i*) Dionys. Halic. de art. rhetor. tom. 5, pag. 301 et 355.
(*k*) Aristot. ibid.

Digitized by Google

cilient difficilement avec la nature de notre spectacle. Qu'exige-t-il en effet? une action vraisemblable et souvent accompagnée de l'apparition des ombres et de l'intervention des dieux. Si vous choisissiez un fait récent, il faudroit en bannir le merveilleux; si vous l'inventiez vous-même, n'étant soutenu ni par l'autorité de l'histoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous risqueriez de blesser la vraisemblance (*l*). De là vient que les sujets de nos plus belles pieces sont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeste, d'OEdipe, de Télephe et de quelques autres, où se passerent autrefois tant de scenes épouvantables (*m*).

Nicéphore. Je voudrois vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Orestes, vos OEdipes, et toutes ces races de proscrits. Ne rougissez-vous pas de nous offrir des sujets si communs et si usés? J'admire quelquefois la stérilité de vos génies, et la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne foi, et vous savez mieux qu'un autre, que nous travaillons sur un fonds inépuisable. Si nous sommes obligés de respecter les fables reçues, ce n'est que

(*l*) Corneille, premier discours sur le poëme dramatique, pag. 2. — (*m*) Aristot. de poet. cap. 13, pag. 662; cap. 14, pag. 663.

Digitized by Google

dans les points essentiels. Il faut, à la vérité, que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste; Eriphile, de celle d'Alcméon (*n*) : Mais les circonstances d'un même fait variant dans les traditions anciennes (*o*), l'auteur peut choisir celles qui conviennent à son plan, ou leur en substituer de nouvelles. Il lui suffit aussi d'employer un ou deux personnages connus; les autres sont à sa disposition (*p*). Chaque sujet offre des variétés sans nombre, et cesse d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénouement (*q*).

Variété dans les fables, qui sont simples ou implexes (*r*); simples, lorsque l'action continue et s'acheve d'une maniere uniforme, sans qu'aucun accident en détourne ou suspende le cours; implexes, lorsqu'elle s'opere soit avec une de ces reconnoissances qui changent les rapports des personnages entre eux, soit avec une de ces révolutions qui changent leur état, soit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux especes de fables, et l'on convint que les implexes étoient préférables aux simples (*s*).

Variété dans les incidens qui excitent la terreur et la pitié. Si ce double effet est produit par

(*n*) Aristot. de poet. cap. 14, pag. 662. — (*o*) Schol. argum. in Ajac. Soph. — (*p*) Aristot. de poet. cap. 9, pag. 659. — (*q*) Id. ibid. cap. 18. Corneille, second cours; pag. 53. — (*r*) Id. ibid. cap. 10 et 11, pag. 660. — (*s*) Id. ibid. cap. 13, pag. 661.

Digitized by Google

les sentimens de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un des personnages risque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manieres. 1°. Il peut commettre le crime de propos délibéré; les exemples en sont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ses enfans, et l'exécute (*t*). Mais son action est d'autant plus barbare, qu'elle n'étoit point nécessaire. Je crois que personne ne la hasarderoit aujourd'hui. 2°. On peut ne reconnoître son crime qu'après l'avoir achevé; comme OEdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend son action moins odieuse, et les lumieres qu'il acquiert successivement, nous inspirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette maniere. 3°. L'action va quelquefois jusqu'au moment de l'exécution, et s'arrête tout-à-coup par un éclaircissement inattendu. C'est Mérope qui reconnoît son fils, et Iphigénie, son frere, au moment de les frapper. Cette maniere est la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorsque Mérope tient le glaive suspendu sur la tête de son fils, il s'éleve un frémissement général dans l'assemblée (*u*); j'en ai été souvent témoin.

(*t*) Aristot. de poet. cap. 14, p. 663. — (*u*) Plut. de esu. carn. tom. 2, pag. 998.

Digitized by Google

Théodecte. La 4e. et la plus mauvaise de toutes les manieres, est de s'arrêter au moment de l'exécution, par un simple changement de volonté : on ne l'a presque jamais employée. Aristote me citoit un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon, son pere, et au-lieu d'achever, s'en perce lui-même (*x*).

Nicéphore. Comment auroit-il achevé ? Créon, saisi de frayeur, avoit pris la fuite (*y*).

Théodecte. Son fils pouvoit le poursuivre.

Polus. Peut-être ne vouloit-il que s'immoler à ses yeux, comme il sembloit l'en avoir menacé dans une des scenes précédentes (*z*) ; car, après tout, Sophocle connoissoit trop les bienséances du théâtre, pour supposer que le vertueux Hémon osât attenter aux jours de son pere.

Zopyre. Eh ! pourquoi ne l'auroit-il pas osé ? Savez-vous qu'Hémon est sur le point d'épouser Antigone, qu'il l'aime, qu'il en est aimé, que son pere l'a condamnée à être enterrée vivante, que son fils n'a pu le fléchir par ses larmes, qu'il la trouve morte, qu'il se roule à ses pieds expirant de rage et d'amour ? Et vous seriez indigné que, voyant tout-à-coup paroître Créon, il se fût élancé, non sur son pere, mais sur le bourreau de son amante ? Ah ! s'il ne daigne pas pour-

(*x*) Aristot. de poet. cap. 14, pag. 663. — (*y*) Soph. in Antig. v. 1248. — (*z*) Id. ibid. v. 762. Schol. ibid.

Digitized by Google

suivre ce lâche tyran, c'est qu'il est encore plus pressé de terminer une vie odieuse.

Théodecte. Ennoblissez son action; dites que son premier mouvement fut de fureur et de vengeance; et le second, de remords et de vertu.

Zopyre. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, je soutiens que ce trait est un des plus pathétiques et des plus sublimes de notre théâtre; et si votre Aristote ne l'a pas senti, c'est qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les secrets de votre cœur. Je veux bien, par complaisance pour vous, rejeter cet exemple: mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner sans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnoissances, qui sont un des plus grands ressorts du pathétique, sur-tout quand elles produisent une révolution subite dans l'état des personnes (*a*). Il en est de plusieurs especes (*b*); les unes, dénuées de tout art, et devenues trop souvent la ressource des poëtes médiocres, sont fondées sur des signes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques impri-

(*a*) Aristot. de poet. cap. 11, pag. 668. — (*b*) Id. ibid. cap. 16, pag. 664.

Digitized by Google

mées sur le corps *. Les autres montrent de l'invention : on cite avec éloge celle de Dicæogene, dans son poëme des Cypriaques : le héros, voyant un tableau où ses malheurs sont retracés, laisse échapper des larmes qui le trahissent ; celle de Polyidès, dans son Iphigénie : Oreste, sur le point d'être immolé, s'écrie : « C'est ainsi que ma sœur « Iphigénie fut sacrifiée en Aulide ». Les plus belles naissent de l'action. Voyez l'OEdipe de Sophocle, et l'Iphigénie en Aulide d'Euripide (*c*).

Variété dans les caracteres. Celui des personnages qui reviennent souvent sur la scene, est décidé parmi nous ; mais il ne l'est que dans sa généralité : Achille est impétueux et violent ; Ulysse, prudent et dissimulé ; Médée, implacable et cruelle ; mais toutes ces qualités peuvent tellement se graduer, que d'un seul caractere, il en résulte plusieurs qui n'ont de commun que les traits principaux : tel est celui d'Electre (*d*), et celui de Philoctete (*e*), dans Eschyle, Sophocle et Euripide. Il vous est permis d'exagérer les défauts d'Achille ; mais il vaut mieux les affoiblir par l'éclat de ses vertus, comme a fait

* Aristote cite une reconnoissance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendoit un son. (Aristot. de poet. cap. 15, pag. 664) ; elle se trouvoit dans le Térée de Sophocle. Cette piece est perdue.

(*c*) Aristot. de poet. cap. 16, pag. 665. — (*d*) AEschyl. in Choeph. Soph. et Eurip. in Electr. — (*e*) Dion. Chrysost. orat. 52, pag. 548.

Digitized by Google

Homere. C'est en suivant ce modele, que le poëte Agathon produisit un Achille, qui n'avoit pas encore paru sur le théâtre (*f*).

Variété dans les catastrophes. Les unes se terminent au bonheur, et les autres au malheur; il en est où, par une double révolution, les bons et les méchans éprouvent un changement de fortune. La premiere maniere ne convient gueres qu'à la comédie (*g*).

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la piece; mais que du moins, je respire à la fin, et que mon ame soulagée obtienne le prix de sa sensibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne ce tendre intérêt qui vous agite, et que j'arrête des larmes que vous versez avec tant de plaisir? La plus belle récompense que je puisse accorder à votre ame sensible, c'est de perpétuer, le plus qu'il est possible, les émotions qu'elle a reçues. De ces scenes touchantes, où l'auteur déploie tous les secrets de l'art et de l'éloquence, il ne résulte qu'un pathétique de situation; et nous voulons un pathétique que l'action fasse naître, qu'elle augmente de scene en scene, et qui agisse dans l'ame du spectateur toutes les fois que le nom de la piece frappera son oreille.

(*f*) Aristot. de poet. cap. 15, pag. 664. — (*g*) Id. Ibid. cap. 13, pag. 662.

Digitized by Google

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas dans ces tragédies, où les bons et les méchans éprouvent un changement d'état ?

Théodecte. Je l'ai déja insinué ; le plaisir qu'elles procurent ressemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il est vrai que les spectateurs commencent à goûter cette double révolution, et que dès auteurs même lui assignent le premier rang. Mais je pense qu'elle ne mérite que le second, et je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles sont les pieces qui passent pour être vraiment tragiques (*h*) ?

Polus. En général, celles dont la catastrophe est funeste.

Théodecte. Et vous, Anacharsis, quels effets produisirent sur vous les différentes destinées que nous attachons au personnage principal ?

Anacharsis. Dans les commencemens, je versois des larmes en abondance, sans remonter à leur source ; je m'apperçus ensuite que vos plus belles pieces perdoient une partie de leur intérêt à une seconde représentation, mais que cette perte étoit infiniment plus sensible pour celles qui se terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reste à vous demander comment vous parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la catastrophe soit funeste, et cependant vous avez préféré cette ré-

(*h*) Aristot. de poet. cap. 13, pag. 662.

Digitized by Google

volution qui arrache un homme à l'infortune, et le place dans un état plus heureux (*i*).

Théodecte. J'ai préféré la reconnoissance qui arrête l'exécution du forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût servir de dénouement. Oreste, reconnu d'Iphigénie, est sur le point de succomber sous les armes de Thoas (*k*); reconnu d'Electre, il tombe entre les mains des Furies (*l*). Il n'a donc fait que passer d'un danger et d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce second état, par l'intervention d'une divinité; elle pouvoit être nécessaire dans son Iphigénie en Tauride; elle ne l'étoit pas dans son Oreste, dont l'action seroit plus tragique, s'il eût abandonné les assassins de Clytemnestre aux tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimoit à faire descendre les dieux dans une machine, et il n'emploie que trop souvent cet artifice grossier, pour exposer le sujet, et pour dénouer la piece.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux? Elles sont si favorables au spectacle!

Nicéphore. Et si commodes au poëte!

Théodecte. Je ne les permets que lorsqu'il est nécessaire de tirer du passé ou de l'avenir, des lumieres qu'on ne peut acquérir par d'autres voies (*m*). Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniste que l'auteur.

(*i*) Dacier, poétique d'Aristote, pag. 224. Victor. in Aristot. — (*k*) Euripid. Iphig. in Taur. — (*l*) Id. in Orest. — (*m*) Aristot. de poet. cap. 15, pag. 664.

Digitized by Google

Conformons-nous toujours aux loix de la raison, aux regles de la vraisemblance; que votre fable soit tellement constituée, qu'elle s'expose, se noue et se dénoue sans effort; qu'un agent céleste ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous instruire de ce qui est arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la suite; que le nœud, formé des obstacles qui ont précédé l'action, et de ceux que l'action fait éclore, se resserre de plus en plus depuis les premieres scenes, jusqu'au moment où la catastrophe commence (*n*); que les épisodes ne soient ni trop étendus, ni en trop grand nombre (*o*); que les incidens naissent avec rapidité les uns des autres, et amenent des événemens inattendus (*p*); en un mot, que les différentes parties de l'action soient si bien liées entre elles, qu'une seule étant retranchée ou transposée, le tout soit détruit ou changé (*q*); n'imitez pas ces auteurs qui ignorant l'art de terminer heureusement une intrigue heureusement tissue (*r*), et qui, après s'être imprudemment jetés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre ressource pour en sortir, que d'implorer le secours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverses manie-

(*n*) Aristot. de poet. cap. 15, p. 664; cap. 18, p. 666. — (*o*) Id. ibid. cap. 17, pag. 665; cap. 18, pag. 666. — (*p*) Id. ibid. cap. 7, p. 658; cap. 9, p. 660. Corneille, troisieme discours, pag. 74. — (*q*) Id. ibid. cap. 8, pag. 659. — (*r*) Id. ibid. cap. 18, pag. 666.

Digitized by Google

res de traiter la fable ; vous pourrez y joindre les différences sans nombre que vous offriront les pensées, et sur-tout la musique. Ne vous plaignez donc plus de la stérilité de nos sujets, et souvenez-vous que c'est les inventer, que de les présenter sous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas assez. On diroit quelquefois que vous craignez d'approfondir les passions ; si, par hasard, vous les mettez aux prises les unes avec les autres, si vous les opposez à des devoirs rigoureux (*s*), à peine nous laissez-vous entrevoir les combats qu'elles se livrent sans cesse.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs les sentimens de l'amour conjugal (*t*), et ceux de l'amitié (*u*) ; cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition (*x*), de la haine (*y*), de la jalousie (*z*) et de la vengeance (*a*). Voudriez-vous que dans ces occasions, on nous eût donné des portraits, des analyses du cœur humain ? Parmi nous, chaque art, chaque science se renferme dans ses limites. Nous devons abandonner, soit à la morale, soit à la rhétorique, la théorie des passions (*b*), et nous attacher moins à leur dé-

---

(*s*) Euripid. in Orest. — (*t*) Id. in Alcest. — (*u*) Id. in Orest. — (*x*) Id. in Phœne — (*y*) Soph. in Philoct. et in Ajac. — (*z*) Euripid. in Med. — (*a*) AEschyl. in Agam. — (*b*) Aristot. de mor. Id. de rhet.

Digitized by Google

veloppement qu'à leurs effets; car ce n'est pas l'homme que nous présentons à vos yeux, ce sont les vicissitudes de sa vie, et sur-tout les malheurs qui l'oppriment (*c*). La tragédie est tellement le récit d'une action terrible et touchante, que plusieurs de nos pieces se terminent par ces mots que prononce le chœur: *C'est ainsi que finit cette aventure* (*d*). En la considérant sous ce point de vue, vous concevez que s'il est essentiel d'exprimer les circonstances qui rendent la narration plus intéressante, et la catastrophe plus funeste, il l'est encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle est la maniere d'Homere; il ne s'amuse point à détailler les sentimens qui unissoient Achille et Patrocle; mais à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

Zopyre. Je regretterai toujours qu'on ait jusqu'à présent négligé la plus douce et la plus forte des passions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phedre, et ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide (*e*). Cependant les premieres atteintes de cet amour, ses progrès, ses troubles, ses remords; quelle riche suite de tableaux pour le pinceau du poëte! Quelles nouvelles sources d'intérêt pour le rôle

(*c*) Aristot. de poet. cap. 6, p. 657. — (*d*) Euripid. in Alcest. v. 1163; in Androm. v. 1288; in Helen. v. 1708; in Med. v. 1419. — (*e*) Id. in Hippol.

de

de la princesse! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone (*f*); pourquoi ce sentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action? Que de combats n'auroit-il pas excités dans le cœur du pere, et dans celui des deux amans? Que de devoirs à respecter, que de malheurs à craindre!

Théodecte. Les peintures que vous regrettez seroient aussi dangereuses pour les mœurs, qu'indignes d'un théâtre qui ne s'occupe que de grands événemens, et de sentimens élevés. Jamais aux siecles héroïques l'amour ne produisit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troie?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélene qui arma les Grecs contre les Troyens; ce fut pour Ménélas, le besoin de venger une injure éclatante; pour les autres princes, le serment qu'ils avoient fait auparavant de lui garantir la possession de son épouse (*g*): ils ne virent dans l'amour trahi que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie; que des soupirs, des larmes et des foiblesses, que les poëtes lyriques se sont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de noblesse et de grandeur, il les doit à la

(*f*) Soph. in Antig. — (*g*) Eurípid. Iphig. in Aulid. v. 58.

Digitized by Google

vengeance, à l'ambition, à la jalousie, trois puissans ressorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

TROISIEME SÉANCE.

Il fut question des mœurs, des pensées, des sentimens et du style qui conviennent à la tragédie.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais sur-tout dans le poëme, soit épique, soit dramatique, ce que l'on appelle mœurs, est l'exacte conformité des actions, des sentimens, des pensées et des discours du personnage avec son caractere. Il faut donc que dès les premieres scenes on reconnoisse, à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles sont ses inclinations actuelles, quels sont ses projets ultérieurs (*h*).

Les mœurs caractérisent celui qui agit (*i*) : elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez soin de l'affoiblir. La poésie, ainsi que la peinture, embellit le portrait sans négliger la ressemblance. Ne salissez le caractere d'un personnage, même subalterne, que lorsque vous y serez contraint. Dans une piece d'Euripide (*k*), Ménélas joue un rôle répréhensible, parce qu'il fait le mal sans nécessité (*l*).

(*h*) Aristot. de poet. cap. 6, pag. 657; cap. 15, pag. 663. — (*i*) Id. ibid. cap. 6, pag. 656. — (*k*) Euripid. in Orest. — (*l*) Aristot. de poet. cap. 15, pag. 663.

Digitized by Google

Il faut encore que les mœurs soient convenables, ressemblantes, égales ; qu'elles s'assortissent à l'âge et à la dignité du personnage ; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros ; et qu'elles ne se démentent point dans le courant de la piece.

Voulez-vous leur donner du relief et de l'éclat ? faites-les contraster entre elles. Voyez combien dans Euripide, le caractere de Polynice devient intéressant par celui d'Etéocle son frere (*m*) ; et dans Sophocle, le caractere d'Electre par celui de Chrysothémis sa sœur (*n*).

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation ; comme eux, prouver une vérité, réfuter une objection, aggrandir ou rapetisser un objet (*o*). Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés sur la rhétorique, et les exemples dans les tragédies qui font l'ornement du théâtre. C'est là qu'éclate la beauté des pensées, et l'élévation des sentimens ; c'est là que triomphe le langage de la vérité, et l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Electre, Antigone, Ajax, Philoctete, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte, du désespoir ; écoutez ces accens de douleur, ces ex-

(*m*) Euripid. in Phœn. — (*n*) Soph. in Electr.
(*o*) Aristot. de poet. cap. 19, p. 667. Corneille, premier discours, pag. 22.

Digitized by Google

clamations déchirantes, ces expressions passionnées, qui d'un bout du théâtre à l'autre font retentir les cris de la nature dans tous les cœurs, et forcent tous les yeux à se remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables? C'est que nos auteurs possedent au souverain degré l'art de placer leurs personnages dans les situations les plus touchantes, et que s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent sans réserve au sentiment unique et profond qu'exige la circonstance.

Vous ne sauriez trop étudier nos grands modeles. Pénétrez-vous de leurs beautés; mais apprenez sur-tout à les juger, et qu'une servile admiration ne vous engage pas à respecter leurs erreurs. Osez condamner ce raisonnement de Jocaste. Ses deux fils étoient convenus de monter alternativement sur le trône de Thebes. Etéocle refusoit d'en descendre, et pour le porter à ce grand sacrifice, la reine lui représente, entre autres choses, que l'égalité établit autrefois les poids et les mesures, et a réglé de tout temps l'ordre périodique des jours et des nuits (*p*).

Des sentences claires, précises, et amenées sans effort, plaisent beaucoup aux Athéniens; mais il faut être attentif à les choisir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruisent la morale.

Polus. Et souvent mal-à-propos. On fit un

(*p*) Eurip. in Phœn. v. 544.

Digitized by Google

crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles : « Ma langue a prononcé « le serment, mon cœur le désavoue (*q*) ». Cependant elles convenoient à la circonstance, et ses ennemis l'accuserent faussement d'en faire un principe général. Une autre fois, on voulut chasser l'acteur qui jouoit le rôle de Bellérophon, et qui, suivant l'esprit de son rôle, avoit dit que la richesse est préférable à tout. La piece étoit sur le point de tomber. Euripide monta sur le théâtre. On l'avertit de retrancher ce vers. Il répondit qu'il étoit fait pour donner des leçons, et non pour en recevoir (*r*) ; mais que si on avoit la patience d'attendre, on verroit bientôt Bellérophon subir la peine qu'il avoit méritée (*s*). Lorsqu'il eut donné son Ixion, plusieurs assistans lui dirent après la représentation, que son héros étoit trop scélérat. Aussi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue (*t*).

Quoique le style de la tragédie ne soit plus aussi pompeux qu'il l'étoit autrefois (*u*), il faut néanmoins qu'il soit assorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'élocution pour sauver des invraisemblances que vous êtes forcés d'ad-

(*q*) Euripid. in Hippol. v. 612. Schol. ibid. Aristot. rhet. lib. 3, cap. 15, pag. 602. Cicer. de offic. lib. 3, cap. 29, tom. 3, p. 289. — (*r*) Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n°. 1. — (*s*) Senec. epist. 115. — (*t*) Plut. de aud. poet. tom. 2, pag. 19. — (*u*) Aristot. rhet. lib. 3, cap. 1, pag. 584, D.

Digitized by Google

mettre : mais si vous avez des pensées à rendre ou des caracteres à peindre, gardez-vous de les obscurcir par de vains ornemens (*x*). Evitez les expressions ignobles (*y*). A chaque espece de drame conviennent un ton particulier et des couleurs distinctes (*z*). C'est pour avoir ignoré cette regle, que le langage de Cléophon et de Sténélus se rapproche de celui de la comédie (*a*).

Nicéphore. J'en découvre une autre cause. Le genre que vous traitez est si factice, le nôtre si naturel, que vous êtes à tout moment forcés de passer du premier au second, et d'emprunter nos pensées, nos sentimens, nos formes, nos facéties et nos expressions. Je ne vous citerai que des autorités respectables, Eschyle, Sophocle, Euripide jouant sur le mot, et faisant d'insipides allusions aux noms de leurs personnages (*b*) : le second de ces poëtes (*c*) mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes : « Aï, Aï, quelle fatale con-« formité entre le nom que je porte et les mal-« heurs que j'éprouve *! ».

Théodecte. On étoit alors persuadé que les noms

(*x*) Aristot. de poet. cap. 24, p. 672, E. — (*y*) Athen. lib. 4, cap. 15, p. 158. Casaub. ibid. p. 180. — (*z*) Quintil. lib. 10, cap. 2, p. 650. — (*a*) Aristot. rhet. lib. 3, cap. 7, tom. 2, p. 590. Id. de poet. cap. 22, pag. 669. — (*b*) AEschin. in Agam. v. 690. Euripid. in Phœn. v. 639 et 1500. Id. in Troad. v. 990. Aristot. rhet. lib. 2, cap. 23, tom. 2, p. 579. — (*c*) Soph. in Ajac. v. 430.

* Aï est le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononcent Aïas.

Digitized by Google

qui nous sont imposés présagent la destinée qui nous attend (*d*), et vous savez que dans le malheur, on a besoin de s'attacher à quelque cause.

Nicéphore. Mais comment excuser dans vos auteurs le goût des fausses étymologies et des jeux de mots (*e*), les froides métaphores (*f*), les fades plaisanteries (*g*), les images indécentes (*h*), et ces satires contre les femmes (*i*), et ces scenes entre-mêlées de bas comique (*k*), et ces fréquens exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante (*l*) ? Comment souffrir qu'au-lieu de nous annoncer tout uniment la mort de Déjanire, on nous dise qu'elle vient d'achever son dernier voyage sans faire un seul pas (*m*) ? Est-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomissent des injures grossieres et ridicules contre les auteurs de leurs jours (*n*); qu'Antigone nous assure qu'elle sacrifieroit un époux, un fils à son frere, parce qu'elle pourroit avoir un autre fils et un

(*d*) Soph. in Ajac. v. 926. Euripid. in Bacch. v. 508. — (*e*) AEschyl. in Pers. v. 768. Euripid. in Bacch. v. 367. — (*f*) Hermog. de form. orat. lib. 2, cap. 6, p. 285. — (*g*) Soph. in Ajac. v. 1146. — (*h*) Euripid. in Hecub. v. 570. Soph. in Trahin. v. 31. Hermog. de invent. lib. 4, cap. 12, p. 227. — (*i*) Euripid. in Hippol. v. 616; in Andron. v. 85. — (*k*) Euripid. in Orest. v. 1506. AEschyl. in Agam. v. 864 et 923. — (*l*) Soph. in Antig. v. 325 et 567. Euripid. in Alcest. v. 750, &c. — (*m*) Sophal. v. 888. — (*n*) Euripid. in Alcest. v. 629. Soph. in Antig. v. 746 et 752.

Digitized by Google

autre époux ; mais qu'ayant perdu son pere et sa mere, elle ne sauroit remplacer le frere dont elle est privée (*o*) ?

Je ne suis point étonné de voir Aristophane lancer en passant un trait contre les moyens sur lesquels Eschyle a fondé la reconnoissance d'Oreste et d'Electre (*p*) ; mais Euripide devoit-il parodier et tourner si plaisamment en ridicule cette même reconnoissance (*q*) ? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

Polus. J'avoue que plus d'une fois j'ai cru jouer la comédie sous le masque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer, qu'il me soit permis d'en joindre deux autres tirés de Sophocle et d'Euripide.

Le premier ayant pris pour sujet d'une de ses tragédies, la métamorphose de Térée et de Procné, se permet plusieurs plaisanteries contre ce prince, qui paroît, ainsi que Procné, sous la forme d'un oiseau (*r*).

Le second, dans une de ses pieces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Thésée. On l'interroge : « Je ne sais pas lire, « répond-il, mais je vais décrire la forme des « lettres. La premiere est un rond avec un point

(*o*) Soph. in Antig. v. 921. Aristot. rhet. lib. 3, cap. 16, tom. 2, pag. 603. — (*p*) AEschyl. in Choep. v. 223. Aristoph. in nub. v. 534. Schol. ibid. — (*q*) Euripid. in Electr. v. 520. — (*r*) Aristoph. in av. v. 100. Schol. ibid.

« dans

Digitized by Google

« dans le milieu *; la seconde est composée « de deux lignes perpendiculaires, jointes par « une ligne transversale; » et ainsi des autres. Observez que cette description anatomique du nom de Thésée réussit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une seconde, qu'il crut sans doute plus élégante (*s*).

Théodecte. Je n'ose pas convenir que j'en risquerai une troisieme dans une tragédie que je prépare (*t*): ces jeux d'esprit amusent la multitude; et ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous assujettir au sien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette servitude, et la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la secouer. Il en est d'autres qu'on pourroit excuser. En se rapprochant des siecles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres: en voulant se rapprocher de la nature, ils devoient passer du simple au familier, dont les limites ne sont pas assez distinctes. Avec moins de génie, nous avons encore plus de risques à courir. L'art est devenu plus difficile. D'un côté, le public rassasié des beautés depuis long-temps offertes à ses yeux, exige follement qu'un auteur réunisse

* Euripide décrivoit dans cette piece la forme des six lettres grecques qui composent le nom de Thésée, ΘΗΣΕΙΣ.

(*s*) Eurip. in Thes. ap. Athen. lib. 10, cap. 20, pag. 454. — (*t*) Athen. ibid.

Digitized by Google

les talens de tous ceux qui l'ont précédé (*u*). D'un autre, les acteurs se plaignent sans cesse de n'avoir pas de rôles assez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre et de violenter le sujet, tantôt de détruire les liaisons (*x*); souvent même leur négligence et leur mal-adresse suffisent pour faire tomber une piece. Polus me pardonnera ce reproche; le hasarder en sa présence, c'est faire son éloge.

Polus. Je suis entièrement de votre avis; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreste d'Euripide. Dans cette belle scène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'usage de ses sens, l'acteur Hégélochus n'ayant pas ménagé sa respiration, fut obligé de séparer deux mots, qui, suivant qu'ils étoient élidés ou non, formoient deux sens très-différens, de maniere qu'au-lieu de ces paroles: *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre celles-ci: *Après l'orage, je vois le chat* *. Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produisit une pareille chûte. Ce furent des rires excessifs de la part de l'assemblée, et des épigrammes très-piquantes de la part des ennemis du poëte et de l'acteur (*y*).

(*u*) Aristot. de poet. cap. 18, p. 666. — (*x*) Id. ibid. cap. 9, p. 659.

* Voyez la note à la fin du volume.

(*y*) Euripid. in Orest. v. 279. Schol. ibid. Aristoph. in ran. v. 306. Schol. ibid.

Digitized by Google

QUATRIEME SÉANCE.

Dans la quatrieme séance furent discutés quelques articles tenus jusqu'alors en réserve. On observa 1°. que dans presque toutes les scenes les réponses et les répliques se font de vers à vers (*z*), ce qui rend le dialogue extrêmement vif et serré, mais quelquefois peu naturel; 2°. que Pylade ne dit que trois vers dans une piece d'Eschyle (*a*), et pas un dans l'Electre de Sophocle, ainsi que dans celle d'Euripide; que d'autres personnages, quoique présens, se taisent pendant plusieurs scenes, soit par excès de douleur, soit par hauteur de caractere (*b*); 3°. qu'on a quelquefois introduit des personnages allégoriques, comme la force, la violence (*c*), la mort (*d*), la fureur (*e*); 4°. que les chœurs de Sophocle font partie de l'action; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent foiblement; que ceux d'Agathon en sont tout-à-fait détachés, et qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne se fait aucun scrupule aujourd'hui d'insérer dans les intermedes des fragmens de poésie et de musique qui font perdre de vue le sujet (*f*).

(*z*) Poll. lib. 4, cap. 17, §. 113. AEschyl. Euripid. Sophocl. passim. — (*a*) AEschyl. in Choeph. v. 900.

(*b*) Schol. AEschyl. in Prom. v. 435. Hecub. ap. Euripid. v. 486. — (*c*) AEschyl. in Prom. — (*d*) Euripid. in Alcest. — (*e*) Id. in Herc. fur. — (*f*) Aristot. de poet. cap. 18, tom. 2, pag. 666.

Digitized by Google

Après qu'on se fut déclaré contre ces abus, je demandai si la tragédie avoit atteint sa perfection. Tous s'écrièrent à la fois, que certaines pieces ne laisseroient rien à désirer, si l'on en retranchoit les taches qui les défigurent, et qui ne sont point inhérentes à leur constitution. Mais comme je leur fis observer qu'Aristote avoit hésité sur cette question (*g*), on l'examina de plus près, et les doutes se multiplierent.

Les uns soutenoient que le théâtre est trop vaste, et le nombre des spectateurs trop considérable. Il en résulte, disoient-ils, deux inconvéniens: Les auteurs sont obligés de se conformer au goût d'une multitude ignorante, et les acteurs de pousser des cris qui les épuisent, au risque même de n'être pas entendus d'une partie de l'assemblée. Ils proposoient de choisir une enceinte plus étroite, et d'augmenter le prix des places, qui ne seroient remplies que par les personnes les plus honnêtes. On répondoit que ce projet ne pouvoit se concilier, ni avec la nature, ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'est, ajoutoit-on, qu'en faveur du peuple et des étrangers que nos spectacles sont entrenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priveroit des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

(*g*) Aristot. de poet. cap. 4; tom. 2, pag. 655.

Digitized by Google

Les premiers répliquoient : Pourquoi ne pas supprimer les chœurs et la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie ? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la piece, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence de plusieurs témoins souvent amenés sans motif; que Médée y publie les affreux projets qu'elle médite; que Phedre y déclare une passion qu'elle voudroit se cacher à elle-même; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que des hommes accablés de douleur, agissent, parlent et meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scenes, il l'entretient pendant les intermedes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la musique, et que ce seroit dénaturer la tragédie, que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornemens; elle y perdroit trop. Mais, donnez-lui du moins une plus noble destination, et qu'à l'exemple de la comédie.....

Digitized by Google

Théodecte. Elle nous fasse rire ?

Nicéphore. Non : mais qu'elle nous soit utile.

Théodecte. Et qui oseroit soutenir qu'elle ne l'est pas ? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies ?

Nicéphore. N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même ? Hippolyte instruit de l'amour de Phedre, se croit souillé par cette horrible confidence (*h*), et n'en périt pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse ! Ce fut à votre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'administration. Mais quelle différence entre votre maniere et la nôtre ! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état ; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence (*i*). Nous disions quelquefois aux Athéniens des vérités dures et salutaires, et vous les flattez encore avec une imprudence dont vous devriez rougir (*k*).

Théodecte. En nourrissant leur haine contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie ; en leur montrant la piété, la bienfaisance, et les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modeles ; nous entretenons leur vanité, pour leur inspirer de l'honneur. Il n'est

---

(*h*) Euripid. in Hippol. v. 655. — (*i*) Id. in Orest. v. 905. Valck. diatrib. in Euripid. cap. 23, pag. 250. — (*k*) Euripid. in Helen. ; in Heracl.

Digitized by Google

point de sujet qui ne leur apprenne à supporter leurs maux, à se garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrois, si l'instruction sortoit de fond même de l'action; si vous bannissiez du théâtre ces calamités héréditaires dans une famille; si l'homme n'étoit jamais coupable sans être criminel, jamais malheureux que par l'abus des passions; si le scélérat étoit toujours puni et l'homme de bien toujours récompensé.

Mais tant que vous serez asservis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos histoires scandaleuses, ou vous exercer, comme on a fait quelquefois, sur des sujets d'imagination. J'ignore si leurs plans seroient susceptibles de combinaisons plus savantes, mais je sais bien que la morale en pourroit être plus pure et plus instructive.

Tous les assistans applaudirent à ce projet, sans en excepter Théodecte, qui néanmoins soutenoit toujours que, dans l'état actuel des choses, la tragédie étoit aussi utile aux mœurs que la comédie. Disciple de Platon, dit alors Polus en m'adressant la parole, qu'auroient pensé votre maître et le sien de la dispute qui s'est élevée entre Théodecte et Nicéphore? Je répondis qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un et de l'autre, et que les philosophes ne voyoient qu'avec indignation ce tissu d'obscénités et de personnalités qui souilloient l'ancienne comédie.

Digitized by Google

Rappellons-nous les circonstances où l'on se trouvoit alors, dit Nicéphore : Périclès venoit d'imposer silence à l'Aréopage ; il ne seroit plus resté de ressource aux mœurs, si nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la censure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté est impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler, je vois dans celui de l'Aréopage des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable, et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu ; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant par-tout des victimes pour les immoler à la magnilité du public, supposant des crimes, exagérant les vices, et faisant le plus cruel outrage à la vertu, en vomissant les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avoit le plus d'esprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaieté féroce ! On dit qu'il ne travailloit à ses ouvrages que dans le délire du vin (*l*) ; c'étoit plutôt dans celui de la haine et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie ? il les attaque sur leur nais-

(*l*) Athen. lib. 10, cap. 7, pag. 429.

Digitized by Google

sance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuse d'herbes (*m*) ! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, et plusieurs de ses pieces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauches, et pleins de noirceurs (*n*).

Nicéphore. J'abandonne Aristophane, quand ses plaisanteries dégénerent en satires licencieuses; mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'éleve contre ceux qui l'égarent par leurs conseils (*o*); lorsque dans cette vue il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le sénat et le peuple même. Sa gloire s'en accrut; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seroient bientôt les maîtres de la Grece, s'ils suivoient les conseils de ce poëte (*p*).

Anacharsis. Eh ! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse, et quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne savoit pas, ou qui feignoit d'ignorer, qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule (*q*), et qu'un portrait cesse d'être odieux, dès qu'il est chargé de traits burlesque ? On ne rit point à l'aspect d'un tyran

(*m*) Aristoph. in equit. v. 19. Id. in Acharn. v. 477. — (*n*) Id. in equit. v. 1275. Plut. in compar. Aristoph. tom. 2, pag. 855. — (*o*) Id. in ran. v. 678. — (*p*) Id. in Acharn. v. 646. — (*q*) Cicer. orat. cap. 26, tom. 1, pag. 441. Plut. de adul. et amic. tom. 2, pag. 68.

Digitized by Google

ou d'un scélérat ; on ne doit pas rire de son image, sous quelque forme qu'elle paroisse. Aristophane peignoit fortement l'insolence et les rapines de ce Cléon, qu'il haïssoit et qui étoit à la tête de la république ; mais des bouffonneries grossieres et dégoûtantes, détruisoient à l'instant l'effet de ses tableaux. Cléon, dans quelques scenes du plus bas comique, terrassé par un homme de la lie du peuple, qui lui dispute et lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop grossièrement avili, pour devenir méprisable. Qu'en arrivoit-il ? la multitude s'égayoit à ses dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pieces du même auteur, aux dépens d'Hercule et de Bacchus. Mais en sortant du théâtre, elle couroit se prosterner devant Bacchus, Hercule et Cléon.

Les reproches que faisoit le poëte aux Athéniens, sans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces sortes de licences, quand elles ne blessoient pas la constitution établie, Aristophane accompagnoit les siennes de correctifs amenés avec adresse. « Ce peuple, dit-il, agit sans réflexions et sans suite ; il est « dur (r), colere, insatiable de louanges : dans « ses assemblées, c'est un vieillard qui entend à « demi-mot (s), et qui cependant se laisse conduire comme un enfant auquel on présente un « petit gâteau ; mais par-tout ailleurs il est plein

(r) Aristoph. in equit. v. 40. — (s) Id. ibid. v. 46.

Digitized by Google

« d'esprit et de bon sens (*t*). Il sait qu'on le « trompe, il le souffre pendant quelque temps, « reconnoît ensuite son erreur, et finit par punir « ceux qui ont abusé de sa bonté (*u*) ». Le vieillard, flatté de l'éloge, rioit de ses défauts, et après s'être moqué de ses dieux, de ses chefs et de lui-même, continuoit d'être superstitieux, dupe et léger.

Un spectacle si plein d'indécence et de malignité, révoltoit les gens les plus sages et les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le soutien des mœurs, que Socrate n'assistoit point à la représentation des comédies (*x*), et que la loi défendoit aux Aréopagites d'en composer (*y*).

Ici Théodecte s'écria : La cause est finie, et se leva aussi-tôt. Attendez, répondit Nicéphore; il nous revient une décision sur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, disoit Théodecte ? Socrate voyoit avec plaisir les pieces d'Euripide (*z*); il estimoit Sophocle (*a*), et nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philosophes. Comme j'étois à ses côtés, je lui dis tout bas : Vous êtes bien généreux. Il sourit, et fit de nouveaux efforts pour se retirer, mais on le retint,

(*t*) Aristoph. in equit. v. 750. — (*u*) Id. ibid. v. 1122 et 1352. — (*x*) AElian. var. hist. lib. 2, cap. 13. — (*y*) Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348. — (*z*) AElian. ibid. — (*a*) Socr. ap. Xenoph. memor. lib. 1, p. 725.

Digitized by Google

et je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adressai à Théodecte.

Socrate et Platon rendoient justice aux talens ainsi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains ; mais ils les accusoient d'avoir, à l'exemple des autres poëtes, dégradé les dieux et les héros. Vous n'oseriez en effet les justifier sur ce premier article. Toute vertu, toute morale est détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injustes et plus barbares que les hommes mêmes, tendent des pieges à l'innocence, pour la rendre malheureuse, et la poussent au crime, pour l'en punir. La comédie qui expose de pareilles divinités à la risée du public, est moins coupable que la tragédie qui les propose à notre vénération.

Zopyre. Il seroit aisé de leur donner un plus auguste caractere. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eschyle et de Sophocle ?

Anacharsis. Une grandeur plus réelle et plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroissoit encore dans les siecles héroïques ; l'homme de l'art, tel qu'il est aujourd'hui ; et l'homme que la philosophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Digitized by Google

Le premier, sans apprêt et sans fausseté, mais excessif dans ses vertus et dans ses foiblesses, n'a point de mesure fixe. Il est trop grand ou trop petit : c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles et généreux qui distinguoient le premier, ne sait plus ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mêlange bizarre de formes, qui s'attachent plus aux apparences qu'à la réalité; de dissimulations si fréquentes, qu'il semble emprunter les qualités mêmes qu'il possede. Toute sa ressource est de jouer la comédie, et c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisieme est modelé sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions, lui a donné un caractere vigoureux et uniforme, il se place au niveau des événemens, et ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave ; il ignore si les accidens funestes de la vie sont des biens ou des maux : il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouit sans remords, il fournit sa carriere en silence, et voit sans crainte la mort s'avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'est-il pas vivement affligé, quand il est privé d'un pere, d'un fils, d'une épouse, d'un ami ?

Anacharsis. Il sent déchirer ses entrailles, mais fidele à ses principes, il se roidit contre la dou-

Digitized by Google

leur (*b*), et ne laisse échapper, ni en public, en particulier, des pleurs et des cris inutiles.

Zopyre. Ces cris et ces pleurs soulageroient son ame.

Anacharsis. Ils l'amolliroient; elle seroit dominée une fois, et se disposeroit à l'être encore plus dans la suite. Observez en effet que cette ame est comme divisée en deux parties (*c*); l'une qui, toujours en mouvement, et ayant toujours besoin de se passionner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au tourment insupportable du repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuosité de la premiere, et qu'à nous procurer un calme que le tumulte des sens et des passions ne puisse pas troubler. Or, ce n'est pas ce système de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir; ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage et toujours semblable à lui-même : un tel caractere seroit trop difficile à imiter, et ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible et la plus aveugle de notre ame; ils la secouent, ils la tourmentent, et, en la pénétrant de terreur et de pitié, ils la forcent de se rassasier de ces pleurs et de ces plaintes, dont elle est, pour ainsi dire, affamée (*d*).

(*b*) Plat. de rep. lib 10, tom. 2, pag. 603. — (*c*) Id. ibid. pag. 605 et 606. — (*d*) Id. ibid. pag. 606.

Digitized by Google

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continuel de craintes et de pusillanimité ? Comment se persuaderoit-il que c'est une lâcheté de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule et Achille se permettre, dans la douleur, des cris, des gémissemens et des plaintes ; qui tous les jours voit un peuple entier honorer de ses larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros auparavant invincibles (*e*) ?

Non, la philosophie ne sauroit se concilier avec la tragédie : l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La premiere crie d'un ton sévere au malheureux : Oppose un front serein à la tempête ; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés ; respecte la main qui t'écrase, et souffre sans murmurer : telle est la loi de la sagesse (*f*). La tragédie, d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui crie à son tour : Mendiez des consolations ; déchirez vos vêtemens, roulez-vous dans la poussiere ; pleurez et laissez éclater votre douleur : telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit ; il concluoit de ces réflexions, qu'en se perfectionnant, la comédie se rapprocheroit de la philosophie, et que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un sourire

(*e*) Plat. de rep. lib. 10, tom. 2, p. 605. — (*f*) Id. ibid. pag. 604.

Digitized by Google

malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que sortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prévaudroient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et sur-tout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie (*g*). Il se déchaîna ensuite contre un drame qui, après deux siecles d'efforts, se ressentoit encore des vices de son origine.

Je connois, disoit-il à Nicéphore, vos plus célebres écrivains. Je viens de relire toutes les pieces d'Aristophane, à l'exception de celle des oiseaux, dont le sujet m'a révolté dès les premieres scenes. Je soutiens qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures, que de jeux de mots insipides, quelle inégalité de style (*h*)!

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle finesse dans les plaisanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poésie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé; et

(*g*) Ulpian. in Demosth. pag. 681. Plat. de leg. lib. 2, tom. 2, pag. 658. — (*h*) Plut. in compar. Aristoph. et Menandr. tom. 2, pag. 853 et 854.

souvenez-vous

Digitized by Google

souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice du cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien, soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés. Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroît pas moins grande aux yeux attentifs.

Aristophane connut cette espece de raillerie qui plaisoit alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siecles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et les modeles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser, qu'en se pénétrant de ses beautés (*i*). Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légere idée de quelques-unes des scenes qu'elle contient.

Pisthétere et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès et des dissentions qui les dégoûtent du séjour d'Athenes, se transportent à la région des oiseaux, et leur persuadent de construire une ville au milieu des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du sa-

(*i*) Schol. vit. Aristoph. in pro leg. pag. xiv.

Digitized by Google

crifice d'un boue ; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ces paroles (*k*) : « Célébrez, muse, célébrez l'heureuse Néphélococcygie * ». Pisthétere lui demande son nom et celui de son pays. Je suis, répondit-il, pour me servir de l'expression d'Homere, le fidele serviteur des muses ; mes levres distillent le miel de l'harmonie.

PISTHÉTERE.

Quel motif vous amene en ces lieux ?

LE POETE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les especes, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O pere ! ô fondateur d'Etna ! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrois accumuler sur votre tête. *C'est la parodie de quelques vers que Pindare avoit adressés à Hiéron, roi de Syracuse.*

PISTHÉTERE.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Ecoute, *à son esclave*,

---

(*k*) Aristoph. in av. v. 906.

* C'est le nom qu'on vient de donner à la nouvelle ville. Il désigne la ville des oiseaux dans la région des nues.

Digitized by Google

donne-lui ta casaque, et garde ta tunique. *Au poëte :* Prenez ce vêtement, car vous paroissez transi de froid.

LE POETE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnoissance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare. *C'est une nouvelle parodie par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, et se retire en chantant.*

PISTHÉTERE.

Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit si-tôt parmi nous (*l*)? Mais continuons notre sacrifice.

LE PRÊTRE.

Faites silence.

UN DEVIN *tenant un livre.*

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTERE.

Qui êtes-vous?

LE DEVIN.

L'interprete des oracles.

PISTHÉTERE.

Tant pis pour vous.

LE DEVIN.

Prenez garde, et respectez les choses saintes;

(*l*) Aristoph. in. av. v. 957.

Digitized by Google

je vous apporte un oracle concernant cette ville.

PISTHÉTERE.

Il falloit me le montrer plus tôt.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTERE.

Voulez-vous le réciter ?

LE DEVIN.

« Quand les loups habiteront avec les corneil-
« les, dans la plaine qui sépare Sicyone de Co-
« rinthe *.....»

PISTHÉTERE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens ?

LE DEVIN.

C'est une image mystérieuse ; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite : « Vous sacrifierez un bouc à la terre, et « vous donnerez à celui qui le premier vous ex-« pliquera mes volontés, un bel habit et une « chaussure neuve ».

PISTHÉTERE.

La chaussure en est-elle ?

---

* Il y avoit un oracle célebre qui commençoit par ces mots. Schol. Aristoph. in av. v. 969.

Digitized by Google

LE DEVIN.

Prenez et lisez : « Plus, un flacon de vin et une « portion des entrailles de la victime ».

PISTHÉTERE.

Les entrailles en sont aussi ?

LE DEVIN.

Prenez et lisez : « Si vous exécutez mes ordres, « vous serez au-dessus des mortels, comme un « aigle est au-dessus des oiseaux ».

PISTHÉTERE.

Cela y est-il encore ?

LE DEVIN.

Prenez et lisez.

PISTHÉTERE.

J'ai, dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon ; il diffère un peu du vôtre, le voici : « Quand quelqu'un, sans être invité, aura l'ef- « fronterie de se glisser parmi vous, de troubler « l'ordre des sacrifices, et d'exiger une portion « de la victime, vous le rouerez de coups de « bâton ».

LE DEVIN.

Vous badinez, je pense.

PISTHÉTERE *lui présentant ses tablettes.*

Prenez et lisez : « Fût-ce un aigle, fût-ce un des « plus illustres imposteurs d'Athènes, frappez et « ne l'épargnez pas ».

Digitized by Google

LE DEVIN.

Cela y est-il aussi ?

PISTHÉTERE.

Prenez et lisez. Hors d'ici, et allez-vous-en débiter vos oracles ailleurs.

A peine est-il sorti, qu'on voit paroître l'astronome Méton, qui, la regle et le compas à la main, propose d'aligner la nouvelle ville, et tient des discours absurdes. Pisthétere lui conseille de se retirer, et emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui que le mérite de Méton est généralement reconnu, cette scene lui fait moins de tort qu'au poëte.

Alors se présente un de ces inspecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, et dont ils exigent des présens. On l'entend crier en s'approchant : Où sont donc ceux qui devroient me recevoir (*m*) ?

PISTHÉTERE.

Quel est ce sardanapale ?

L'INSPECTEUR.

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

PISTHÉTERE.

De la part de qui venez-vous ?

L'INSPECTEUR.

De la part du peuple d'Athenes.

(*m*) Aristoph. in av. v. 1022.

Digitized by Google

PISTHÉTERE.

Tenez: il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Transigeons; nous vous donnerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

L'INSPECTEUR.

Par les dieux, j'y consens; car il faut que je me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perse.

PISTHÉTERE *le battant.*

Voilà ce que je vous avois promis : allez-vous-en bien vîte maintenant.

L'INSPECTEUR.

Qu'est-ce donc que ceci ?

PISTHÉTERE.

C'est la décision de l'assemblée, au sujet de Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Quoi ! l'on ose me frapper, et je suis inspecteur ! des témoins ! *Il sort.*

PISTHÉTERE.

C'est une chose effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, et déjà des inspecteurs !

UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle ville insulte un Athénien.....

Digitized by Google

PISTHÉTERE.

Que veut cet autre avec ses paperasses ?

LE CRIEUR.

Je crie les édits du Sénat et du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter ?

PISTHÉTERE.

Qu'ordonnent-ils ?

LE CRIEUR.

Que vous vous conformerez à nos poids, à nos mesures et à nos décrets.

PISTHÉTERE.

Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

LE CRIEUR.

Que faites-vous ?

PISTHÉTERE.

Si tu ne te retires, avec tes décrets.....

L'INSPECTEUR *revenant sur le théâtre.*

Je somme Pisthétere à comparoître en justice, pour cause d'outrages.

PISTHÉTERE.

Quoi te voilà encore !

LE CRIEUR *revenant sur le théâtre.*

Si quelqu'un chasse nos magistrats, au-lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur sont dus...

PISTHÉTERE.

Et te voilà aussi !

L'INSPECTEUR.

Digitized by Google

L'INSPECTEUR.

Tu seras condamné à payer mille drachmes.

Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétere poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple, et sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, et qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules. Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais tant de peres avares et de fils prodigues; jamais tant de fortunes renversées par l'amour du jeu, des procès et des courtisanes; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, et une si grande exagération dans les idées, dans les sentimens, et jusques dans les vices.

Ce n'est que chez des peuples riches et éclairés, comme les Athéniens et ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naître et se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds : leur dialecte se prête mieux à cette espece de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique (*n*).

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir assez de talens, lui disoit-il, pour

(*n*) Demetr. Phal. de elocut. cap. 161.

Digitized by Google

rendre un juste hommage aux chefs-d'œuvres de votre théâtre. J'ai osé relever quelques-uns de ses défauts ; il ne s'agissoit pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être des moyens qui manquerent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas assigner des limites à l'art ; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les sentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, et la séance finit.

Fin du Chapitre soixante-onzieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXII.

Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines.

PHILOTAS avoit dans l'île de Samos des possessions qui exigeoient sa présence. Je lui proposai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de passer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Eolide, en Ionie et en Doride; de visiter ensuite les îles de Rhodes et de Crete; enfin de voir, à notre retour, celles qui sont situées vers les côtes de l'Asie, telles qu'Astypalée, Cos, Patmos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage seroit d'une longueur excessive; je vais simplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

Apollodore nous donna son fils Lysis, qui, après avoir achevé ses exercices, venoit d'entrer dans le monde. Plusieurs de nos amis voulurent nous accompagner; Stratonicus, entre autres, célebre joueur de cithare, très-aimable pour ceux qu'il aimoit, très-redoutable pour ceux qu'il n'aimoit pas; car ses fréquentes reparties réussissoient souvent. Il passoit sa vie à voyager dans les différens cantons de la Grece (*a*). Il venoit alors

(*a*) Athen. lib. 8, cap. 10, pag. 350, E.

Digitized by Google

de la ville d'Ænos en Thrace. Nous lui demandâmes comment il avoit trouvé ce climat. Il nous dit : « L'hiver y regne pendant quatre mois de « l'année, et le froid pendant les huit autres (*b*) ». En je ne sais quel endroit, ayant promis de donner des leçons publiques de son art, il ne put rassembler que deux éleves : il enseignoit dans une salle où se trouvoient les neuf statues des Muses avec celle d'Apollon : « Combien avez-« vous d'écoliers, lui dit quelqu'un ? Douze, ré-« pondit-il, les dieux compris (*c*) ».

L'île de Chio, où nous abordâmes, est une des plus grandes et des plus célebres de la mer Egée. Plusieurs chaînes de montagnes couronnées de beaux arbres, y forment des vallées délicieuses (*d*), et les collines y sont, en divers endroits, couvertes de vignes qui produisent un vin excellent. On estime sur-tout celui d'un canton nommé Arvisia (*e*).

Les habitans prétendent avoir transmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne (*f*). Ils font très-bonne chere (*g*). Un jour que nous di-

---

(*b*) Athen. lib. 8, cap. 10, p. 351, C. — (*c*) Id. ibid. cap. 9, p. 348, D. — (*d*) Theopomp. ap. Athen. lib. 6, cap. 18, p. 265. Steph. in Χίος. Tournef. voyag. tom. 1, p. 371. Voyag. de la Grece, par M. le comte de Choiseul-Gouffier, chap. 5, p. 87. — (*e*) Strab. lib. 14, p. 645. Plin. lib. 14, cap. 7, tom. 1, p. 722. Athen. lib. 1, p. 29 et 32. — (*f*) Theopomp. ap. Athen. lib. 1, cap. 20, pag. 26. — (*g*) Athen. ibid. pag. 25.

Digitized by Google

nions chez un des principaux de l'île, on agita la fameuse question sur la patrie d'Homere : quantité de peuples veulent s'approprier cet homme célebre (*h*). Les prétentions des autres villes furent rejetées avec mépris ; celles de Chio défendues avec chaleur. Entre autres preuves, on nous dit que les descendans d'Homere subsistoient encore dans l'île sous le nom d'Homérides (*i*). A l'instant même, nous en vîmes paroître deux vêtus d'une robe magnifique, et la tête couverte d'une couronne d'or (*k*). Ils n'entamerent point l'éloge du poëte ; ils avoient un encens plus précieux à lui offrir. Après une invocation à Jupiter (*l*), ils chanterent alternativement plusieurs morceaux de l'Iliade, et mirent tant d'intelligence dans l'exécution, que nous découvrîmes de nouvelles beautés aux traits qui nous avoient le plus frappés.

Ce peuple posséda pendant quelque temps l'empire de la mer (*m*). Sa puissance et ses richesses lui devinrent funestes. On lui doit cette justice, que dans ses guerres contre les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, il montra la même prudence dans les succès que dans les revers (*n*) ; mais on doit le blâmer d'avoir intro-

(*h*) Allat. de patr. Homer. cap. 1. — (*i*) Strab. lib. 14, p. 645. Isocr. Helen. encom. tom. 2, p. 144. Harpocr. in Ὁμηρ. — (*k*) Plat. in Ion. tom. 1, p. 530 et 535. — (*l*) Pind. in Nem. 2, v. 1, Schol. ibid. — (*m*) Strab. lib. 14, p. 645. — (*n*) Thucyd. lib. 8, cap. 24.

Digitized by Google

duit l'usage d'acheter des esclaves. L'oracle, instruit de ce forfait, lui déclara qu'il s'étoit attiré la colere du ciel (*o*). C'est une des plus belles et des plus inutiles réponses que les dieux aient faites aux hommes.

De Chio, nous nous rendîmes à Cume en Eolide, et c'est de là que nous partîmes pour visiter ces villes florissantes qui bornent l'empire des Perses du côté de la mer Egée. Ce que j'en vais dire exige quelques notions préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs se trouverent divisés en trois grandes peuplades, qui sont les Doriens, les Eoliens et les Ioniens (*p*). Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion qui régna en Thessalie. Deux de ces fils, Dorus et Eolus, et son petit-fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grece, les peuples policés, ou du moins réunis par les soins de ces étrangers, se firent un honneur de porter leurs noms, comme on voit les diverses écoles de philosophie, se distinguer par ceux de leurs fondateurs.

Les trois grandes classes que je viens d'indiquer se font encore remarquer par des traits plus ou moins sensibles. La langue Grecque nous présente trois dialectes principaux, le Dorien,

(*o*) Theopomp. ap. Athen. lib. 6, cap. 18, p. 265 et 266. Eustath. in odyss. lib. 3, p. 1462, lin. 35.

(*p*) Heracl. Pont. ap. Athen. lib. 14, cap. 5, p. 624.

Digitized by Google

l'Eolien et l'Ionien (*q*), qui reçoivent des subdivisions sans nombre. Le Dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolide, à Rhodes, en Crete, en Sicile, &c. forme, dans tous ces lieux et ailleurs, des idiômes particuliers (*r*). Il en est de même de l'Ionien (*s*). Quant à l'Eolien, il se confond souvent avec le Dorien; et ce rapprochement se manifestant sur d'autres points essentiels, ce n'est qu'entre les Doriens et les Ioniens, qu'on pourroit établir une espece de parallele. Je ne l'entreprendrai pas; je cite simplement un exemple : les mœurs des premiers ont toujours été séveres; la grandeur et la simplicité caractérisent leur musique, leur architecture, leur langue et leur poésie. Les seconds ont plutôt adouci leur caractere; tous les ouvrages sortis de leurs mains, brillent par l'élégance et le goût.

Il regne entre les uns et les autres une antipathie (*t*), fondée peut-être sur ce que Lacédémone tient le premier rang parmi les nations Doriennes, et Athenes, parmi les Ioniennes (*u*); peut-être sur ce que les hommes ne peuvent se classer, sans qu'ils se divisent. Quoi qu'il en soit, les Doriens ont acquis une plus haute considé-

(*q*) Dicæarch. stat. Græc. ap. geogr. min. tom. 2, p. 21. — (*r*) Meurs. in Cret. cap. 15, Maittair. introd. in Græc. dialect. p. vij. — (*s*) Herodot. lib. 1, cap. 142. — (*t*) Thucyd. lib. 6, cap. 80 et 82. — (*u*) Herodot. ibid. cap. 56.

Digitized by Google

ration que les Ioniens, qui, en certains endroits, rougissent d'une pareille dénomination (*x*). Ce mépris, que les Athéniens n'ont jamais éprouvé, s'est singulièrement accru, depuis que les Ioniens de l'Asie ont été soumis, tantôt à des tyrans particuliers, tantôt à des nations barbares.

Environ deux siecles après la guerre de Troie, une colonie de ces Ioniens fit un établissement sur les côtes de l'Asie, dont elle avoit chassé les anciens habitans (*y*). Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étoient emparés du pays qui est au nord de l'Ionie (*z*), et celui qui est au midi, tomba ensuite entre les mains des Doriens (*a*). Ces trois cantons forment sur les bords de la mer une lisiere, qui, en droite ligne, peut avoir de longueur 1700 stades *; et environ 460 dans sa plus grande largeur †. Je ne comprends pas dans ce calcul les îles de Rhodes, de Cos, de Samos, de Chio et de Lesbos, quoiqu'elles fassent partie des trois colonies.

Le pays qu'elles occuperent dans le continent, est renommé par sa richesse et sa beauté. Partout la côte se trouve heureusement diversifiée

(*x*) Herodot. lib. 1, cap. 143. — (*y*) Marm. Oxon. epoch. 28. Strab. lib. 14, p. 632. AElian. var. hist. lib. 8, cap. 5, Pausan. lib. 7, cap. 2, p. 525. — (*z*) Strab. lib. 13, pag. 582; lib. 14, pag. 632. — (*a*) Prid. in Marm. Oxon. pag. 385.

* 64 lieues.

† Environ 17 lieues et un tiers.

Digitized by Google

par des caps et des golfes, autour desquels s'élevent quantité de bourgs et de villes : plusieurs rivieres, dont quelques-unes semblent se multiplier par de fréquens détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le sol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Eolide (*b*), on y jouit d'un ciel plus serein, et d'une température plus douce (*c*).

Les Eoliens possedent dans le continent onze villes, dont les députés s'assemblent en certaines occasions dans celle de Cume (*d*). La confédération des Ioniens s'est formée entre douze principales villes. Leurs députés se réunissent tous les ans, auprès d'un temple de Neptune, situé dans un bois sacré, au-dessous du mont Mycale, à une légere distance d'Ephese. Après un sacrifice interdit aux autres Ioniens, et présidé par un jeune homme de Priene, on délibere sur les affaires de la province (*e*). Les états des Doriens s'assemblent au promontoire Triopium. La ville de Cnide, l'île de Cos, et trois villes de Rhodes ont seules le droit d'y envoyer des députés (*f*).

C'est à peu près de cette maniere que furent

(*b*) Herodot. lib. 1, cap. 149. — (*c*) Id. ibid. cap. 142. Pausan. lib. 7, cap. 5, pag. 533 et 535. — (*d*) Herodot. ibid. cap. 149 et 157. (*e*) Id. ibid. cap. 143, 148, 170. Strab. lib. 8, p. 384; lib. 14, p. 639. Diod. Sic. lib. 15, p. 364. — (*f*) Herodot. ibid. cap. 144. Dionys. Halic. antiq. Roman. lib. 4, §. 25, tom. 2, pag. 702.

Digitized by Google

réglées, dès les plus anciens temps, les diètes des Grecs Asiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultivèrent en paix de riches campagnes, et furent invités par la position des lieux à transporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur industrie. On les vit dans la suite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique, et celle de Tyrrhénie, se construire une ville en Corse, et naviguer à l'île de Tartessus, au-delà des colonnes d'Hercule (*g*).

Cependant leurs premiers succès avoient fixé l'attention d'une nation trop voisine, pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'emparèrent de quelques-unes de leurs villes (*h*). Crœsus les assujettit toutes, et leur imposa un tribut (*i*). Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur proposa de joindre leurs armes aux siennes; elles s'y refuserent (*k*). Après sa victoire, il dédaigna leurs hommages, et fit marcher contre elles ses lieutenans, qui les unirent à la Perse par droit de conquête (*l*).

Sous Darius, fils d'Hystaspe, elles se soulevèrent (*m*). Bientôt, secondées des Athéniens, el-

(*g*) Herodot. lib. 1, cap. 163 et 165; lib. 2, cap. 178; lib. 3, cap. 26; lib. 4, cap. 152. Strab. lib. 7, p. 801. — (*h*) Herodot. lib. 1, cap. 14, 15 et 16. — (*i*) Id. ibid. cap. 6 et 27. — (*k*) Id. ibid. cap. 75. — (*l*) Id. ibid. cap. 141. Thucyd. lib. 1, cap. 16. — (*m*) Herodot. lib. 5, cap. 98.

Digitized by Google

les brûlerent la ville de Sardes, et allumerent entre les Perses et les Grecs, cette haine fatale que des torrens de sang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de nouveau par les premiers (*n*), contraintes de leur fournir des vaisseaux contre les seconds (*o*), elles secouerent leur joug, après la bataille de Mycale (*p*). Pendant la guerre du Péloponese, alliées quelquefois des Lacédémoniens, elles le furent plus souvent des Athéniens, qui finirent par les asservir (*q*). Quelques années après, la paix d'Antalcidas les restitua pour jamais à leurs anciens maîtres.

Ainsi, pendant environ deux siecles, les Grecs de l'Asie ne furent occupés qu'à porter, user, briser et reprendre leurs chaînes. La paix n'étoit pour eux que ce qu'elle est pour toutes les nations policées, un sommeil qui suspend les travaux pour quelques instans. Au milieu de ces funestes révolutions, des villes entieres opposerent une résistance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres donnerent de plus grands exemples de courage. Les habitans de Théos et de Phocée abandonnerent les tombeaux de leurs peres; les premiers allerent s'établir en Abdere en Thrace; une partie des seconds, après avoir long-temps erré sur les flots, jeta les fondemens de la ville

(*n*) Herodot. lib. 6, cap. 32; lib. 7, cap. 9. — (*o*) Id. lib. 8, cap. 85 et 90. — (*p*) Id. lib. 9, cap. 104.
(*q*) Thucyd. lib. 6, cap. 76 et 77.

Digitized by Google

d'Elée en Italie (*r*), et de celle de Marseille dans les Gaules.

Les descendans de ceux qui resterent dans la dépendance de la Perse, lui paient le tribut que Darius avoit imposé à leurs ancêtres (*s*). Dans la division générale que ce prince fit de toutes les provinces de son empire, l'Eolide, l'Ionie et la Doride jointes à la Pamphylie, la Lycie et d'autres contrées, furent taxées pour toujours à 400 talens (*t*) *; somme qui ne paroîtra pas exorbitante, si l'on considere l'étendue, la fertilité, l'industrie et le commerce de ces contrées. Comme l'assiette de l'impôt occasionnoit des dissentions entre les villes et les particuliers, Artapherne, frere de Darius, ayant fait mesurer et évaluer par parasanges † les terres des contribuables, fit approuver par leurs députés un tableau de répartition, qui devoit concilier tous les intérêts, et prévenir tous les troubles (*u*).

On voit, par cet exemple, que la cour de Suze vouloit retenir les Grecs, leurs sujets, dans la soumission plutôt que dans la servitude; elle leur avoit même laissé leurs loix, leur religion, leurs fêtes et leurs assemblées provinciales. Mais, par

(*r*) Herodot. lib. 1, cap 164 et 168. — (*s*) Id. ibid. cap. 6 et 27. Xenoph. hist. Græc. lib. 3, p. 661.

(*t*) Herodot. lib. 3, cap. 90.

* Environ 2,500,000 livres.

† C'est-à-dire par parasanges quarrées. La parasange valoit 2268 toises.

(*u*) Herodot. lib. 6, cap. 42.

Digitized by Google

une fausse politique, le souverain accordoit le domaine, ou du moins l'administration d'une ville Grecque à l'un de ses citoyens qui, après avoir répondu de la fidélité de ses compatriotes, les excitoit à la révolte, ou exerçoit sur eux une autorité absolue (*x*). Ils avoient alors à supporter les hauteurs du gouverneur général de la province, et les vexations des gouverneurs particuliers qu'il protégeoit; et comme ils étoient trop éloignés du centre de l'empire, leurs plaintes parvenoient rarement aux pieds du trône. Ce fut en vain que Mardonius, le même qui commanda l'armée des Perses sous Xerxès, entreprit de ramener la constitution à ses principes. Ayant obtenu le gouvernement de Sardes, il rétablit la démocratie dans les villes de l'Ionie, et en chassa tous les tyrans subalternes (*y*); ils reparurent bientôt (*z*), parce que les successeurs de Darius voulant récompenser leurs flatteurs, trouvoient que rien n'étoit si facile que de leur abandonner le pillage d'une ville éloignée. Aujourd'hui que les concessions s'accordent plus rarement, les Grecs Asiatiques, amollis par les plaisirs, ont laissé par-tout l'oligarchie s'établir sur les ruines du gouvernement populaire (*a*).

(*x*) Herodot. lib. 4, cap. 137 et 138; lib. 5, cap. 27. Aristot. de rep. lib. 5, cap. 10, tom. 2, pag. 402. Id. cur. rei. famil. tom. 2, p. 504. Nep. in Miltiad. cap. 3. — (*y*) Herodot. lib. 6, cap. 43. — (*z*) Id. lib. 7, cap. 85. — (*a*) Arrian. exped. Alex. lib. 1, p. 38.

Digitized by Google

Maintenant, si l'on veut y faire attention, on se convaincra aisément qu'il ne leur fut jamais possible de conserver une entiere liberté. Le royaume de Lydie, devenu dans la suite une des provinces de l'empire des Perses, avoit pour limites naturelles, du côté de l'ouest, la mer Egée, dont les rivages sont peuplés par les colonies Grecques. Elles occupent un espace si étroit, qu'elles devoient nécessairement tomber entre les mains des Lydiens et des Perses, ou se mettre en état de leur résister. Or, par un vice qui subsiste aussi parmi les républiques fédératives du continent de la Grece, non seulement l'Eolide, l'Ionie et la Doride, menacées d'une invasion, ne réunissoient pas leurs forces, mais dans chacune des trois provinces, les décrets de la diete n'obligeoient pas étroitement les peuples qui la composent; aussi vit-on, du temps de Cyrus, les habitans de Milet faire leur paix particuliere avec ce prince, et livrer aux fureurs de l'ennemi les autres villes de l'Ionie (*b*).

Quand la Grece consentit à prendre leur défense, elle attira dans son sein les armées innombrables de Perses; et, sans les prodiges du hasard et de la valeur, elle auroit succombé elle-même. Si, après un siecle de guerres désastreuses, elle a renoncé au funeste projet de briser les fers des Ioniens, c'est qu'elle a compris enfin

(*b*) Herodot. lib. 1, cap. 142 et 169.

Digitized by Google

que la nature des choses opposoit un obstacle invincible à leur affranchissement. Le sage Bias de Priene, l'annonça hautement, lorsque Cyrus se fut rendu maître de la Lydie. « N'attendez « ici qu'un esclavage honteux, dit-il aux Ioniens « assemblés; montez sur vos vaisseaux, traversez « les mers, emparez-vous de la Sardaigne ainsi « que des îles voisines; vous coulerez ensuite des « jours tranquilles (c). »

Deux fois ces peuples ont pu se soustraire à la domination des Perses; l'une en suivant les conseils de Bias, l'autre en déférant à celui des Lacédémoniens, qui, après la guerre Médique, leur offrirent de les transporter en Grece (d). Ils ont toujours refusé de quitter leurs demeures; et, s'il est permis d'en juger d'après leur population et leurs richesses, l'indépendance n'étoit pas nécessaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage, trop long-temps suspendue. Nous parcourûmes les trois provinces Grecques de l'Asie. Mais, comme je l'ai promis plus haut, je bornerai mon récit à quelques observations générales.

La ville de Cume est une des plus grandes et des plus anciennes de l'Eolide. On nous avoit peint les habitans comme des hommes presque stupides. Nous vîmes bientôt qu'ils ne devoient

(c) Herodot. lib. 1, cap. 170. — (d) Id. lib. 9, cap. 106. Diod. Sic. lib. 11, pag. 20.

Digitized by Google

cette réputation qu'à leurs vertus. Le lendemain de nôtre arrivée, la pluie survint, pendant que nous nous promenions dans la place, entourée de portiques appartenans à la république. Nous voulûmes nous y réfugier; on nous retint: il falloit une permission. Une voix s'écria: Entrez dans les portiques; et tout le monde y courut. Nous apprîmes qu'ils avoient été cédés pour un temps à des créanciers de l'état: comme le public respecte leur propriété, et qu'ils rougiroient de le laisser exposé aux intempéries des saisons, on a dit que ceux de Cume ne sauroient jamais qu'il faut se mettre à couvert, quand il pleut, si l'on n'avoit soin de les en avertir. On a dit encore que pendant 300 ans, ils ignorerent qu'ils avoient un port, parce qu'ils s'étoient abstenus, pendant cet espace de temps, de percevoir des droits sur les marchandises qui leur venoient de l'étranger (*e*).

Après avoir passé quelques jours à Phocée, dont les murailles sont construites en grosses pierres parfaitement jointes ensemble (*f*), nous entrâmes dans ces vastes et riches campagnes que l'Hermus fertilise de ses eaux, et qui s'étendent depuis les rivages de la mer jusqu'au-delà de Sardes (*g*). Le plaisir de les admirer étoit accom-

(*e*) Strab. lib. 13, pag. 622. — (*f*) Herodot. lib. 1, cap. 163. — (*g*) Strab. lib. 13, pag. 626. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 492.

Digitized by Google

pagné d'une réflexion douloureuse. Combien de fois ont-elles été arrosées du sang des mortels (*h*)! Combien le seront-elles encore de fois (*i*)! A l'aspect d'une grande plaine, on me disoit en Grece : C'est ici que, dans une telle occasion, périrent tant de milliers de Grecs; en Scythie : Ces champs, séjour éternel de la paix, peuvent nourrir tant de milliers de moutons.

Notre route, presque par-tout ombragée de beaux andrachnés (*k*), nous conduisit à l'embouchure de l'Hermus, et de là nos regards s'étendirent sur cette superbe rade, formée par une presqu'île où sont les villes d'Erythres et de Téos. Au fond de la baie, se trouvent quelques petites bourgades, restes infortunés de l'ancienne ville de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens (*l*). Elles portent encore le même nom; et, si des circonstances favorables permettent un jour d'en réunir les habitans dans une enceinte qui les protege, leur position attirera, sans doute, chez eux un commerce immense. Ils nous firent voir, à une légere distance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau, qu'ils nomment Mélès. Elle est sacrée pour eux; ils prétendent qu'Homere y composa ses ouvrages (*m*).

(*h*) Xenoph. instit. Cyr. pag. 158. Diod. Sic. lib. 14, pag. 298. Pausan. lib. 3, cap. 9, pag. 226. — (*i*) Liv. lib. 37 cap. 37. — (*k*) Tournef. voyag. tom. 1, p. 496. — (*l*) Strab. lib. 14, pag. 646. — (*m*) Pausan. lib. 7, cap. 5, p. 535 Aristid. orat. in Smyrn. tom. 1, p. 408.

Digitized by Google

Dans la rade, presque en face de Smyrne, est l'île de Clazomenes, qui tire un grand profit de ses huiles (*n*). Ses habitans tiennent un des premiers rangs parmi ceux de l'Ionie. Ils nous apprirent le moyen dont ils userent une fois pour rétablir leurs finances. Après une guerre qui avoit épuisé le trésor public, ils se trouverent devoir aux soldats congédiés la somme de 20 talens *; ne pouvant l'acquitter, ils en payerent pendant quelques années l'intérêt fixé à cinq pour cent: ils frapperent ensuite des monnoies de cuivre, auxquelles ils assignerent la même valeur qu'à celles d'argent. Les riches consentirent à les prendre pour celles qu'ils avoient entre leurs mains; la dette fut éteinte; et les revenus de l'état, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnoies introduites dans le commerce (*o*).

Les petits tyrans établis autrefois en Ionie, usoient de voies plus odieuses pour s'enrichir. A Phocée on nous avoit raconté le fait suivant. Un Rhodien gouvernoit cette ville: il dit en secret et séparément aux chefs des deux factions qu'il avoit formées lui-même, que leurs ennemis lui offroient une telle somme, s'il se déclaroit pour eux. Il la retira de chaque côté, et parvint ensuite à reconcilier les deux partis (*p*).

(*n*) Aristot. cur. rei famil. tom. 2, pag. 504.

* 108,000 livres.

(*o*) Arist. cur. rei famil. t. 2, p. 504. — (*p*) Id. ibid.

Digitized by Google

Nous dirigeâmes notre route vers le midi. Outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Ephese, Priene, Myus, Milet, Iasus, Myndus, Halicarnasse et Cnide.

Les habitans d'Ephese nous montroient avec regret les débris du temple de Diane, aussi célebre par son antiquité que par sa grandeur (*q*). Quatorze ans auparavant, il avoit été brulé, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier, nommé Hérostrate, qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom (*r*). La diete générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le souvenir; et l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait il nommeroit le coupable (*s*).

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, et des colonnes qui s'élevent au milieu des décombres. La flamme a consumé le toit et les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont sacrifié leurs bijoux (*t*). Les parties

(*q*) Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 357. — (*r*) Cicer. de nat. deor. lib. 2, cap. 27, tom. 2, p. 456. Plut. in Alex. tom. 1, p. 665. Solin. cap. 40. — (*s*) Aul. Gel. lib. 2, cap. 6, Val. Max. lib. 8, cap. 14, extern. n°. 5.

(*t*) Aristot. cur. rei famil. tom. 2, pag. 505. Strab. lib. 14, pag. 640.

Digitized by Google

dégradées par le feu seront restaurées ; celles qu'il a détruites reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehaussée par l'éclat de l'or, et les ouvrages de quelques célebres artistes (*u*) ; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture et de la sculpture (*x*), perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, et qu'on retrouve dans les temples de plusieurs villes grecques (*y*). La tête de la déesse est surmontée d'une tour ; deux tringles de fer soutiennent ses mains ; le corps se termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux et d'autres symboles *.

Les Ephésiens ont, sur la construction des édifices publics, une loi très-sage. L'architecte dont le plan est choisi, fait ses soumissions, et engage tous ses biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépense excede-t-elle d'un quart ? le trésor de l'état fournit ce surplus. Va-t-elle par-delà le quart ? tout l'excédent est prélevé sur les biens de l'artiste (*z*).

(*u*) Aristoph. in nub. v. 598. Plin. lib. 34 ; cap. 8, tom. 2, pag. 649. — (*x*) Strab. lib. 14, pag. 641. Plin. lib. 35, cap. 10, tom. 2, pag. 697. — (*y*) Pausan. lib. 4, cap. 31, pag. 357.

* Voyez la note à la fin du volume.

(*z*) Vitruv. præf. lib. 10, pag. 203.

Digitized by Google

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples ses fêtes, ses manufactures, ses ports, cet assemblage confus de vaisseaux, de matelots et d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'est le séjour de l'opulence, des lumieres et des plaisirs; c'est l'Athenes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes distinguées par des agrémens divers (*a*). Milet a vu sortir de son sein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin (*b*) *. Leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes; elle se félicite d'avoir produit Aspasie, et les plus aimables courtisanes. En certaines circonstances, les intérêts de son commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre; en d'autres, elle a déposé les armes sans les avoir flétries; et de là ce proverbe: les Milésiens furent vaillans autrefois (*c*).

Les monumens des arts décorent l'intérieur de la ville; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos

(*a*) Hesiod. de gener. deor. v. 241. — (*b*) Ephor. ap. Athen. lib. 12, pag. 523. Strab. lib. 14, p. 635. Senec. de consolat. ad Helv. cap. 6. Plin. lib. 5, cap. 29, tom. 1, pag. 278.

* Sénèque attribue à Milet 75 colonies; Pline, plus de 80. Voyez les citations.

(*c*) Athen. lib. 12, p. 523. Aristoph. in Plut. v. 1003.

Digitized by Google

pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivieres et baigné les murs de plusieurs villes, se répand, en replis tortueux, au milieu de cette plaine qui s'honore de porter son nom, et se pare avec orgueil de ses bienfaits (*d*)! Combien de fois, assis sur le gazon qui borde ses rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissans, ne pouvant nous rassasier ni de cet air, ni de cette lumiere dont la douceur égale la pureté (*e*), nous sentions une langueur délicieuse se glisser dans nos ames, et les jeter, pour ainsi dire, dans l'ivresse du bonheur! Telle est l'influence du climat de l'Ionie; et comme, loin de la corriger, les causes morales n'ont servi qu'à l'augmenter, les Ioniens sont devenus le peuple le plus efféminé, et l'un des plus aimables de la Grece.

Il regne dans leurs idées, leurs sentimens et leurs mœurs (*f*), une certaine mollesse qui fait le charme de la société; dans leur musique et leurs danses (*g*), une liberté qui commence par révolter, et finit par séduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, et leur luxe s'est en-

(*d*) Herodot. lib. 7, cap. 26. Strab. lib. 12, p. 577 et 578. — (*e*) Herodot. lib. 1, cap 142. Pausan. lib. 7, cap. 5, pag 533 et 535. Chandl. trav. in Asia, cap. 21, p. 78. — (*f*) Aristoph. in thesm. v. 172. Schol. ibid. Id. in eccles. v. 913. Plat. de leg. lib. 3, tom. 2, p 682. Ephor. et Heraclid. apud Athen. lib. 12, cap. 5, p. 623. — (*g*) Horat. lib. 3, od. 6, v. 21, Athen. lib. 14, cap. 5, pag. 525.

Digitized by Google

richi de leurs découvertes : des fêtes nombreuses les occupent chez eux, ou les attirent chez leurs voisins ; les hommes s'y montrent avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le desir de plaire (*h*). Et de là ce respect qu'ils conservent pour les traditions anciennes qui justifient leurs foiblesses. Auprès de Milet, on nous conduisit à la fontaine de Biblis, où cette princesse infortunée expira d'amour et de douleur (*i*). On nous montra le mont Latmus où Diane accordoit ses faveurs au jeune Endymion (*k*). A Samos, les amans malheureux vont adresser leurs vœux aux mânes de Léontichus et de Rhadine (*l*).

Quand on remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thebes, on apperçoit, aux côtés du fleuve, une longue suite de superbes monumens, parmi lesquels s'élevent par intervalles des pyramides et des obélisques. Un spectacle plus intéressant frappe le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnasse en Doride, remonte vers le nord pour se rendre à la presqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que 900 stades environ *, s'offrent à ses yeux quantité de

(*h*) Xenophan. ap. Athen. lib. 12, p. 526. — (*i*) Pausan lib. 7, cap. 5, p. 535. Conon, apud Phot. p. 423. Ovid. metam lib. 9, v. 454. — (*k*) Pausan. lib. 5, cap. 1, p. 376. Plin. lib. 2, cap. 9, tom. 1, p. 76. Hesych. in Ἐνδύω, &c. — (*l*) Pausan. ibid.

* Environ 34 lieues.

Digitized by Google

villes dispersées sur les côtes du continent et des îles voisines. Jamais, dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talens distingués et de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhasius à Ephese †; Xénophante ¶ à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomenes; Homere partout: j'ai déja dit que l'honneur de lui avoir donné le jour, excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célebres de l'Ionie, par la même raison, qu'en parlant des habitans de l'Olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit, en passant, la maison où ce dernier faisoit ses observations (*m*). Un moment après nous nous trouvâmes en présence de la célebre Vénus de Praxitele. Elle est placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux

† Apelle naquit aussi dans ces provinces; à Cos, suivant les uns; à Ephese, suivant les autres.

¶ Chef de l'école d'Elée.

(*m*) Strab. lib. 2, pag. 119; lib. 14, pag. 656.

portes

Digitized by Google

portes opposées, afin qu'une lumiere douce l'éclaire de toutes parts (*n*). Comment peindre la surprise du premier coup d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt? nous prêtions nos sentimens au marbre (*o*); nous l'entendions soupirer. Deux éleves de Praxitele, venus récemment d'Athenes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisoient entrevoir des beautés dont nous ressentions les effets sans en pénétrer la cause. Parmi les assistans, l'un disoit: « Vénus a quitté l'Olympe, elle habite parmi nous ». Un autre: « Si Junon et « Minerve la voyoient maintenant, elles ne se « plaindroient plus du jugement de Pâris (*p*)? ». Un troisieme: « La Déesse daigna autrefois se « montrer sans voile aux yeux de Pâris, d'Anchise et d'Adonis. A-t-elle apparu de même à « Praxitele (*q*)? Oui, répondit un des éleves, « et sous la figure de Phryné (*r*) ». En effet, au premier aspect, nous avions reconnu cette fameuse courtisane. Ce sont de part et d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artistes y découvroient en même temps le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de Praxitele, nommée Cratine (*s*).

(*n*) Plin. lib. 36, cap. 5, tom. 2, pag. 726. Lucian. in amor. §. 13, tom. 2, p. 411. — (*o*) Diod. Sic. eclog. ex lib. 26, pag. 884. — (*p*) Anthol. lib. 4, cap. 12, p. 323. — (*q*) Id. ibid. pag. 324. — (*r*) Athen. lib. 13, cap. 6, pag. 591 — (*s*) Clem. Alex. cohort. ad gent. pag. 47. Lucian. in amor. §. 13, tom. 2, pag. 411.

Digitized by Google

C'est ainsi que les peintres et les sculpteurs, prenant leurs maîtresses pour modeles, les ont exposées à la vénération publique, sous les noms de différentes divinités; c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de Mercure, d'après celle d'Alcibiade (*t*).

Les Cnidiens s'énorgueillissent d'un trésor qui favorise à la fois les intérêts de leur commerce et ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la superstition, et passionnés pour les arts, il suffit d'un oracle ou d'un monument célebre, pour attirer les étrangers. On en voit très-souvent qui passent les mers, et viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Praxitele (*u*) *.

Lysis, qui ne pouvoit en détourner ses regards, exagéroit son admiration, et s'écrioit de temps en temps: Jamais la nature n'a produit rien de si parfait. Et comment savez-vous, lui dis-je, que parmi ce nombre infini de formes qu'elle donne au corps humain, il n'en est point qui surpasse en beauté celle que nous avons devant les yeux? A-t-on consulté tous les modeles qui ont existé, qui existent et qui existeront un jour? Vous

(*t*) Clem. Alex. cohort. ad gent. pag. 47. — (*u*) Plin. lib. 36, cap. 5, tom. 2, pag. 726.

* Des médailles frappées à Cnide, du temps des empereurs romains, représentent, à ce qu'il paroît, la Vénus de Praxitele. De la main droite la déesse cache son sexe, de la gauche elle tient un linge au-dessus d'un vase à parfums.

Digitized by Google

conviendrez du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces modeles, et qu'en assortissant avec soin les beautés éparses sur différens individus (x), il a trouvé le secret de suppléer à la négligence impardonnable de la nature; l'espece humaine ne se montre-t-elle pas avec plus d'éclat et de dignité dans nos atteliers, que parmi toutes les familles de la Grece? Aux yeux de la nature, repris-je, rien n'est beau, rien n'est laid, tout est dans l'ordre. Peu lui importe que de ses immenses combinaisons, il résulte une figure qui présente toutes les perfections ou toutes les défectuosités que nous assignons au corps humain. Son unique objet est de conserver l'harmonie, qui, en liant par des chaînes invisibles les moindres parties de l'univers à ce grand tout, les conduit paisiblement à leur fin. Respectez donc ses opérations; elles sont d'un genre si relevé, que la moindre réflexion vous découvriroit plus de beautés réelles dans un insecte, que dans cette statue.

Lysis, indigné des blasphèmes que je prononçois en présence de la Déesse, me dit avec chaleur: Pourquoi réfléchir, quand on est forcé de céder à des impressions si vives? Les vôtres le seroient moins, répondis-je, si vous étiez seul et sans intérêt, sur-tout si vous ignoriez le nom de

(x) Xenoph. memor. lib. 3, p. 781. Cicer. de invent. lib. 2, cap. 1, tom. 1, pag. 75.

160[illegible] Digitized by Google

l'artiste. J'ai suivi les progrès de vos sensations : vous avez été frappé au premier instant, et vous vous êtes exprimé en homme sensé ; des ressouvenirs agréables se sont ensuite réveillés dans votre cœur, et vous avez pris le langage de la passion ; quand nos jeunes éleves nous ont dévoilé quelques secrets de l'art, vous avez voulu enchérir sur leurs expressions, et vous m'avez refroidi par votre enthousiasme. Combien fut plus estimable la candeur de cet Athénien qui se trouva par hasard au portique où l'on conserve la célebre Hélene de Zeuxis ! il la considéra pendant quelques instans ; et moins surpris de l'excellence du travail, que des transports d'un peintre placé à ses côtés, il lui dit : Mais je ne trouve pas cette femme si belle. C'est que vous n'avez pas mes yeux, répondit l'artiste (*y*).

Au sortir du temple, nous parcourûmes le bois sacré, où tous les objets sont relatifs au culte de Vénus. Là semblent revivre et jouir d'une jeunesse éternelle, la mere d'Adonis, sous la forme du myrte ; la sensible Daphné, sous celle du laurier (*z*) ; le beau Cyparissus sous celle du cyprès (*a*). Par-tout le lierre flexible se tient fortement attaché aux branches des arbres ; et en

(*y*) Plut. apud Stob. serm. 61, pag. 394. AElian. var. hist. lib. 14, pag. 47. — (*z*) Philostr. in vitâ Apoll. lib. 1, cap. 16, pag. 19. Virgil. eclog. 3, v. 63.
(*a*) Philostr. ibid.

Digitized by Google

quelques endroits, la vigne trop féconde y trouve un appui favorable. Sous des berceaux, que de superbes platanes protégeoient de leur ombre, nous vîmes plusieurs groupes de Cnidiens, qui, à la suite d'un sacrifice, prenoient un repas champêtre (*b*): ils chantoient leurs amours, et versoient fréquemment dans leurs coupes le vin délicieux que produit cette heureuse contrée (*c*).

Le soir, de retour à l'auberge, nos jeunes éleves ouvrirent leurs portes-feuilles, et nous montrerent, dans des esquisses qu'ils s'étoient procurées, les premieres pensées de quelques artistes célebres (*d*). Nous y vîmes aussi un grand nombre d'études, qu'ils avoient faites d'après plusieurs beaux monumens, et en particulier, d'après cette fameuse statue de Polyclete, qu'on nomme le canon ou la regle (*e*). Ils portoient toujours avec eux l'ouvrage que composa cet artiste, pour justifier les proportions de la figure (*f*), et le traité de la symétrie et des couleurs, récemment publié par le peintre Euphranor (*g*).

Alors s'éleverent plusieurs questions sur la beauté, soit universelle, soit individuelle : tous

---

(*b*) Lucian in amor. §. 12, tom. 2, pag. 409.

(*c*) Strab. lib. 14, pag. 637. — (*d*) Petron. in satir. p. 311. Mém. de l'acad. des bell. lettr. tom. 19, pag. 260. — (*e*) Plin. lib. 34, cap. 8, tom. 2, pag. 650. Lucian. de mort. Peregr. §. 9, tom. 3, pag. 331. — (*f*) Galen. de Hippocr. et Plat. dogmat. lib. 5, tom. 1, pag. 288. — (*g*) Plin. lib. 35, cap. 11, tom. 2, pag. 704.

Digitized by Google

la regardoient comme une qualité uniquement relative à notre espece; tous convenoient qu'elle produit une surprise accompagnée d'admiration, et qu'elle agit sur nous avec plus ou moins de force, suivant l'organisation de nos sens, et les modifications de notre ame. Mais ils ajoutoient que l'idée qu'on s'en fait, n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, et variant par-tout, suivant la différence de l'âge et du sexe, il n'étoit pas possible d'en réunir les divers caracteres dans une définition exacte.

Un de nous, à la fois médecin et philosophe, après avoir observé que les parties de notre corps sont composées des élémens primitifs, soutint que la santé résulte de l'équilibre de ces élémens, et la beauté, de l'ensemble de ces parties (*h*). Non, dit un des disciples de Praxitele, il ne parviendroit pas à la perfection, celui qui se traînant servilement après les regles, ne s'attacheroit qu'à la correspondance des parties, ainsi qu'à la justesse des proportions. On lui demanda quels modeles se propose un grand artiste, quand il veut représenter le souverain des dieux, ou la mere des Amours.

Des modeles, répondit-il, qu'il s'est formés d'après l'étude réfléchie de la nature et de l'art, et qui conservent, pour ainsi dire, en dépôt

(*h*) Galen. de Hippocr. et Plat. dogmat. lib. 5, tom. 1, pag. 268.

Digitized by Google

tous les attraits convenables à chaque genre de beauté. Les yeux fixés sur un de ces modeles, il tâche par un long travail de le reproduire dans sa copie (*i*); il la retouche mille fois; il y met tantôt l'empreinte de son ame élevée, tantôt celle de son imagination riante, et ne la quitte qu'après avoir répandu la majesté suprême dans le Jupiter d'Olympie, ou les graces séduisantes dans la Vénus de Gnide.

La difficulté subsiste, lui dis-je; ces simulacres de beautés dont vous parlez, ces images abstraites où le vrai simple s'enrichit du vrai idéal (*k*), n'ont rien de circonscrit ni d'uniforme. Chaque artiste les conçoit et les présente avec des traits différens. Ce n'est donc pas sur des mesures si variables, qu'on doit prendre l'idée précise du beau par excellence.

Platon ne le trouvant nulle part exempt de taches et d'altération, s'éleva, pour le découvrir, jusqu'à ce modele que suivit l'ordonnateur de toutes choses, quand il débrouilla le chaos (*l*). Là se trouvoient tracées, d'une maniere ineffable et sublime *, toutes les especes des objets,

(*i*) Plat. de leg. lib. 6, tom. 2, p. 767. — (*k*) Cicer. orat. cap. 2, tom. 1, p. 421. De Piles, cours de peint. p. 32. Winckelm. hist. de l'art, tom. 2, p. 41. Jun. de pict. vet. lib. 1, cap. 2, pag. 9. — (*l*) Tim. de anim. mund. ap. Plat. tom. 3, p. 93. Plat. in Tim. ibid. p. 29.

* Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.

Digitized by Google

qui tombent sous nos sens (*m*), toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverses époques de notre vie. Si la matiere rebelle n'avoit opposé une résistance invincible à l'action divine, le monde visible posséderoit toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particulieres, à la vérité, ne feroient sur nous qu'une impression légere, puisqu'elles seroient communes aux individus de même sexe et de même âge; mais combien plus fortes et plus durables seroient nos émotions à l'aspect de cette abondance de beautés, toujours pures et sans mélange d'imperfections, toujours les mêmes et toujours nouvelles?

Aujourd'hui notre ame, où reluit un rayon de lumiere émané de la divinité, soupire sans cesse après le beau essentiel (*n*); elle en recherche les foibles restes, dispersés dans les êtres qui nous entourent, et en fait elle-même jaillir de son sein des étincelles qui brillent dans les chefs-d'œuvre des arts, et qui font dire que leurs auteurs, ainsi que les poëtes, sont animés d'une flamme céleste (*o*).

On admiroit cette théorie, on la combattoit; Philotas prit la parole. Aristote, dit-il, qui ne se livre pas à son imagination, peut-être parce que Platon s'abandonne trop à la sienne, s'est

(*m*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, p. 897. — (*n*) Id. in conv. tom. 3, p. 211. Id. in Phædr. p. 251.
(*o*) Jun. de pict. lib. 1, cap. 4, p. 23.

Digitized by Google

contenté de dire que la beauté n'est autre chose que l'ordre dans la grandeur (*p*). En effet, l'ordre suppose la symétrie, la convenance, l'harmonie : dans la grandeur sont comprises la simplicité, l'unité, la majesté. On convint que cette définition renfermoit à-peu-près tous les caracteres de la beauté, soit universelle, soit individuelle.

Nous allâmes de Cnyde à Mylasa, l'une des principales villes de la Carie. Elle possede un riche territoire, et quantité de temples, quelques-uns très-anciens, tous construits d'un beau marbre tiré d'une carriere voisine (*q*). Le soir, Stratonicus nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en présence du peuple assemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommée Iasus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille ; le musicien s'étant approché de lui pour le remercier de son attention, et le féliciter sur son goût : — Est-ce que la trompette a sonné,

(*p*) Aristot. de mor. lib. 4, cap. 7, tom. 2, p. 49. Id. de poët. cap. 7, tom. 2, p. 658. — (*q*) Strab. lib. 14, p. 658. Herodot. lib. 1, cap. 171.

Digitized by Google

lui dit cet homme? — Sans doute. — Adieu donc, je m'enfuis bien vîte (*r*). Le lendemain Stratonicus se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, et ne voyant autour de lui que très-peu d'auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces : *Temples, écoutez-moi* (*s*) ; et après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'assemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

Il courut plus de risques à Caunus. Le pays est fertile ; mais la chaleur du climat et l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles et languissans, qui se traînoient dans les rues. Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homere, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles (*t*). C'étoit en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitans s'offensoient de cette plaisanterie : « Moi, « répondit-il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu « fut mal-sain, puisque je vois les morts s'y pro- « mener paisiblement (*u*) ». Il fallut partir au plus vîte, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois

(*r*) Strab. lib. 14, p. 658. — (*s*) Athen. lib. 8, cap. 9, pag. 348. — (*t*) Homer. iliad. lib. 6, v. 146.
(*u*) Strab. lib 14, p. 651. Eustath. in Dionys. perieg. v. 533, ap. Geogr. min. tom. 4, pag. 101.

Digitized by Google

à Corinthe, il lui échappa quelques indiscrétions qui furent très-mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle : Cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein; comment se peut-il que votre mere vous ait porté dix mois dans le sien (*x*) » ?

(*x*) Athen. lib. 8, cap. 9, p. 349.

Fin du Chapitre soixante-douzieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIII.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Les îles de Rhodes, de Crete et de Cos. Hippocrate.

Nous nous embarquâmes à Caunus. En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode, où entre autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus et l'épouse du soleil (*a*); expressions peut-être relatives aux plaisirs que la Déesse y distribue, et à l'attention qu'a le dieu de l'honorer sans cesse de sa présence; car on prétend qu'il n'est point de jour dans l'année où il ne s'y montre pendant quelques momens (*b*). Les Rhodiens le regardent comme leur principale divinité (*c*), et le représentent sur toutes leurs monnoies.

Rhodes fut d'abord nommée Ophiusa (*d*), c'est-à-dire l'île aux serpens. C'est ainsi qu'on désigna plusieurs autres îles qui étoient peuplées de ces reptiles, quand les hommes en prirent possession. Remarque générale : quantité de lieux, lors de leur découverte, reçurent leurs

(*a*) Pind. olymp. 7, v. 25. — (*b*) Plin. lib. 2, cap. 62, tom. 1, pag. 104. — (*c*) Diod. Sic. lib. 5, p. 327. — (*d*) Strab. lib. 14, pag. 653. Steph. in Voc.

Digitized by Google

noms des animaux, des arbres, des plantes et des fleurs qui s'y trouvoient en abondance. On disoit : Je vais au pays *des cailles*, *des cyprès*, *des lauriers*, &c. (*e*).

Du temps d'Homere, l'île dont je parle étoit partagée entre les villes d'Ialyse, Camire et Linde (*f*), qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours la plupart de leurs habitans ayant résolu de s'établir dans un même endroit pour réunir leurs forces (*g*), jeterent les fondemens de la ville de Rhodes *, d'après les dessins d'un architecte Athénien (*h*) ; ils y transporterent les statues qui décoroient leurs premieres demeures (*i*), et dont quelques-unes sont de vrais colosses (*k*) †. La nouvelle ville fut construite en forme d'amphi-

---

(*e*) Eustath. in Dionys. v. 453, pag. 64. Spanh. de præst. num. tom. 1, p. 320. — (*f*) Homer. iliad. lib. 2, v. 656. Pind. Olymp. 7, v. 135. — (*g*) Strab. lib. 14, pag. 655. Diod. Sic. lib. 13, pag. 196. Conon. apud Phot. p. 456. Aristid. orat. de concord. tom. 2, p. 398.

* Dans la premiere année de la 93e. olympiade (Diod. Sic. lib. 13, pag. 196), avant J. C. 408 ou 407.

(*h*) Strab. lib. 14, p. 654. — (*i*) Pind. olymp. 7, v. 95. — (*k*) Plin. lib. 34, cap. 7, tom. 2, pag. 647.

† Parmi ces statues colossales, je ne compte pas ce fameux colosse, qui avoit, suivant Pline, 70 coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ 64 ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes. (Meurs. in Rhod. lib. 1, cap. 15.) Mais je le cite ici pour prouver quel étoit dans ces temps-là le goût des Rhodiens pour les grands monumens.

Digitized by Google

théâtre (*l*), sur un terrein qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs qui sont d'une très-grande élévation, et garnis de tours; ses maisons bâties en pierres et non en briques; ses temples, ses rues, ses théâtres, tout y porte l'empreinte de la grandeur et de la beauté (*m*): tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, et que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

Le pays qu'elle habite jouit d'un air pur et serein (*n*). On y trouve des cantons fertiles, du raisin et du vin excellent, des arbres d'une grande beauté, du miel estimé, des salines, des carrieres de marbre; la mer qui l'entoure, fournit du poisson en abondance (*o*). Ces avantages et d'autres encore ont fait dire aux poëtes qu'une pluie d'or y descend du ciel (*p*).

L'industrie seconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquerent à la marine (*q*). Par son heureuse position (*r*), leur île sert de relâche aux vaisseaux qui vont d'Egypte en Grece, ou de Grece en Egypte (*s*).

(*l*) Diod. Sic. lib. 20, p. 811. — (*m*) Strab. lib. 14, p. 652. Diod. Sic. lib. 19, p. 689. Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 356. Aristid. orat. Rhodiac. tom. 2, pag. 342 et 358. Dio Chrisost. orat. 31, pag. 354. — (*n*) Suet. in Tiber. cap 11. — (*o*) Meurs. in Rhod. lib. 2, cap. 1. — (*p*) Homer. iliad. lib. 2, v. 670. Pind. olymp. 7, v. 89. Strab. lib. 14, p. 654. — (*q*) Strab. ibid. — (*r*) Polyb. lib. 5, pag. 430. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3. — (*s*) Diod. Sic. lib. 5, p. 329. Demosth. adv. Dionys. p. 1121, &c.

Digitized by Google

Ils s'établirent successivement dans la plupart des lieux où le commerce les attiroit. On doit compter parmi leurs nombreuses colonies, Parthénopé * et Salapia en Italie, Agrigente et Géla en Sicile, Rhodes † sur les côtes de l'Ibérie au pied des Pyrénées, &c. (*t*).

Les progrès de leurs lumieres sont marqués par des époques assez distinctes. Dans les plus anciens temps, ils reçurent de quelques étrangers, connus sous le nom de Telchiniens, des procédés, sans doute informes encore, pour travailler les métaux; les auteurs du bienfait furent soupçonnés d'employer les opérations de la magie (*u*). Des hommes plus éclairés leur donnerent ensuite des notions sur le cours des astres, et sur l'art de la divination; on les nomma les enfans du soleil (*x*). Enfin des hommes de génie les soumirent à des loix dont la sagesse est généralement reconnue (*y*). Celles qui concernent la marine, ne cesseront de la maintenir dans un état florissant, et pourront servir de modeles à toutes les nations commerçantes (*z*). Les Rho-

---

* Naples.

† Roses en Espagne.

(*t*) Strab. lib. 14, p. 654. Meurs. Rhod. lib. 1, cap. 18. — (*u*) Strab. ibid. Diod. Sic. lib. 5, p. 326.

(*x*) Strab. ibid. Diod. ibid. p. 328. — (*y*) Strab. ibid. p. 652. — (*z*) Meurs. in Rhod. lib. 1, cap. 21. Dissert. de M. Pastoret sur l'influence des loix des Rhodiens.

Digitized by Google

diens paroissent avec assurance sur toutes les mers, sur toutes les côtes. Rien n'est comparable à la légéreté de leurs vaisseaux, à la discipline qu'on y observe, à l'habileté des commandans et des pilotes (*a*). Cette partie de l'administration est confiée aux soins vigilans d'une magistrature sévère; elle puniroit de mort ceux qui, sans permission, pénétreroient dans certains endroits des arsenaux (*b*).

Je vais rapporter quelques-unes de leurs loix civiles et criminelles. Pour empêcher que les enfans ne laissent flétrir la mémoire de leur pere: « Qu'ils paient ses dettes, dit la loi, quand même ils renonceroient à sa succession (*c*) ». A Athenes, lorsqu'un homme est condamné à perdre la vie, on commence par ôter son nom du registre des citoyens. Ce n'est donc pas un Athénien qui s'est rendu coupable, c'est un étranger (*d*). Le même esprit a dicté cette loi des Rhodiens: « Que les homicides soient jugés hors « de la ville (*e*) ». Dans la vue d'inspirer plus d'horreur pour le crime, l'entrée de la ville est interdite à l'exécuteur des hautes œuvres (*f*).

(*a*) Diod. Sic. in excerpt. Vales. p. 402. Liv. lib. 37, cap. 30. Cicer. pro leg. Manil. cap. 18, tom. 5, pag. 20. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3. — (*b*) Strab. lib. 14, p. 653. — (*c*) Sext. Empir. Pyrrhon. hypoth. lib. 1, cap. 14, p. 38. — (*d*) Dio Chrysost. orat. 31, p. 336. — (*e*) Aristid. orat. Rhod. tom. 2, p. 353. — (*f*) Dio Chrysost. orat. 31, p. 348.

L'autorité

Digitized by Google

L'autorité avoit toujours été entre les mains du peuple : elle lui fut enlevée, il y a quelques années, par une faction que favorisoit Mausole, roi de Carie (*g*) ; et ce fut vainement qu'il implora le secours des Athéniens (*h*). Les riches, auparavant maltraités par le peuple, veillent sur ses intérêts, avec plus de soin qu'il ne faisoit lui-même. Ils ordonnent de temps en temps des distributions de blé ; et des officiers particuliers sont chargés de prévenir les besoins des plus pauvres, et spécialement de ceux qui sont employés sur les flottes et dans les arsenaux (*i*).

De telles attentions perpétueront sans doute l'oligarchie * ; et tant que les principes de la constitution ne s'altéreront point, on recherchera l'alliance d'un peuple dont les chefs auront appris à se distinguer par une prudence consommée, et les soldats par un courage intrépide (*k*). Mais ces alliances ne seront jamais fréquentes (*l*). Les Rhodiens resteront, autant qu'ils le pourront, dans une neutralité armée. Ils auront

(*g*) Aristot. de rep. lib. 5, cap. 3, tom. 2, pag. 388 ; cap. 5, p. 392. Theopomp. ap. Athen. lib. 10, cap. 12, p. 444. Demosth. de lib. Rhod. pag. 144 et 145. Liban. et Ulp. ibid. — (*h*) Demosth. de lib. Rhod. pag. 143. — (*i*) Strab. lib. 14, pag. 652.

* L'oligarchie établie à Rhodes du temps d'Aristote, subsistoit encore du temps de Strabon.

(*k*) Polyb. lib. 5, p. 428. Id. excerpt. legat. p. 824. Diod. Sic. lib. 20, p. 820. Hist. de bell. Alexandr. cap. 15. — (*l*) Diod. Sic. lib. 20, pag. 809.

Digitized by Google

des flottes toujours prêtes pour protéger leur commerce, un commerce pour amasser des richesses, des richesses pour être en état d'entretenir leurs flottes.

Les loix leur inspirent un amour ardent pour la liberté ; les monumens superbes impriment dans leurs ames des idées et des sentimens de grandeur. Ils conservent l'espérance dans les plus affreux revers, et l'ancienne simplicité de leurs peres dans le sein de l'opulence *. Leurs mœurs ont quelquefois reçu de fortes atteintes : mais ils sont tellement attachés à certaines formes d'ordre et de décence, que de pareilles attaques n'ont chez eux qu'une influence passagere. Ils se montrent en public avec des habits modestes et un maintien grave. On ne les voit jamais courir dans les rues, et se précipiter les uns sur les autres. Ils assistent aux spectacles en silence ; et dans ces repas où regne la confiance de l'amitié et de la gaieté, ils se respectent eux-mêmes (*m*).

Nous parcourûmes l'île dans sa partie orientale, où l'on prétend qu'habitoient autrefois des géans (*n*). On y a découvert des os d'une grandeur énorme (*o*). On nous en avoit montré de semblables en d'autres lieux de la Grece. Cette race d'hommes a-t-elle existé ? Je l'ignore.

* Voyez la note à la fin du volume.

(*m*) Dio Chrysost. orat. 31, p. 359 ; orat. 32, p. 377. — (*n*) Diod. Sic. lib. 5, p. 327. — (*o*) Phleg. de reb. mirab. cap. 16.

Digitized by Google

Au bourg de Linde, le temple de Minerve est remarquable, non seulement par sa haute antiquité et par les offrandes des rois (*p*), mais encore par deux objets qui fixerent notre attention. Nous y vîmes, tracée en lettres d'or, cette ode de Pindare, que Stratonicus nous avoit fait entendre (*q*). Non loin de là se trouve le portrait d'Hercule; il est de Parrhasius, qui, dans une inscription placée au bas du tableau, atteste qu'il avoit représenté le Dieu, tel qu'il l'avoit vu plus d'une fois en songe (*r*). D'autres ouvrages du même artiste excitoient l'émulation d'un jeune homme de Caunus, que nous connûmes, et qui se nommoit Protogene. Je le cite, parce qu'on auguroit, d'après ses premiers essais, qu'il se placeroit un jour à côté ou au-dessus de Parrhasius.

Parmi les gens de lettres qu'a produits l'île de Rhodes, nous citerons d'abord Cléobule, l'un des sages de la Grece, ensuite Timocréon et Anaxandride, l'un et l'autre célebres par leurs comédies. Le premier étoit à la fois athlete et poëte, très-vorace et très-satirique. Dans ses pieces de théâtre, ainsi que dans ses chansons, il déchira sans pitié Thémistocle et Simonide. Après sa mort,

(*p*) Herodot. lib. 2, cap. 182. Note de M. Larcher, tom. 2, pag. 519. Meurs. in Rhod. lib. 1, cap. 6.

— (*q*) Gorg. ap. Schol. Pind. olymp. 7, p. 76. Alter. Schol. pag. 88. — (*r*) Plin. lib. 35, cap. 10, pag. 694. Athen. lib. 12, cap. 11, pag. 543.

Digitized by Google

Simonide fit son épitaphe ; elle étoit conçue en ces termes : « J'ai passé ma vie à manger, à boire, « et à dire du mal de tout le monde (*s*) ».

Anaxandride appellé à la cour du roi de Macédoine, augmenta par une de ses pieces l'éclat des fêtes qu'on y célébroit (*t*). Choisi par les Athéniens pour composer le dithyrambe qu'on devoit chanter dans une cérémonie religieuse, il parut à cheval à la tête du chœur, ses cheveux tombant sur ses épaules, vêtu d'une robe de pourpre garnie de franges d'or, et chantant lui-même ses vers (*u*) ; il crut que cet appareil, soutenu d'une belle figure, lui attireroit l'admiration de la multitude. Sa vanité lui donnoit une humeur insupportable. Il avoit fait 65 comédies. Il remporta dix fois le prix : mais, beaucoup moins flatté de ses victoires qu'humilié de ses chûtes, au-lieu de corriger les pieces qui n'avoient pas réussi, il les envoyoit, dans un accès de colere, aux épiciers, pour qu'elles servissent d'enveloppes (*x*).

Que d'après ces exemples, on ne juge pas du caractere de la nation. Timocréon et Anaxandride vécurent loin de leur patrie, et ne chercherent que leur gloire personnelle.

(*s*) Athen. lib. 10, cap. 4, pag. 415. Anthol. lib. 3, cap. 6, p. 212. Ælian. var. hist. lib. 1, cap. 27. Plut. in Themist. tom. 1, p. 122. Suid. in Τιμοκρ. — (*t*) Suid. in Ἀναξανδρ. — (*u*) Athen. lib. 9, cap. 4, pag. 374. — (*x*) Id. ibid.

Digitized by Google

L'île de Rhodes est beaucoup plus petite que celle de Crete *. Toutes deux m'ont paru mériter de l'attention : la premiere s'est élevée au-dessus de ses moyens, la seconde est restée au-dessous des siens. Notre traversée de l'une à l'autre fut très-heureuse. Nous descendimes au port de Cnosse, éloigné de cette ville de 25 stades (*y*) †.

Du temps de Minos, Cnosse étoit la capitale de l'île (*z*). Les habitans voudroient lui conserver la même prérogative, et fondent leur prétention, non sur leur puissance actuelle, mais sur la gloire de leurs ancêtres (*a*), et sur un titre encore plus respectable à leurs yeux ; c'est le tombeau de Jupiter (*b*) ; c'est cette caverne fameuse, où ils disent qu'il fut enseveli. Elle est creusée au pied du mont Ida, à une légere distance de la ville. Ils nous presserent de la voir, et le Cnossien qui avoit la complaisance de nous loger, voulut absolument nous accompagner.

Il falloit traverser la place publique ; elle étoit pleine de monde. On nous dit qu'un étranger devoit prononcer un discours en l'honneur des Crétois. Nous ne fûmes pas étonnés du projet ; nous

* Aujourd'hui Candie.

(*y*) Strab. 10, pag. 476.

† Environ une lieue.

(*z*) Strab. lib. 16, p. 476. Homer. odyss. lib. 19, v. 178. — (*a*) Diod. Sic. in excerpt. Vales. pag. 353. — (*b*) Meurs. in Cret. cap. 3 et 4.

Digitized by Google

avions vu, en plusieurs endroits de la Grece, des orateurs ou des sophistes composer ou réciter en public le panégyrique d'un peuple, d'un héros ou d'un personnage célebre (*c*). Mais qu'elle fut notre surprise, quand l'étranger parut à la tribune? C'étoit Stratonicus. La veille il s'étoit concerté, à notre insu, avec les principaux magistrats qu'il avoit connus dans un voyage précédent.

Après avoir représenté les anciens habitans de l'île dans un état de barbarie et d'ignorance (*d*): C'est parmi vous, s'écria-t-il, que tous les arts furent découverts; c'est vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la justice, et cette simplicité de cœur qui vous distingue (*e*). Vesta vous apprit à bâtir des maisons, Neptune à construire des vaisseaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve celle de l'olivier (*f*). Jupiter détruisit les géans qui vouloient vous asservir (*g*). Hercule vous délivra des serpens, des loups, et des diverses especes d'animaux mal-faisans (*h*). Les auteurs de tant de bienfaits, admis par vos

(*c*) Isocr. in paneg. tom. 1, p. 120. Id. in Helen. encom. tom. 2, p. 114. Plat. in Hipp. min. tom. 1, p. 363. Plut. apophth. Lacon. tom. 2, p. 192. — (*d*) Herodot. lib. 1, cap. 173. Diod. Sic. lib. 5, p. 334. — (*e*) Diod. Sic. ibid. — (*f*) Id. ibid. p. 336, &c. — (*g*) Id. ibid. p. 338. — (*h*) Id. lib. 4, p. 225. Plut. de inimic. util. tom. 2, p. 86. Ælian. hist. animal. lib. 3, cap. 32. Plin. lib. 8, cap. 58, tom. 1, p. 484.

Digitized by Google

soins au nombre des dieux, reçurent le jour dans cette belle contrée, et ne sont maintenant occupés que de son bonheur.

L'orateur parla ensuite des guerres de Minos, de ses victoires sur les Athéniens, des étranges amours de Pasiphaé, de cet homme plus étrange encore qui naquit avec une tête de taureau, et qui fut nommé Minotaure. Stratonicus, en rassemblant les traditions les plus contradictoires, et les fables les plus absurdes, les avoit exposées comme des vérités importantes et incontestables: Il en résultoit un ridicule qui nous faisoit trembler devant lui; mais la multitude énivrée des louanges dont il l'accabloit, ne cessa de l'interrompre par des applaudissemens.

La séance finie, il vint nous joindre; nous lui demandâmes, si, en voulant s'amuser aux dépens de ce peuple, il n'avoit pas craint de l'irriter par l'excès des éloges. Non, répondit-il, la modestie des nations, ainsi que celle des particuliers, est une vertu si douce, qu'on peut sans risque la traiter avec insolence.

Le chemin qui conduit à l'antre de Jupiter est très-agréable: sur ses bords, des arbres superbes; à ses côtés, des prairies charmantes, et un bois de cyprès remarquables par leur hauteur et leur beauté, bois consacré aux dieux, ainsi qu'un temple que nous trouvâmes ensuite (*i*).

(*i*) Plat. de leg. lib. 1, tom. 2, p. 625.

Digitized by Google

A l'entrée de la caverne sont suspendues quantité d'offrandes. On nous fit remarquer comme une singularité un de ces peupliers noirs qui tous les ans portent du fruit : on nous dit qu'il en croissoit d'autres aux environs, sur les bords de la fontaine Saurus (*k*). La longueur de l'antre peut être de 200 pieds, sa largeur de 20 (*l*). Au fond nous vîmes un siege qu'on nomme le trône de Jupiter, et sur les parois cette inscription tracée en anciens caracteres : *C'est ici le tombeau de Zan* (*m*) *.

Comme il étoit établi que le Dieu se manifestoit, dans le souterrein sacré, à ceux qui venoient le consulter, des hommes d'esprit profiterent de cette erreur pour éclairer ou pour séduire les peuples. On prétend en effet que Minos (*n*), Epiménide et Pythagore, voulant donner une sanction divine à leurs loix ou à leurs dogmes, descendirent dans la caverne, et s'y tinrent plus ou moins de temps renfermés (*o*).

De là nous allâmes à la ville de Gortyne, l'une des principales du pays ; elle est située au com-

(*k*) Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 5, pag. 124. — (*l*) Benedet. Bordon. Isolar. pag. 49. — (*m*) Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 4, p. 78.

* Zan est la même chose que Zεύς, Jupiter. Il paroît, par une médaille du cabinet du roi, que les Crétois prononçoient TAN. (Mém. de l'acad. tom. 26, pag. 546). Cette inscription n'étoit pas d'une haute antiquité.

(*n*) Homer. odyss. lib. 19, v. 179. Plat. in Min. tom. 2, pag. 319. — (*o*) Diog. Laert. lib. 8, §. 3.

mencement

mencement d'une plaine très-fertile. En arrivant, nous assistâmes au jugement d'un homme accusé d'adultere. Il en fut convaincu ; on le traita comme le vil esclave des sens. Déchu des privileges de citoyen, il parut en public avec une couronne de laine, symbole d'un caractere efféminé, et fut obligé de payer une somme considérable (*p*).

On nous fit monter sur une colline par un chemin très-rude (*q*), jusqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur présente à chaque pas des circuits et des sinuosités sans nombre. C'est là sur-tout qu'on connoit le danger d'une premiere faute, c'est là que l'erreur d'un moment peut coûter la vie au voyageur indiscret. Nos guides, à qui une longue expérience avoit appris à connoître tous les replis de ces retraites obscures, s'étoient armés de flambeaux. Nous suivîmes une espece d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front, haute en certains endroits de 7 à 8 pieds, en d'autres, de 2 ou 3 seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ 1200 pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune 24 pieds de diametre, sans autre issue que celle qui nous y avoit conduits, toutes deux taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir (*r*).

(*p*) AElian. var. hist. lib. 12, cap. 22. Not. Perizon. ibid. — (*q*) Tournef. voyag. t. 1, p. 67. — (*r*) Id. ibid. p. 65.

Digitized by Google

Nos conducteurs prétendoient que cette vaste caverne étoit précisément ce fameux labyrinthe où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenoit renfermé. Ils ajoutoient que dans l'origine le labyrinthe ne fut destiné qu'à servir de prison (*s*) *.

Dans les pays de montagnes, le défaut de cartes topographiques nous obligeoit souvent à gagner une hauteur pour reconnoître la position respective des lieux. Le sommet du mont Ida nous présentoit une station favorable. Nous prîmes des provisions pour quelques jours. Une partie de la route se fait à cheval, et l'autre à pied (*t*). On visite, en montant, les antres où s'étoient établis les premiers habitans de la Crete (*u*). On traverse des bois de chênes, d'érables et de cedres. Nous étions frappés de la grosseur des cyprès, de la hauteur des arbousiers et des andrachnés (*x*). A mesure qu'on avance, le chemin devient plus escarpé, le pays plus désert. Nous marchions quelquefois sur les bords des précipices, et pour comble d'ennui, il falloit supporter les froides réflexions de notre hôte. Il comparoit les diverses régions de la montagne, tantôt aux différens âges

(*s*) Philoch. apud Plut. in Thes. tom. 1, pag. 6.

* Voyez la note à la fin du volume.

(*t*) Tournef. voyag. tom. 1, p. 52. — (*u*) Diod. Sic. lib. 5, p. 334. — (*x*) Dionys. perieg. v. 503. Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 3, p. 121; lib. 4, cap. 1, p. 283. Meurs. in Cret. cap. 9. Belon, observ. liv. 1, chap. 16 et 17.

Digitized by Google

de la vie, tantôt aux dangers de l'élévation, et aux vicissitudes de la fortune. Eussiez-vous pensé, disoit-il, que cette masse énorme, qui occupe au milieu de notre île, une espace de 600 stades de circonférence (*y*)*, qui a successivement offert à nos regards des forêts superbes, des vallées et des prairies délicieuses (*z*), des animaux sauvages et paisibles (*a*), des sources abondantes qui vont au loin fertiliser nos campagnes (*b*), se termineroit par quelques rochers, sans cesse battus des vents, sans cesse couverts de neiges et de glaces (*c*)?

La Crete doit être comptée parmi les plus grandes îles connues (*d*). Sa longueur d'orient en occident est, à ce qu'on prétend, de 2500 stades (*e*) †; dans son milieu, elle a environ 400 de largeur (*f*) ¶; beaucoup moins par-tout ail-

(*y*) Strab. lib. 10, pag. 475.

* 22 lieues 1700 toises.

(*z*) Theophr. de vent. pag. 405. Diod. Sic. lib. 5, p. 338. Wessel. not. in Diod. tom. 1, pag. 386. Meurs. in Cret. lib. 2, cap. 3, pag. 73. Belon, observ. liv. 1, chap. 16. — (*a*) Meurs. ibid. cap. 8, p. 100. — (*b*) Id. ibid. cap. 6, p. 89. — (*c*) Diod. Sic. lib. 5, p. 338. Tournef. voyag. tom. 1, p. 53. — (*d*) Scyl. ap. geogr. min. tom. 1, p. 56. Tim. ap. Strab. lib. 14, pag. 554. Eustath. in Dionys. v. 568. — (*e*) Scyl. ibid. Dicæarch. stat. Græc. ap. geogr. min. tom. 2, pag. 24. Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 3, pag. 8.

† 94 lieues 1250 toises.

(*f*) Plin. lib. 4, cap. 12, tom. 1, pag. 209.

¶ 15 lieues 300 toises.

Digitized by Google

leurs (*g*). Au midi, la mer de Lybie baigne ses côtes; au nord, la mer Egée : à l'est, elle s'approche de l'Asie; à l'ouest, de l'Europe (*h*). Sa surface est hérissée de montagnes, dont quelques-unes moins élevées que le mont Ida, sont néanmoins d'une très-grande hauteur; on distingue dans sa partie occidentale les *Monts blancs*, qui forment une chaîne de trois cents stades de longueur (*i*) *.

Sur les rivages de la mer, et dans l'intérieur des terres, de riches prairies sont couvertes de troupeaux nombreux; des plaines bien cultivées présentent successivement d'abondantes moissons de blé, de vin, d'huile, de miel, et de fruits de toute espece (*k*). L'île produit quantité de plantes salutaires (*l*); les arbres y sont très-vigoureux; les cyprès s'y plaisent beaucoup; ils croissent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts blancs, et qui leur ont fait donner ce nom (*m*).

La Crete étoit fort peuplée du temps d'Home-

(*g*) Strab. lib. 10, pag. 475. — (*h*) Id. ibid. p. 474. — (*i*) Id. ibid. pag. 475.

* 11 lieues 850 toises.

(*k*) Id. ibid. Homer. odyss. lib. 19, v. 173. Diod. Sic. lib. 5, p. 343. Tournef. voyag. tom. 1, p. 23, 37, 42, &c. Meurs. in Cret. lib. 2, cap. 7, p. 94; cap. 9, p. 102. — (*l*) Meurs. ibid. cap. 10, p. 108. — (*m*) Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 2, p. 118; lib. 4, cap. 1, p. 283. Plin. lib. 16, cap. 33, tom. 2, p. 25. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 28.

Digitized by Google

re. On y comptoit 90 ou 100 villes (*n*). Je ne sais si le nombre en a depuis augmenté ou diminué. On prétend que les plus anciennes furent construites sur les flancs des montagnes, et que les habitans descendirent dans les plaines, lorsque les hivers devinrent plus rigoureux et plus longs (*o*). J'ai déja remarqué, dans mon voyage de Thessalie, qu'on se plaignoit à Larissa de l'augmentation successive du froid *.

Le pays étant par-tout montueux et inégal, la course à cheval est moins connue des habitans que la course à pied; et par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc et de la fronde, dès leur enfance, ils sont devenus les meilleurs archers, et les plus habiles frondeurs de la Grèce (*p*).

L'île est d'un difficile accès (*q*). La plupart de ses ports sont exposés aux coups de vent (*r*); mais comme il est aisé d'en sortir avec un temps favorable, on pourroit y préparer des expéditions pour toutes les parties de la terre (*s*). Les vaisseaux qui partent du promontoire le plus oriental, ne mettent que trois ou quatre jours pour aborder

(*n*) Homer. odyss. lib. 19, v. 174. Id. iliad. lib. 2, v. 649. Eustath. in iliad. lib. 2, tom. 1, pag. 313.

(*o*) Theophr. de vent. pag. 405.

* Voyez le chapitre XXXV de cet ouvrage.

(*p*) Meurs. in Cret. lib. 3, cap. 11, pag. 177. Belon, observ. liv. 1, chap. 5. — (*q*) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, tom. 2, p. 333, E. — (*r*) Homer odyss. lib. 19, v. 189. Eustath. ibid. tom. 3, p. 1861, lin. 43.

(*s*) Diod. Sic. lib. 4, p. 225.

Digitized by Google

en Egypte (*t*). Il ne leur en faut que dix pour se rendre au Palus Méotide, au-dessus du Pont-Euxin (*u*).

La position des Crétois au milieu des nations connues, leur extrême population, et les richesses de leur sol, font présumer que la nature les avoit destinés à ranger toute la Grece sous leur obéissance (*x*). Dès avant la guerre de Troie, ils soumirent une partie des îles de la mer Egée (*y*), et s'établirent sur quelques côtes de l'Asie et de l'Europe (*z*). Au commencement de cette guerre, 80 de leurs vaisseaux aborderent sur les rives d'Ilium, sous les ordres d'Idoménée et de Mérion (*a*). Bientôt après l'esprit des conquêtes s'éteignit parmi eux, et dans ces derniers temps, il a été remplacé par des sentimens qu'on auroit de la peine à justifier. Lors de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent de la Pythie une réponse qui les dispensoit de secourir la Grece (*b*); et pendant la guerre du Péloponese, guidés, non par un principe de justice, mais par l'appât du gain, ils mirent à la solde des Athéniens un corps de frondeurs et d'archers, que ces derniers leur avoient demandés (*c*).

(*t*) Strab. lib. 10, p. 475. — (*u*) Diod. Sic. lib. 3, p. 167. — (*x*) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, tom. 2, p. 332. — (*y*) Meurs. in Cret. lib. 3, cap. 3, p. 128. — (*z*) Id. ibid. lib. 4, cap. 5, p. 210. — (*a*) Homer. iliad. lib. 2, v. 645. — (*b*) Herodot. lib. 7, cap. 169. — (*c*) Thucyd. lib. 7, cap. 57.

Digitized by Google

Tel ne fut jamais l'esprit de leurs loix, de ces loix d'autant plus célebres, qu'elles en ont produit de plus belles encore. Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occuperent de ce grand objet; prononçons du moins avec respect le nom de Rhadamante, qui, dès les plus anciens temps, jeta les fondemens de la législation (*d*), et celui de Minos qui éleva l'édifice.

Lycurgue emprunta des Crétois l'usage des repas en commun, les regles séveres de l'éducation publique, et plusieurs autres articles qui semblent établir une conformité parfaite entre ses loix et celles de Crete. Pourquoi donc les Crétois ont-ils plutôt et plus honteusement dégénéré de leurs institutions que les Spartiates? Si je ne me trompe, en voici les principales causes.

1°. Dans un pays entouré de mers ou de montagnes qui le séparent des régions voisines, il faut que chaque peuplade sacrifie une partie de sa liberté pour conserver l'autre, et qu'afin de se protéger mutuellement, leurs intérêts se réunissent dans un centre commun. Sparte étant devenue, par la valeur de ses habitans, ou par les institutions de Lycurgue, la capitale de la Laconie, on vit rarement s'élever des troubles dans la province. Mais en Crete les villes de Cnosse, de Gortyne, de Cydonie, de Phestus, de Lyctos et quantité d'autres, forment autant de répu-

(*d*) Ephor. ap. Strab. lib. 10, pag. 476 et 482.

Digitized by Google

bliques indépendantes, jalouses, ennemies, toujours en état de guerre les unes contre les autres (*e*). Quand il survient une rupture entre les peuples de Cnosse et de Gortyne sa rivale, l'île est pleine de factions; quand ils sont unis, elle est menacée de la servitude (*f*).

2°. A la tête de chacune de ces républiques, dix magistrats, nommés Cosmes (*g*)*, sont chargés de l'administration, et commandent les armées. Ils consultent le sénat, et présentent les décrets, qu'ils dressent de concert avec cette compagnie, à l'assemblée du peuple, qui n'a que le privilege de les confirmer (*h*). Cette constitution renferme un vice essentiel. Les Cosmes ne sont choisis que dans une certaine classe de citoyens; et comme après leur année d'exercice ils ont le droit exclusif de remplir les places vacantes dans le sénat, il arrive qu'un petit nombre de familles, revêtues de toute l'autorité, refusent d'obéir aux loix, exercent en se réunissant, le pouvoir le plus despotique, et donnent lieu, en se divisant, aux plus cruelles séditions (*i*).

(*e*) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 9, tom. 2, pag. 328. Plut. de frat. amor. tom. 2, p. 490. — (*f*) Strab. lib. 10, p. 478 et 479. Polyb. lib. 4, p. 319. — (*g*) Chishull. antiq. Asiat. pag 108.

* Ce nom, écrit en grec, tantôt Κόσμιοι, tantôt Κόσμοι, peut signifier Ordonnateurs ou Prudhommes (Chish. antiq. Asiat. p. 123.) Les anciens auteurs les comparent quelquefois aux Ephores de Lacédémone.

(*h*) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, tom. 2, pag. 333. — (*i*) Id. ibid. Polyb. lib. 6, pag. 490.

Digitized by Google

3°. Les loix de Lycurgue établissent l'égalité des fortunes parmi les citoyens, et la maintiennent par l'interdiction du commerce et de l'industrie ; celles de Crete permettent à chacun d'augmenter son bien (*k*). Les premieres défendent toute communication avec les nations étrangeres : ce trait de génie avoit échappé aux législateurs de Crete. Cette île ouverte aux commerçans et aux voyageurs de tous les pays, reçut de leurs mains la contagion des richesses et celle des exemples. Il semble que Lycurgue fonda de plus justes espérances sur la sainteté des mœurs que sur la beauté des loix : qu'en arriva-t-il ? Dans aucun pays, les loix n'ont été aussi respectées qu'elles le furent par les magistrats et par les citoyens de Sparte. Les législateurs de Crete paroissent avoir plus compté sur les loix que sur les mœurs, et s'être plus donné de soins pour punir le crime que pour le prévenir : injustices dans les chefs, corruption dans les particuliers ; voilà ce qui résulta de leurs réglemens (*l*).

La loi du Syncrétisme, qui ordonne à tous les habitans de l'île de se réunir, si une puissance étrangere y tentoit une descente, ne sauroit les défendre, ni contre leurs divisions, ni contre les armes de l'ennemi (*m*), parce qu'elle ne feroit que

(*k*) Polyb. lib. 6, pag. 489. — (*l*) Id. ibid. p. 490. Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 10, p. 231. — (*m*) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, p. 333, E. Plut. de frat. amor. tom. 2, pag. 490.

Digitized by Google

suspendre les haines au-lieu de les éteindre, et qu'elle laisseroit subsister trop d'intérêts particuliers dans une confédération générale.

On nous parla de plusieurs Crétois qui se sont distingués en cultivant la poésie ou les arts. Epiménide, qui, par certaines cérémonies religieuses se vantoit de détourner le courroux céleste, devint beaucoup plus célebre que Myson, qui ne fut mis qu'au nombre des sages (*n*).

En plusieurs endroits de la Grece, on conserve avec respect de prétendus monumens de la plus haute antiquité : à Chéronée le sceptre d'Agamemnon (*o*), ailleurs la massue d'Hercule (*p*), et la lance d'Achille (*q*); mais j'étois plus jaloux de découvrir dans les maximes et dans les usages d'un peuple, les débris de son ancienne sagesse. Les Crétois ne mêlent jamais les noms des dieux dans leurs sermens (*r*). Pour les prémunir contre les dangers de l'éloquence, on avoit défendu l'entrée de l'île aux professeurs de l'art oratoire (*s*). Quoiqu'ils soient aujourd'hui plus indulgens à cet égard, ils parlent encore avec la même précision que les Spartiates, et sont plus occupés des pensées que des mots (*t*).

(*n*) Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 11, &c. — (*o*) Pausan. lib. 9, cap. 40, p. 795. — (*p*) Id. lib. 2, cap. 31, p. 185. — (*q*) Id. lib. 3, cap. 3, p. 211. — (*r*) Porphyr. de abstin. lib. 3, §. 16, p. 251. Meurs lib. 4, cap. 1, p. 195. — (*s*) Sext. Empir. adv. rhetor. lib. 2, p. 292. — (*t*) Plat. de leg. lib. 1, tom. 2, pag. 641, E.

Digitized by Google

Je fus témoin d'une querelle survenue entre deux Cnossiens. L'un, dans un accès de fureur, dit à l'autre : « Puisses-tu vivre en mauvaise compagnie ! » et le quitta aussi-tôt. On m'apprit que c'étoit la plus forte imprécation à faire contre son ennemi (*u*).

Il en est qui tiennent une espece de registre des jours heureux et des jours malheureux : et comme ils ne comptent la durée de leur vie, que d'après les calculs des premiers, ils ordonnent d'inscrire sur leurs tombeaux cette formule singuliere : « Ci gît un tel, qui exista pendant tant « d'années, et qui en vécut tant (*x*) ».

Un vaisseau marchand et une galere à trois rangs de rames devoient partir incessamment du port de Cnosse (*y*), pour se rendre à Samos. Le premier, à cause de sa forme ronde, faisoit moins de chemin que le second. Nous le préférâmes, parce qu'il devoit toucher aux îles où nous voulions descendre.

Nous formions une société de voyageurs qui ne pouvoient se lasser d'être ensemble. Tantôt rasant la côte, nous étions frappés de la ressemblance ou de la variété des aspects ; tantôt, moins distraits par les objets extérieurs, nous discutions avec chaleur des questions qui au fond ne nous

(*u*) Val. Max. lib. 7, cap. 2, extern. n°. 18.
(*x*) Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 9, pag. 230.
(*y*) Strab. lib. 10, pag. 476.

Digitized by Google

intéressoient gueres ; quelquefois des sujets de philosophie, de littérature et d'histoire remplissoient nos loisirs. On s'entretint un jour du pressant besoin que nous avons de répandre au-dehors les fortes émotions qui agitent nos ames. L'un de nous rapporta cette réflexion du philosophe Architas : « Qu'on vous éleve au haut des « cieux, vous serez ravi de la grandeur et de la « beauté du spectacle, mais aux transports de « l'admiration succédera bientôt le regret amer « de ne pouvoir les partager avec personne (z) ». Dans cette conversation, je recueillis quelques autres remarques. En Perse (*a*), il n'est pas permis de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire. — Les vieillards vivent plus de ressouvenirs que d'espérances (*b*). — Combien de fois un ouvrage annoncé et prôné d'avance a trompé l'attente du public (*c*) !

Un autre jour, on traitoit d'infâme ce citoyen d'Athenes qui donna son suffrage contre Aristide, parce qu'il étoit ennuyé de l'entendre sans cesse appeller le juste (*d*). Je sens, répondit Protésilas, que dans un moment d'humeur j'eusse fait la même chose que cet Athénien ; mais auparavant j'aurois dit à l'assemblée générale : Aristide est juste ; je

(z) Cicer. de amic. cap. 23, tom. 3, pag. 349.

(*a*) Herodot. lib. 1, cap. 138. — (*b*) Aristot. rhet. lib. 2, cap. 13, p. 565, B. — (*c*) Isocr. in Nicol. tom. 1, p. 54. — (*d*) Plut. in Aristid. tom. 1, p. 322. Nep. in Aristid. cap. 1.

Digitized by Google

le suis autant que lui ; d'autres le sont autant que moi. Quel droit avez-vous de lui accorder exclusivement un titre qui est la plus noble des récompenses ? Vous vous ruinez en éloges ; et ces brillantes dissipations ne servent qu'à corrompre les vertus éclatantes, qu'à décourager les vertus obscures. J'estime Aristide et je le condamne, non que le croie coupable, mais parce qu'à force de m'humilier, vous m'avez forcé d'être injuste.

Il fut ensuite question de Timon qu'on surnomma le Misanthrope, et dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu ; tous en avoit ouï parler diversement à leurs peres. Les uns en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs (e). Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation, semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athenes, et conçue en ces termes : « Stratonicus accuse Timon d'avoir haï tous les hommes ; « pour peine, la haine de tous les hommes ». On admit la cause, et Philotas fut constitué défenseur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part et d'autre.

Je défere à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractere féroce et perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bien-

(e) Tanaquil. Faber. in Lucian. Timon. p. 89. Mém. de l'acad. des bell. lettr. tom. 14, p. 74.

Digitized by Google

faits d'ingratitude (*f*), tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance (*g*). Il l'exerçoit sans cesse contre les opérations du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures et des crimes; et dès ce moment il fut révolté de la politesse des Athéniens, et plus flatté de leur mépris que de leur estime. Aristophane qui le connoissoit, nous le représente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute, qu'il fut détesté de tout le monde, et qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies (*h*).

Ce n'étoit pas assez encore; il a trahi sa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'assemblée générale des projets nuisibles à l'état : « Courage, mon fils, lui dit « Timon. Je te félicite de tes succès; continue, « et tu perdras la république (*i*) ». Quelle horreur! et qui oseroit prendre la défense d'un tel homme?

Le sort m'a chargé de ce soin, répondit Philotas, et je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produisirent les paroles de Timon sur le grand nombre d'Athéniens qui accompa-

(*f*) Lucian. in Tim. tom. 1, p. 8, p. 114. — (*g*) Cicer. tuscul. lib. 4, cap. 11, tom. 2, p. 338. Id. de amic. cap. 23, tom. 3, p. 349. Plin. lib. 7, cap. 19, tom. 1, p. 388. — (*h*) Aristoph. in Lysistr. v. 810; in av. v. 1548. — (*i*) Plut. in Alcib. tom. 1, p. 199; in Anton. p. 948.

Digitized by Google

gnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablerent d'injures ; mais d'autres prirent le parti d'en rire ; et les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumiere (*k*). Ainsi Timon prévit le danger, en avertit, et ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Aristophane, sans vous appercevoir que son témoignage suffit pour justifier l'accusé. « C'est ce « Timon, dit le poëte, c'est cet homme exécra- « ble, et issu des Furies, qui vomit sans cesse « des imprécations contre les scélérats (*l*) ». Vous l'entendez, Stratonicus ; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où le mœurs anciennes luttoient encore contre des passions liguées pour les détruires. C'est un moment redoutable pour un état. C'est alors que dans les caracteres foibles, et jaloux de leur repos, les vertus sont indulgentes et se prêtent aux circonstances ; que dans les caracteres vigoureux, elles redoublent de sévérité, et se rendent quelquefois odieuses par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'esprit et de probité, les lumieres de la philosophie (*m*) ; mais aigri, peut-être par le malheur, peut-être par les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'a-

(*k*) Plut. in Alcib. tom. 1, p. 199. — (*l*) Aristoph. in Lysistr v. 816. — (*m*) Plin. lib. 7, cap. 19, tom. 1, p. 385. Suid. in Τιμ. Schol. Aristoph. in Lysistr. v. 816.

Digitized by Google

preté dans ses discours et dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattoit pour la même cause que Socrate qui vivoit de son temps, que Diogene avec qui on lui trouve bien des rapports (*n*). Leur destinée a dépendu de leurs différens genres d'attaques. Diogene combat les vices avec le ridicule, et nous rions avec lui; Socrate les poursuivit avec les armes de la raison, et il lui en coûta la vie; Timon avec celles de l'humeur : il cessa d'être dangereux, et fut traité de Misanthrope, expression nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, et le perdra peut-être auprès de la postérité (*o*).

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure. Il aimoit les femmes (*p*). Non, reprit Stratonicus aussi-tôt; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rappellez-vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il sembloit chérir, et qui, dans un repas, tête à tête avec lui, s'étant écrié : O Timon, l'agréable souper ? n'en reçut que cette réponse outrageante : Oui, si vous n'en étiez pas (*q*).

Ce ne fut peut-être, dit Philótas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ses ennemis, mais d'après ces effusions de cœur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu, et dont

(*n*) Plin. lib. 7, cap. 19, tom. 1, p. 385. — (*o*) Anthol. lib. 3, p. 218. — (*p*) Aristoph. in Lysistr. v. 820. — (*q*) Plut. in Anton. tom. 1, p. 948.

l'originalité

Digitized by Google

l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraine trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractere en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple, surpris de cette soudaine apparition, fit un grand silence : « Athéniens, dit-il, j'ai un « petit terrein ; je vais y bâtir ; il s'y trouve un « figuier ; je dois l'arracher. Plusieurs citoyens s'y « sont pendus ; si la même envie prend à quelqu'un « de vous, je l'avertis qu'il n'a pas un moment à « perdre (r) ».

Stratonicus, qui ne savoit pas cette anecdote, en fut si content, qu'il se désista de son accusation. Cependant on recueillit les avis, et l'on décida que, par l'amertume de son zele, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale : que néanmoins une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, et que si la plupart des Athéniens avoient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisteroit encore dans son ancienne splendeur.

Après ce jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avoient point élevé de temples à l'amitié : Je le suis bien plus, dit Lysis, de ce qu'ils n'en ont jamais consacré à l'amour. Quoi point de fetes ni de sacrifices pour le plus ancien et le

(r) Plut. in Anton. tom. 1, p. 948.

Digitized by Google

plus beau des dieux (*s*) ! Alors s'ouvrit une carriere immense que l'on parcourut plusieurs fois. On rapportoit sur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnoissoit qu'un ; on en distinguoit plusieurs (*t*) ; on n'en admettoit que deux, l'un céleste et pur, l'autre terrestre et grossier (*u*). On donnoit ce nom au principe qui ordonna les parties de la matiere agitées dans le chaos (*x*), à l'harmonie qui regne dans l'univers, aux sentimens qui rapprochent les hommes (*y*). Fatigué de tant de savoir et d'obscurités, je priai les combattans de réduire cette longue dispute à un point unique. Regardez-vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu ? Non, répondit Stratonicus ; c'est un pauvre qui demande l'aumône (*z*). Il commençoit à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel s'empara de lui. Le vent souffloit avec violence ; notre pilote épuisoit vainement les ressources de son art. Lysis, que Stratonicus n'avoit cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court le moins de risques ; si c'étoient les ronds ou les

(*s*) Hesiod. theog. v. 120. Aristoph. in av. v. 701. Plat. in conv. tom. 3, p. 177, 178, &c. — (*t*) Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 23, tom. 2, p. 506. — (*u*) Plat. in conv. tom. 3, p. 180. — (*x*) Cudw. syst. intellect. tom. 1, p. 460. Moshem. not. x, p. 161. Bruck, tom. 1, p. 416. — (*y*) Plat. in conv. tom. 3, pag. 179, 186, &c. — (*z*) Id. ibid. p. 200 et 203. Mém. de l'acad. des bell. lettr. tom. 6, pag. 280.

Digitized by Google

longs. Ceux qui sont à terre, répondit-il (*a*). Ses vœux furent bientôt comblés ; un coup de vent nous porta dans le port de Cos. Nous sautâmes sur le rivage, et l'on mit le navire à sec.

Cette île est petite, mais très-agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantissent des vents impétueux du midi, le pays est uni et d'une grande fécondité (*b*). Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville (*c*), et les habitans se trouvant ensuite déchirés par des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pied d'un promontoire, à 40 stades * du continent de l'Asie. Rien de si riche en tableaux que cette position. Rien de si magnifique que le port, les murailles, l'intérieur de la nouvelle ville (*d*). Le célebre temple d'Eculape, situé dans le fauxbourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnoissance des malades ; et d'inscriptions qui indiquent, et les maux dont ils étoient affligés, et les remedes qui les en ont délivrés (*e*).

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'est dans cette île que naquit Hippocrate, la premiere année de la 80e. olympiade (*f*) †. Il étoit de la

(*a*) Athen. lib. 8, cap. 16, p. 350. — (*b*) Strab. lib. 14, p. 657. — (*c*) Thucyd. lib. 8, cap. 41. Strab. ibid.
* Environ une lieue et demie.
(*d*) Diod. Sic. lib. 15, p. 386. — (*e*) Strab. lib. 8, p. 374, lib. 14, p. 657. — (*f*) Soran. vit. Hippocr. Frér. déf. de la chron. p. 121. Corsin. fast. Att. t. 3, p. 199.
† L'an 460 avant J. C.

Digitized by Google

famille des Asclépiades (*g*), qui, depuis plusieurs siecles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine (*h*). Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, et la troisieme à Cos (*i*). Il reçut de son pere Héraclide les élémens des sciences; et convaincu bientôt que, pour connoître l'essence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes constitutifs de l'univers (*k*), il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués (*l*).

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté les philosophes ne pouvoient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes, les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendans d'Esculape traitoient les maladies, suivant des regles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découver-

(*g*) Plat. in Phædr. tom. 3, pag. 270. — (*h*) Soran. ibid. Fabric. bibl. Græc. tom. 1, p. 841. — (*i*) Galen. méthod. med. lib. 1, tom. 4, p. 35, lin. 17. — (*k*) Plat. ibid. Theophr. de caus. plant. lib. 3, cap. 2, pag. 266. Galen. ibid. p. 36, lin. 28. — (*l*) Aristot. meteor. lib. 2, cap. 6, tom. 1, p. 545.

Digitized by Google

tes (*m*). Les philosophes discouroient, les Asclépiades agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique (*n*). Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomenes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé (*o*).

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir (*p*), et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remedes (*q*), ni sur les prodiges qu'ils opérerent dans tous les lieux honorés de sa présence, et surtout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grece. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le desir de la célébrité, ne l'avoient conduit

(*m*) Galen. method. med. lib. 1, tom. 4, p. 36, lin. 16. — (*n*) Cels. de re med. in præf. Dacier, préf. de la traduct. des œuvres d'Hippocr. Le Clerc, hist. de la médecine, liv. 3, chap. 1. — (*o*) Hippocr. de princ. tom. 1, p. 112. — (*p*) Galen. method. med. lib. 2, tom. 4, p. 53, lib. 27; lib. 9, p. 134, lin. 23. — (*q*) Id. ibid. lib. 5, p. 84, lin. 36 et alibi.

Digitized by Google

en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai apperçu dans son ame, qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades (*r*).

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avoit suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siecles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine (*s*), et que son style est toujours concis; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, et pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumiere plus ou moins apperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé (*t*). C'étoit la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses

(*r*) Galen. de decret. lib. 9, tom. 1, p. 334, lin. 25.
— (*s*) Id. method. med. lib. 7, tom. 4, p. 106, lin. 53.
— (*t*) Id. de vict. rat. comm. 1, tom. 5, p. 51, lin. 29. Id. de elem. lib. 2, tom. 1, p. 58, lin. 25.

Digitized by Google

fautes. Ici, vous lirez les listes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, et dont la plupart étoient morts entre ses bras (*u*). Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzieme jour, et le malade mourut le lendemain (*x*). C'est de lui-même que nous tenons ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espece d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours aux soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'institution du médecin, des regles dont je vais donner une légere idée.

La vie est si courte, et l'art que nous exerçons exige une si longue étude, qu'il faut, dès sa plus tendre jeunesse en commencer l'apprentissage (*y*). Voulez-vous former un éleve? assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature le discernement exquis, un jugement sain, un caractere mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes (*z*)? concevez des espérances. Souffre-t-il

(*u*) Hippocr. epid. lib. 1, 2, 3, &c. — (*x*) Id. ibid. lib. 5, §. 14, tom. 1, p. 778. — (*y*) Id. in leg. §. 2, tom. 1, p. 41. Id. in aphor. §. 1, pag. 68. — (*z*) Id. in

des souffrances des autres ? son ame compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité ? concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité (*a*).

Accoutumez de bonne heure ses mains aux opérations de la chirurgie *, excepté à celle de la taille qu'on doit abandonner aux artistes de profession (*b*). Faites lui parcourir successivement le cercle des sciences ; que la physique lui prouve l'influence du climat sur le corps humain ; et lorsque, pour augmenter ses connoissances, il jugera à propos de voyager en différentes villes (*c*), conseillez-lui d'observer scrupuleusement la situation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les alimens dont on s'y nourrit, en un mot toutes les causes qui portent le trouble de l'économie animale (*d*).

Vous lui montrerez, en attendant, à quels signes avant-coureurs on reconnoît les maladies, par quel régime ont peut les éviter, par quels remedes on doit les guérir.

Quand il sera instruit de vos dogmes, claire-

---

leg. §. 2. Id. de decent. tom. 1, §. 2, p. 53 ; §. 5, pag. 55 ; §. 7, p. 56 ; §. 11, p. 59. Le Clerc, hist. de la médecine, liv. 3, chap. 29. — (*a*) Id. in præcept. §. 5, tom. 1, pag. 63.

* Elles faisoient alors partie de la médecine.

(*b*) Hippocr. in jusjur. §. 8, tom. 1, p. 43. — (*c*) Id. in. leg. §. 3, tom. 1, pag. 42. — (*d*) Id. de aer. aq. et loc. tom. 1, pag. 327.

ment

Digitized by Google

ment exposés dans des conférences réglées, et réduits, par vos soins, en maximes courtes et propres à se graver dans la mémoire (*e*), il faudra l'avertir que l'expérience toute seule est moins dangereuse que la théorie dénuée d'expérience (*f*); qu'il est temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant sans cesse, ont souvent égaré les médecins par des ressemblances trompeuses (*g*); que ce n'est, ni dans la poussiere de l'école, ni dans les ouvrages des philosophes et des praticiens (*h*), qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'attendre sa réponse. Il ne la connoît pas encore cette nature, il l'a considérée jusqu'ici dans sa vigueur, et parvenant à ses fins sans obstacle (*i*). Vous le conduirez dans ces séjours de douleur, où déja couverte des ombres de la mort, exposée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, se relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ses besoins et ses ressources. Témoin et effrayé de ce combat, le disciple vous verra épier et saisir le moment qui peut fixer la

(*e*) Hippocr. in jusjur. §. 1, tom. 1, pag. 43. Dacier, trad. des œuv. d'Hippocr. tom. 1, pag. 150. — (*f*) Id. in præcept. §. 1 et 2, tom. 1, pag. 60 Aristot. metaph. tom. 2, p. 830. — (*g*) Hippocr. epid. lib. 6, §. 3, tom. 1, p. 805; §. 8, p. 822. — (*h*) Id de princip. tom. 1, pag 112. Id. de diæt §. 1, tom. 1, p. 179. — (*i*) Id. epid. lib. 6, §. 5, tom. 1, pag. 809.

Digitized by Google

victoire, et décider de la vie du malade. Si vous quittez pour quelques instans le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y rester, de tout observer, et de vous rendre compte ensuite, et des changemens arrivés pendant votre absence, et de la maniere dont il a cru devoir y remédier (*k*).

C'est en l'obligeant d'assister fréquemment à ces spectacles terribles et instructifs, que vous l'initierez, autant qu'il est possible, dans les secrets intimes de la nature et de l'art. Mais ce n'est pas assez encore. Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions, une pureté inaltérable (*l*). Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministere a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur (*m*); et en effet, si l'on n'étoit assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindroit pas en l'appellant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de

(*k*) Hippocr. de decent. §. 12, tom. 1, pag. 59.
(*l*) Id. de jusjur. §. 2, tom 1, pag. 43. — (*m*) Id. de decent. §. 5, tom. 1, pag. 58.

Digitized by Google

sa femme ou de ses filles (*n*) ? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque et chagrine (*o*) ; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût et cede à leurs caprices (*p*) ; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer, en l'honneur de son art, des discours étayés du témoignage des poëtes (*q*) ; sur ses lumieres, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde (*r*), il ne possede pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de disette que d'abondance (*s*) ; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil, et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur (*t*); si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches (*u*) ; si, autorisé par l'usage à ré-

(*n*) Hippocr. in jusjur. §. 2, tom. 1, pag. 43. Id. de med. §. 1, pag. 45. — (*o*) Id. de med. §. 1, pag. 45. — (*p*) Id. de decent. §. 10 et 11, tom. 1, pag. 58.

(*q*) Id. ibid. §. 2, pag. 52 et 53. Id. in præcept. §. 9, pag. 66. Id. de med. §. 1, pag 45. — (*r*) Id. de med. §. 1, tom. 1, pag. 46. — (*s*) Hippocr. in præcept. §. 7, tom. 1, pag. 65 — (*t*) Id. ibid. pag. 64. — (*u*) Id. ibid. §. 5 et 6, pag. 63.

Digitized by Google

gler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre (*x*)?

Ces vices et ces défauts caractérisent sur-tout ces hommes ignorans et présomptueux dont la Grece est remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes; imposteurs d'autant plus dangereux, que les loix ne sauroient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier (*y*).

Quel est donc le médecin qui honore sa profession? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité et une vie sans reproche (*z*); celui, aux yeux duquel tous les malheureux étant égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la divinité, accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes (*a*), leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie (*b*); qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidens impré-

(*x*) Hippocr. ibid. §. 2, pag. 62. — (*y*) Id. in leg. §. 1, tom. 1, p. 40. — (*z*) Id. de med. §. 1, pag. 44. Id. de decent. §. 2, pag. 53; §. 4, pag. 54. Id. in præcept. §. 1, pag. 60. — (*a*) Id. in præcept. §. 5, pag. 63. — (*b*) Id. ibid. §. 4, pag. 62.

Digitized by Google

vus (c), se fait un devoir d'appeller au besoin quelques-uns de ses confreres, pour s'éclairer de leurs conseils (d); celui, enfin, qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter, dans les revers, d'avoir suspendu des douleurs, et donné des consolations.

Tel est le médecin philosophe qu'Hippocrate comparoit à un dieu (e), sans s'appercevoir qu'il le retraçoit en lui-même. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la supériorité du sien, m'ont souvent assuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que sa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années (f). Si la prédiction s'accomplit, les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des sages, les noms des

(c) Hippocr. de decent. §. 9, pag. 57. — (d) Id. in præcept. §. 6 et 7, pag. 63, 64. — (e) Id. de decent. §. 5, tom. 1, pag. 55. — (f) Cels. in præfat. Plin. lib. 7, cap. 37, tom. 1, pag. 395. Id. lib. 18, tom. 2, pag. 108; lib. 26, pag. 391; lib. 29, pag. 493. Galen. passim. Hippocr. genus et vita ap. vander Linden, tom. 2, pag. 958, &c.

Digitized by Google

plus grands conquérans s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques-unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

Fin du Chapitre soixante-treizième.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIV.

Description de Samos. Polycrate.

Lorsqu'on entre dans la rade de Samos, on voit à droite, le promontoire de Neptune, surmonté d'un temple consacré à ce dieu; à gauche, le temple de Junon, et plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'Imbrasus sont ombragés; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord (*a*).

L'île a 609 stades de circonférence *. A l'exception du vin, les productions de la terre y sont aussi excellentes (*b*) que les perdrix et les différentes especes de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité (*c*). Les montagnes couvertes d'arbres, et d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs pieds des sources qui fertilisent les campagnes voisines (*d*).

La ville se distingue parmi toutes celles que possedent les Grecs et les barbares sur le conti-

(*a*) Strab. lib. 14, pag. 637.

* 22 lieues 1700 toises. Voyez la note à la fin du volume.

(*b*) Strab. lib. 14, pag. 637. — (*c*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 412. — (*d*) Plin. lib. 5, tom. 1, pag. 287. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 414.

Digitized by Google

nent voisin (*e*). On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'aqueduc, le môle et le temple de Junon, attirerent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes, dans une montagne qu'on a percé de part en part. La longueur de cette grotte est de 7 stades; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de 8 pieds *. Dans toute son étendue, est creusé un canal large de trois pieds, profond de 20 coudées †. Des tuyaux, placés au fond du canal, amenent à Samos les eau d'une source abondante, qui coule derriere la montagne (*f*).

Le môle est une chaussée destinée à mettre le port et les vaisseaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur est d'environ 20 orgyes, sa longueur de plus de deux stades (*g*) ¶.

(*e*) Herodot. lib. 3, cap. 139.

* 7 stades font 661 toises 3 pieds 8 lignes; 8 pieds grecs font 7 de nos pieds, 6 pouces 8 lignes.

† 3 pieds grecs font 2 de nos pieds, 10 pouces: 20 coudées, 28 pieds 4 pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public; et lorsqu'ensuite il eut été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source dont le niveau étoit plus bas que la grotte, on profita du travail déja fait, et l'on se contenta de creuser le canal en question.

(*f*) Herodot. lib. 3, cap. 60. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 419. — (*g*) Herodot. ibid.

¶ 20 orgyes font 113 de nos pieds et 4 pouces; 2 stades font 189 toises.

Digitized by Google

A droite de la ville, dans le fauxbourg (*h*), est le temple de Junon, construit, à ce qu'on prétend, vers les temps de la guerre de Troie (*i*), reconstruit dans ces derniers siecles par l'architecte Rhécus : il est d'ordre dorique (*k*). Je n'en ai pas vu de plus vastes (*l*). On en connoît de plus élégans *. Il est situé, non loin de la mer, sur les bords de l'Imbrasus, dans le lieu même que la Déesse honora de ses premiers regards. On croit en effet qu'elle vint au monde sous un de ces arbustes, nommé *agnus castus*, très fréquens le long de la riviere. Cet édifice, si célebre et si respectable, a toujours joui du droit d'asyle (*m*).

La statue de Junon nous offrit les premiers essais de la sculpture ; elle est de la main de Smilis, un des plus anciens artistes de la Grece (*n*). Le prêtre qui nous accompagnoit, nous dit qu'auparavant un simple soliveau recevoit en ces lieux

---

(*h*) Strab. lib. 14, pag. 637. — (*i*) Pausan. lib. 7, cap. 4, pag. 530. Menodot. ap. Athen. lib. 15, cap. 4, pag. 672. — (*k*) Vitruv. præf. lib. 7, pag. 124.

(*l*) Herodot. lib. 3, cap. 60.

* Il reste encore des débris d'un ancien temple à Samos ; mais il paroît qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote. Voyez Tournef. voyag. tom. 1, pag. 422. Pococ. observ. vol. 2, part. 2, pag. 27. M. le comte de Choiseul-Gouffier, voyag. pittor. de la Grece, tom. 1, pag. 100.

(*m*) Cicer. in Ver. act. 2, lib. 1, cap. 19, tom. 4, p. 165. Tacit. annal. lib. 4, cap. 14. — (*n*) Pausan. lib. 7, cap. 4, pag. 531.

Digitized by Google

saints l'hommage des Samiens (*o*); que les dieux étoient alors par-tout représentés par des troncs d'arbres, ou par des pierres, soit quarrées; soit de forme conique (*p*); que ces simulacres grossiers subsistent, et sont même encore vénérés, dans plusieurs temples anciens et modernes, et desservis par des ministres aussi ignorans que ces Scythes barbares qui adorent un cimeterre.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui représentai doucement que les troncs d'arbres et les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais seulement de signes arbitraires, auprès desquels se rassembloit la nation pour adresser ses vœux à la divinité. Cela ne suffit pas, répondit-il, il faut qu'elle paroisse revêtue d'un corps semblable au nôtre, et avec des traits plus augustes et plus imposans. Voyez avec quel respect on se prosterne devant les statues de Jupiter d'Olympie et de la Minerve d'Athenes. C'est, repris-je, qu'elles sont couvertes d'or et d'ivoire. En faisant les dieux à notre image, au-lieu d'élever l'esprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ses sens, et de là vient que sa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur et de la richesse des objets exposés à sa vénération. Si

(*o*) Callim. apud Euseb. præp. evang. lib. 3, cap. 8, pag. 99. Clem. Alex. cohort. ad. gent. pag. 40.

(*p*) Tacit. hist. lib. 2, cap. 3. Pausan. lib. 7, cap. 22, pag. 579. Pittur. antich. d'Ercol. tom. 3, tavol. 62, pag. 273. Médailles de Paphos, &c.

Digitized by Google

vous embellissiez votre Junon, quelque grossier qu'en soit le travail, vous verriez les offrandes se multiplier.

Le prêtre en convint. Nous lui demandâmes ce que signifioient deux paons de bronze placés aux pieds de la statue (*q*); il nous dit que ces oiseaux se plaisent à Samos, qu'on les a consacrés à Junon, qu'on les a représentés sur la monnoie courante, et que de cette île ils ont passé dans la Grèce (*r*). Nous demandâmes à quoi servoit une caisse d'où s'élevoit un arbustre (*s*). C'est, répondit-il, le même *agnus castus* qui servit de berceau à la Déesse. Il a toute sa fraîcheur, ajoûta-t-il, et cependant il est plus vieux que l'olivier d'Athenes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier sauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ses propres mains à Delphes (*t*), et tous ces arbres sacrés que l'on conserve, depuis tant de siecles, en différens temples *.

Nous demandâmes pourquoi la Déesse étoit

(*q*) Médailles de Samos. — (*r*) Antiphan. et Menod. ap. Athen. lib. 14, cap. 20, pag. 655. — (*s*) Médaille de Gordien au cabinet du roi. — (*t*) Theophr. hist. plant. lib. 4, cap. 14. Plin. lib. 16, cap. 44, tom. 2, pag. 40. Pausan. lib. 8, cap. 23, pag. 643. Cicer. de leg. lib. 1, cap. 1, tom. 3, pag. 115.

* Il paroît que tous ces arbres étoient dans des caisses. Je le présume d'après celui de Samos; sur la médaille citée ci-dessus, il est dans une caisse sur les marches du vestibule. Voyez la planche des médailles.

Digitized by Google

vêtue d'un habit de nôces. Il répondit : C'est à Samos qu'elle épousa Jupiter. La preuve en est claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniversaire de leur hymen (*u*). On le célebre aussi, dit Stratonicus, dans la ville de Gnosse en Crete, et les prêtres m'ont assuré qu'il fut conclu sur les bords du fleuve Théron (*x*). Je vous avertis encore que les prêtresses d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la Déesse (*y*), comme d'autres pays se disputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter (*z*). Je serois embarrassé si j'avois à chanter sur ma lyre ou leur naissance, ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme ; vous vous conformeriez à la tradition du pays ; les poëtes ne sont pas si scrupuleux. Mais, repris-je, les ministres des autels devroient l'être davantage. Adopter des opinions fausses et absurdes, n'est qu'un défaut de lumieres ; en adopter de contradictoires et d'inconséquentes, c'est un défaut de logique, et alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de se prosterner devant un cimeterre.

Vous me paroissez instruit, répondit le prêtre, et je vais vous révéler notre secret. Quand nous parlons de la naissance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays ;

(*u*) Varr. ap. Lactant. de fals. relig. lib. 1, cap. 17, t. 1, p. 75. — (*x*) Diod. Sic. lib. 5, p. 339. — (*y*) Strab. lib. 9, p. 413. — (*z*) Pausan. lib. 4, cap. 33, p. 364.

Digitized by Google

ét par leur mariage, l'époque où le culte de l'un fut associé à celui d'un autre (*a*). Et qu'entendez-vous par leur mort, lui dit Stratonicus? car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crete (*b*). Nous avons recours à une autre solution, répondit le prêtre. Les dieux se manifestent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits; et après avoir passé quelque temps avec eux, pour les instruire, ils disparoissent et retournent aux cieux (*c*). C'est en Crete, sur-tout, qu'ils avoient autrefois coutume de descendre; c'est de là qu'ils partoient pour parcourir la terre (*d*). Nous allions répliquer; mais il prit le sage parti de se retirer.

Nous jetâmes ensuite les yeux sur cet amas de statues dont le temple est entouré. Nous contemplâmes avec admiration trois statues colossales, de la main du célebre Myron (*e*), posées sur une même base, et représentant Jupiter, Minerve et Hercule *. Nous vîmes l'Apollon de Téléclès et de Théodore, deux artistes qui ayant puisé les principes de l'art en Egypte, apprirent de leurs maîtres à s'associer pour exécuter un

(*a*) Herodot. lib. 2, cap. 146. Mém. de l'acad. des bell. lettr. tom. 28, p. 17; tom. 23, hist. p. 22. — (*b*) Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 21, tom. 2, pag. 504. Origen. contr. Cels. lib. 3, tom. 1, p. 475. — (*c*) Diod. Sic. lib. 1, p. 20. Mém. de l'acad. tom. 36, p. 292. — (*d*) Diod. Sic. lib. 5, p. 344. — (*e*) Strab. lib. 14, p. 637.

* Marc Antoine les fit transporter à Rome, et quelque temps après Auguste en renvoya deux à Samos, et ne garda que le Jupiter. (Strab. lib. 14, p. 637.)

Digitized by Google

même ouvrage. Le premier demeuroit à Samos; le second à Ephese. Après être convenus des proportions que devoit avoir la figure, l'un se chargea de la partie supérieure, et l'autre de l'inférieure. Rapprochées ensuite, elles s'unirent si bien, qu'on les croiroit de la même main (*f*). Il faut convenir néanmoins que la sculpture n'ayant pas fait alors de grands progrès, cet Apollon est plus recommandable par la justesse des proportions, que par la beauté des détails.

Le Samien, qui nous racontoit cette anecdote, ajouta : Vers la fin de la guerre du Péloponese, Alcibiade croisoit sur nos côtes avec la flotte des Athéniens. Il favorisa le parti du peuple, qui lui fit élever cette statue (*g*). Quelque temps après, Lysander, qui commandoit la flotte de Lacédémone, se rendit maître de Samos, et rétablit l'autorité des riches, qui envoyerent sa statue au temple d'Olympie (*h*). Deux généraux Athéniens, Conon et Timothée, revinrent ensuite avec des forces supérieures, et voilà les deux statues que le peuple leur éleva (*i*); et voici la place que nous destinons à celle de Philippe, quand il s'emparera de notre île. Nous devrions rougir de cette lâcheté; mais elle nous est commune avec les habitans des îles voisines, avec la plupart des na-

(*f*) Diod. Sic. lib. 1, p. 88. — (*g*) Pausan. lib. 6, cap. 3, p. 460. — (*h*) Plut. in Lys. tom. 1, p. 440. Pausan. lib. 6, cap. 3, p. 459. — (*i*) Pausan. ibid. p. 460.

Digitized by Google

tions grecques du continent, sans en excepter même les Athéniens. La haine qui a toujours subsisté entre les riches et les pauvres, a par-tout détruit les ressources de l'honneur et de la vertu. Il finit par ces mots : Un peuple qui a, pendant deux siecles, épuisé son sang et ses trésors pour se ménager quelques momens d'une liberté plus pesante que l'esclavage, est excusable de chercher le repos, sur-tout quand le vainqueur n'exige que de l'argent et une statue.

Les Samiens sont le peuple le plus riche et le plus puissant de tous ceux qui composent la confédération Ionienne (*k*) ; ils ont beaucoup d'esprit, ils sont industrieux et actifs. Aussi leur histoire fournit-elle des traits intéressans pour celle des lettres, des arts et du commerce. Parmi les hommes célebres que l'île a produits, je citerai Créophyle, qui mérita, dit-on, la reconnoissance d'Homere, en l'accueillant dans sa misere, et celle de la postérité, en nous conservant ses écrits (*l*) ; Pythagore, dont le nom suffiroit pour illustrer le plus beau siecle et le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très-inférieur, nous placerons deux de ses contemporains, Rhécus et Théodore (*m*), sculpteurs ha-

(*k*) Plut. in Pericl. tom. 1, p. 167. — (*l*) Strab. lib. 14, p. 638. Callim. tom. 1, pag. 188. Plut. in Lycurg. tom. 1, pag. 41. Eustath. in iliad. lib. 2, pag. 330.

(*m*) Plat. in Ion. tom. 1, pag. 533.

Digitized by Google

biles pour leur temps, qui, après avoir, à ce qu'on prétend, perfectionné la regle, le niveau et d'autres instrumens utiles (*n*), découvrirent le secret de forger les statues de fer (*o*), et de nouveaux moyens pour jeter en fonte celles de cuivre (*p*).

La terre de Samos non seulement a des propriétés dont la médecine fait usage (*q*); mais elle se convertit encore, sous la main de quantité d'ouvriers, en des vases qu'on recherche de toutes parts (*r*).

Les Samiens s'appliquerent de très-bonne heure à la navigation, et firent autrefois un établissement dans la haute Egypte (*s*). Il y a trois siecles environ, qu'un de leurs vaisseaux marchands, qui se rendoit en Egypte, fut poussé, par les vents contraires, au-delà des colonnes d'Hercule, dans l'île de Tartesse, située sur les côtes de l'Ibérie, et jusqu'alors inconnue aux Grecs. L'or s'y trouvoit en abondance. Les habitans, qui en ignoroient le prix, le prodiguerent à ces étrangers, et ceux-ci, en échange de leurs marchandises, rapporterent chez eux des richesses estimées 60 talens *, somme alors exorbitante, et qu'on auroit

(*n*) Plin. lib. 7, cap. 56, tom. 1, p. 414. — (*o*) Pausan. lib. 3, cap. 12, p. 237. — (*p*) Id. lib. 8, cap. 14, p. 629; lib. 10, cap. 38, p. 896. Plin. lib. 35, cap. 12, tom. 2, p. 710. — (*q*) Hippocr. de nat. mul. tom. 2, p. 379. Plin. lib. 35, cap. 16, tom. 2. p. 717.

(*r*) Cicer. pro Mur. cap. 36, tom. 5, p. 233. Plin. lib. 35, tom. 2, p. 711. — (*s*) Herodot. lib. 3, cap. 26.

* 324,000 livres.

eu

Digitized by Google

eu de la peine à rassembler dans une partie de de la Grece. On en préleva le dixieme; il fut destiné à consacrer au temple de Junon un grand cratere de bronze qui subsiste encore. Les bords en sont ornés de têtes de griphons. Il est soutenu par trois statues colossales à genoux, et de la proportion de sept coudées de hauteur *. Ce groupe est aussi de bronze (*t*).

Samos ne cessa depuis d'augmenter et d'exercer sa marine. Des flottes redoutables sortirent souvent de ses ports, et maintinrent pendant quelque temps sa liberté contre les efforts des Perses et des puissances de la Grece, jaloux de la réunir à leur domaine (*u*); mais on vit plus d'une fois des divisions s'élever dans son sein, et se terminer, après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens, et de son pere Eacès, de grandes richesses. Ce dernier avoit usurpé le pouvoir souverain, et son fils résolut de s'en revêtir à son tour (*x*). Il communiqua ses vues à ses deux freres, qui crurent entrer dans la conspiration comme ses associés, et n'en furent que les instrumens. Le jour où l'on célebre la fête de Junon, leurs partisans s'étant placés

* Environ 10 pieds.

(*t*) Herodot. lib. 4, cap. 152. — (*u*) Strab. lib. 14, pag. 637. Plut. apophth. Lacon. tom. 2, pag. 232.
(*x*) Herodot. lib. 3, cap. 39.

Digitized by Google

aux postes assignés, les uns fondirent sur les Samiens assemblés autour du temple de la Déesse, et en massacrerent un grand nombre ; les autres s'emparerent de la citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos (*y*). L'île fut divisée entre les trois freres, et bientôt après tomba sans réserve entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort, et l'autre à l'exil (*z*).

Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt la voie des fêtes et des spectacles (*a*), tantôt celle de la violence et de la cruauté (*b*); le distraire du sentiment de ses maux, en le conduisant à des conquêtes brillantes ; de celui de ses forces, en l'assujettissant à des travaux pénibles (*c*) * ; s'emparer des revenus de l'état (*d*), quelquefois des possessions des particuliers ; s'entourer de satellites et d'un corps de troupes étrangeres (*e*); se renfermer au besoin dans une forte citadelle ; savoir tromper les hommes, et se jouer

(*y*) Polyæn. strateg. lib. 1, cap. 23. — (*z*) Herodot. lib. 3, cap. 39. — (*a*) Athen. lib. 12, cap. 10, p. 542. — (*b*) Diod. Sic. lib. 1, p. 85. — (*c*) Aristot. de rep. lib. 5, cap. 11, tom. 2, p. 407.

* Aristote dit que dans les gouvernemens despotiques on fait travailler le peuple à des ouvrages publics, pour le tenir dans la dépendance. Entre autres exemples, il cite celui de Polycrate, et celui des rois d'Egypte qui firent construire les pyramides. (De rep. lib. 5, cap. 11, tom. 2, pag. 407.)

(*d*) Herodot. l. 3, cap. 142. — (*e*) Id. ibid. cap. 39, &c.

Digitized by Google

des sermens les plus sacrés (*f*) : tels furent les principes qui dirigerent Polycrate après son élévation. On pourroit intituler l'histoire de son regne : L'art de gouverner, à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer cent galeres, qui lui assurerent l'empire de la mer, et lui soumirent plusieurs îles voisines, et quelques villes du continent (*g*). Ses généraux avoient un ordre secret de lui apporter les dépouilles, non seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandoient et les recevoient de ses mains, comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité (*h*).

Pendant la paix, les habitans de l'île, les prisonniers de guerre, ensemble ou séparément, ajoutoient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creusoient des fossés autour de ses murailles, élevoient dans son intérieur ces monumens qui décorent Samos, et qu'exécuterent des artistes que Polycrate avoit, à grands frais, attirés dans ses états (*i*).

Egalement attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les cultivoient, et dans sa bibliotheque les plus belles productions de l'esprit humain (*k*). On vit alors

(*f*) Plut. in Lys. tom. 1, p. 437. — (*g*) Herodot. lib. 3, cap. 39 et 122, &c. — (*h*) Herodot. lib. 3, cap. 39. Polyæn. strateg. lib. 1, cap. 23. — (*i*) Athen. lib. 12, cap. 10, pag. 540. — (*k*) Id. lib. 1, pag. 3.

Digitized by Google

un contraste frappant entre la philosophie et la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un despote barbare, fuyoit loin de sa patrie opprimée (*l*), Anacréon amenoit à Samos les graces et les plaisirs. Il obtint sans peine l'amitié de Polycrate (*m*), et le célébra sur sa lyre (*n*), avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate, voulant multiplier dans ses états les plus belles especes d'animaux domestiques, fit venir des chiens d'Epire et de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chevres de Scyros et de Naxos, des brebis de Milet et d'Athenes (*o*); mais comme il ne faisoit le bien que par ostentation, il introduisoit en même temps parmi ses sujets le luxe et les vices des Asiatiques. Il savoit qu'à Sardes, capitale de la Lydie, des femmes distinguées par leur beauté, et rassemblées dans un même lieu, étoient destinées à raffiner sur les délices de la table, et sur les différens genres de volupté (*p*); Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, et *les fleurs* de cette ville furent aussi fameuses que celles des Lydiens. Car c'est de ce nom qu'on appelloit ces sociétés où la

(*l*) Aristox. ap. Porphyr. de vit. Pythag. p. 13. Jamblic. de vit. Pythag. cap. 2, pag. 8; cap. 18, pag. 73. — (*m*) Herodot. lib. 3, cap. 121. AElian. var. hist. lib. 9, cap. 4; lib. 12, cap. 25. — (*n*) Strab. lib. 14, pag. 638. — (*o*) Cleit. et Alex. ap. Athen. lib. 12, cap. 10, pag. 540. — (*p*) Athen. lib. 12, cap. 12, pag. 545.

Digitized by Google

jeunesse de l'un et de l'autre sexe, donnant et recevant des leçons d'intempérance, passoit les jours et les nuits dans les fêtes et dans la débauche (*q*). La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, et devint funeste à leurs descendans. On dit aussi que les découvertes des Samiennes passerent insensiblement chez les autres Grecs, et porterent par-tout atteinte à la pureté des mœurs (*r*).

Cependant plusieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur une flotte qui devoit se joindre aux troupes que Cambyse, roi de Perse, menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendroit pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir, et de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au-lieu de se rendre en Egypte, ils retournerent à Samos, et furent repoussés; quelque temps après ils reparurent avec des troupes de Lacédémone et de Corynthe, et cette tentative ne réussit pas mieux que la premiere (*s*).

Polycrate sembloit n'avoir plus de vœux à former; toutes les années de son regne, et presque

(*q*) Erasm. adag. in flor. Sam. chil. 2, cent. 9, p. 553. — (*r*) Duris, Asius et Heracl. ap. Athen. lib. 12, cap. 4, p. 525. Clearch. ap. eumd. lib. 12, cap. 10, p. 540. Casaub. ibid. — (*s*) Herodot. lib. 3, cap. 44, &c.

Digitized by Google

toutes ses entreprises avoient été marquées par des succès (*t*). Ses peuples s'accoutumoient au joug ; ils se croyoient heureux de ses victoires, de son faste, et des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens ; tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisoient oublier le meurtre de son frere, le vice de son usurpation, ses cruautés et ses parjures. Lui-même ne se souvenoit plus des sages avis d'Amasis, roi d'Egypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avoient uni pendant quelque temps. « Vos « prospérités m'épouvantent, mandoit-il un jour « à Polycrate. Je souhaite à ceux qui m'intéres- « sent, un mêlange de biens et de maux, car une « divinité jalouse ne souffre pas qu'un mortel « jouisse d'une félicité inaltérable. Tâchez de vous « ménager des peines et des revers pour les op- « poser aux faveurs opiniâtres de la fortune ». Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice qui lui coûteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à son doigt une émeraude, montée en or, sur laquelle Théodore, dont j'ai déja parlé, avoit représenté je ne sais quel sujet *, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua sur une galere, s'éloigna des côtes, jeta

(*t*) Val. Max. lib. 5, cap. 9, extern. n°. 5.

* Voyez la note à la fin du volume.

Digitized by Google

l'anneau dans la mer, et quelques jours après, le reçut de la main d'un de ses officiers qui l'avoit trouvé dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis, qui dès cet instant, rompit tout commerce avec lui (*u*).

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie et des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voisine de ses états, et soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles (*x*), ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos *.

Après sa mort, les habitans de l'île éprouvèrent successivement toutes les espèces de tyrannies, celle d'un seul, celle des riches, celle du peuple, celle des Perses, celle des puissances de la Grèce. Les guerres de Lacédémone et d'Athènes faisoient tour-à-tour prévaloir chez eux l'oligarchie et la démocratie (*y*). Chaque révolution assouvissoit la vengeance d'un parti, et préparoit

(*u*) Herodot. lib. 3, cap. 40, &c. Strab. lib. 14, pag. 637. Plin. lib. 33, cap. 1, tom. 2, p. 605; lib. 37, cap. 1, p. 764. Pausan. lib. 8, cap. 14, p. 629. — (*x*) Herodot. lib. 3, cap. 125. Strab. lib. 14, p. 638. Cicer. de fin. lib. 5, cap. 30, tom. 2, pag. 230. Val. Max. lib. 6, cap. 9, extern. n°. 5.

* Polycrate mourut vers l'an 522 avant J. C.

(*y*) Thucyd. lib. 8, cap. 73.

Digitized by Google

la vengeance de l'autre. Ils montrerent la plus grande valeur dans ce fameux siege qu'ils soutinrent pendant neuf mois contre les forces d'Athenes, réunies sous Périclès. Leur résistance fut opiniâtre, leurs pertes presque irréparables; ils consentirent à démolir leurs murailles, à livrer leurs vaisseaux, à donner des ôtages, à rembourser les frais de la guerre (*z*). Les assiégeans et les assiégés signalerent également leur cruauté sur les prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Les Samiens leur imprimoient sur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire (*a*)*.

Ils se releverent ensuite, et retomberent entre les mains des Lacédémoniens, qui bannirent les partisans de la démocratie (*b*). Enfin, les Athéniens, maîtres de l'île, la diviserent, il y a quelques années, en 2000 portions distribuées par le sort à autant de colons chargés de les cultiver (*c*). Néoclès étoit du nombre; il y vint avec Chérestrate sa femme (*d*). Quoiqu'ils n'eussent qu'une fortune médiocre, ils nous obligerent d'accepter un logement chez eux. Leurs attentions, et celles

(*z*) Thucyd. lib. 1, cap. 117. Diod. Sic. lib. 12, pag. 89. — (*a*) Plut. in Pericl. tom. 1, pag. 166.

* Les monnoies des Athéniens représentoient ordinairement une chouette, celles des Samiens, une proue de navire.

(*b*) Plut. in Lys. tom. 1, pag. 440. — (*c*) Strab. lib. 14, pag. 638. Diod. Sic. lib. 18, pag. 593. Corsin. fast. Attic. tom. 4, p. 26. — (*d*) Diog. Laert. lib. 10, §. 1.

des

Digitized by Google

des habitans, prolongerent nôtre séjour à Samos.

Tantôt nous passions le bras de mer qui sépare l'île de la côte de l'Asie, et nous prenions le plaisir de la chasse sur le mont Mycale (*e*); tantôt nous goûtions celui de la pêche au pied de cette montagne, vers l'endroit où les Grecs remporterent sûr la flotte et sur l'armée de Xerxès cette fameuse victoire qui acheva d'assurer le repos de la Grece *. Nous avions soin pendant la nuit d'allumer des torches, et de multiplier les feux (*f*). A cette clarté reproduite dans les flots, les poissons s'approchoient des bateaux, se prenoient à nos pieges, ou cédoient à nos armes. Cependant Stratonicus chantoit la bataille de Mycale, et s'accompagnoit de la cythare; mais il étoit sans cesse interrompu: nos bateliers vouloient absolument nous raconter les détails de cette action. Ils parloient tous à la fois, et quoiqu'il fût impossible, au milieu des ténebres, de discerner les objets, ils nous les montroient, et dirigeoient nos mains et nos regards vers différens points de l'horizon. Ici étoit la flotte des Grecs, là celle des Perses. Les premiers venoient de Samos; ils s'approchent, et voilà que les galeres des Phéniciens prennent la fuite, que celles des Perses se sauvent sous ce promontoire, vers ce temple de Cérès

(*e*) Strab. lib. 14, pag. 636.

* L'an 479 avant J. C.

(*f*) Plat. Sceph. tom. 1, pag. 220.

Digitized by Google

que vous voyez là devant nous (*g*). Les Grecs descendent sur le rivage ; ils sont bien étonnés d'y trouver l'armée innombrable des Perses et de leurs alliés. Un nommé Tigrane les commandoit (*h*) ; il désarma un corps de Samiens qu'il avoit avec lui (*i*) ; il en avoit peur. Les Athéniens attaquerent de ce côté-ci ; les Lacédémoniens de ce côté-là (*k*) : le camp fut pris. La plupart des barbares s'enfuirent. On brûla leurs vaisseaux ; 40,000 soldats furent égorgés, et Tigrane tout comme un autre (*l*). Les Samiens avoient engagé les Grecs à poursuivre la flotte des Perses (*m*) : les Samiens pendant le combat ayant retrouvé des armes, tomberent sur les Perses (*n*). C'est aux Samiens que les Grecs durent la plus belle victoire qu'ils aient remportée sur les Perses. En faisant ces récits, nos bateliers sautoient, jetoient leurs bonnets en l'air, et poussoient des cris de joie.

La pêche se diversifie de plusieurs manieres. Les uns prennent les poissons à la ligne : c'est ainsi qu'on appelle un grand roseau ou bâton, d'où pend une ficelle de crin terminée par un crochet de fer auquel on attache l'appât (*o*). D'autres les percent adroitement avec des dards

(*g*) Herodot. lib. 9, cap. 97. — (*h*) Id. ibid. cap. 96. Diod. Sic. lib. 11, p. 27. — (*i*) Herodot. lib. 9, cap. 90. — (*k*) Id. ibid. cap. 102. — (*l*) Id. ibid. — (*m*) Id. ibid. cap. 90. Diod. Sic. lib. 11 p. 28. — (*n*) Herodot. lib. 9, pag. 103. — (*o*) Plut. sanct. tom. 1, pag. 220. Theocrit. idyll. 21, v. 11. Poll. lib. 1, cap. 9, §. 97.

Digitized by Google

à deux ou trois pointes, nommés harpons ou tridents : d'autres enfin les enveloppent dans différentes especes de filets (*p*), dont quelques-uns sont garnis de morceaux de plomb qui les attirent dans la mer, et de morceaux de liege qui les tiennent suspendus à sa surface (*q*).

La pêche du thon nous inspira un vif intérêt. On avoit tendu le long du rivage un filet très-long et très-ample. Nous nous rendîmes sur les lieux à la pointe du jour. Il régnoit un calme profond dans toute la nature. Un des pêcheurs, étendu sur un rocher voisin (*r*), tenoit les yeux fixés sur les flots presque transparens. Il apperçut une tribu de thons suivre tranquillement les sinuosités de la côte, et s'engager dans le filet par une ouverture ménagée à cet effet. Aussi-tôt ses compagnons, avertis, se diviserent en deux bandes, et pendant que les uns tiroient le filet, les autres battoient l'eau à coups de rames, pour empêcher les prisonniers de s'échapper. Ils étoient en assez grand nombre, et plusieurs d'une grosseur énorme ; un entre autres pesoit environ 15 talens (*s*) *.

Au retour d'un petit voyage que nous avions

(*p*) Plat. soph. tom. 1, p. 220. Oppian. de piscat. lib. 3, v. 72. — (*q*) Pind. Pyth. 2, v. 146. — (*r*) Aristoph. in equit. v. 313. Schol. ibid. — (*s*) Archestr. ap. Athen. lib. 7, p. 301. Aristot. hist. anim. lib. 8, cap. 30, tom. 1, p. 921. Plin. lib. 9, tom. 1, p. 605.

* Poids, environ 772 livres.

Digitized by Google

fait sur la côte de l'Asie, nous trouvâmes Néoclès occupé des préparatifs d'une fête. Chérestrate sa femme étoit accouchée quelques jours auparavant : il venoit de donner un nom à son fils ; c'étoit celui d'Epicure *. En ces occasions les Grecs sont dans l'usage d'inviter leurs amis à souper. L'assemblée fut nombreuse et choisie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, et un citoyen de Samos qui ne disoit rien.

Parmi les autres convives, la conversation fut très-bruyante ; dans notre coin, d'abord vague et sans objet, ensuite plus soutenue et plus sérieuse. On parla, je ne sais à quel propos, du monde, de la société. Après quelques lieux communs, on interrogea le Samien qui répondit : Je me contenterai de vous rapporter le sentiment de Pythagore ; il comparoit la scene du monde à celle des jeux olympiques, où les uns vont pour combattre, les autres pour commercer, et d'autres simplement pour voir (*t*). Ainsi les ambitieux et les conquérans sont nos lutteurs ; la plupart des hommes échangent leurs temps et leurs travaux

* C'est le célebre Epicure, né sous l'archonte Sostigene (Diog. Laert. lib. 10, §. 14), la 3e. année de la 109e. olympiade, le 7 de gamélion, c'est-à-dire le 11 janvier de l'an 341 avant J. C. Ménandre naquit dans la même année.

(*t*) Cicer. tuscul. lib. 5, cap. 3, tom. 2, p. 362. Diog. Laert. lib. 8, §. 8. Jambl. vit. Pyth. cap. 12, p. 44.

Digitized by Google

contre les biens de la fortune ; les sages, tranquilles spectateurs, examinent tout et se taisent.

A ces mots, je le considérai avec plus d'attention. Il avoit l'air serein et le maintien grave. Il étoit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit la propreté (*u*). Je lui offris successivement du vin, du poisson, d'un morceau de bœuf (*x*), d'un plat de fèves. Il refusa tout : il ne buvoit que de l'eau, et ne mangeoit que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille : C'est un rigide Pythagoricien ; et tout-à-coup élevant la voix : Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poissons ; car dans l'origine nous habitions comme eux le sein des mers ; oui, nos premiers peres ont été poissons : on n'en sauroit douter ; le philosophe Anaximandre l'a dit (*y*). Le dogme de la métempsycose me donne des scrupules sur l'usage de la viande. En mangeant de ce bœuf, je suis peut-être antropophage. Quant aux fèves, c'est la substance qui participe le plus de la matiere animée, dont nos ames sont des parcelles (*z*). Prenez les fleurs de cette plante quand elles commencent à noircir, mettez-les dans un vase que vous enfouirez dans la terre ; quatre-vingt-dix jours après, ôtez le couvercle, et vous trouverez au fond du vase une tête d'enfant (*a*) : Pythagore en fit l'expérience.

(*u*) Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 19. — (*x*) Aristox. ap. eumd. lib. 8, §. 20. — (*y*) Plut. sympos. lib. 8, quæst. 8, tom. 2, p. 730. — (*z*) Diog. Laert. lib. 8, §. 24. — (*a*) Porph. vit. Pythag. p. 44.

Digitized by Google

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voisin, qui continuoit à garder le silence. On vous serre de près, lui dis-je : Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point; j'aurois tort d'avoir raison dans ce moment-ci : repousser sérieusement les ridicules, est un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun risque avec vous. Instruit par Néoclès des motifs qui vous ont fait entreprendre de si longs voyages, je sais que vous aimez la vérité, et je ne refuserai pas de vous la dire. J'acceptai ses offres, et nous eûmes, après le souper, l'entretien suivant.

Fin du Chapitre soixante-quatorzieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXV.

Entretien sur l'institut de Pythagore.

Le Samien. Vous ne croyez pas sans doute que Pythagore ait avancé les absurdités qu'on lui attribue ?

Anacharsis. J'en étois surpris en effet. D'un côté je voyois cet homme extraordinaire enrichir sa nation des lumieres des autres peuples ; faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, et fonder cette école qui a produit tant de grands hommes. D'un autre côté, je voyois ses disciples souvent joués sur le théâtre, s'asservir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuses, et les justifier par des raisons puériles, ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des Pythagoriciens : je n'entendis qu'un langage énygmatique et mystérieux. Je consultai d'autres philosophes, et Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthousiastes, qui prescrit des dogmes incompréhensibles, et des observances impraticables.

Le Samien. Le portrait n'est pas flatté.

Anacharsis. Ecoutez jusqu'au bout le récit de mes préventions. Etant à Memphis, je reconnus la source où votre fondateur avoit puisé les loix rigoureuses qu'il vous a laissées ; elles sont les

Digitized by Google

mêmes que celles des prêtres Egyptiens (*a*). Pythagore les adopta sans s'appercevoir (*b*) que le régime diététique doit varier suivant la différence des climats et des religions. Citons un exemple: Ces prêtres ont tellement les fèves en horreur, qu'on n'en seme point dans toute l'Egypte; et si par hasard il en survient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque chose d'impur (*c*). Si ce légume est nuisible en Egypte, les prêtres ont dû le proscrire; mais Pythagore ne devoit pas les imiter: il le devoit encore moins, si la défense étoit fondée sur quelque vaine superstition. Cependant il vous l'a transmise, et jamais elle n'occasionna, dans les lieux de son origine, une scene aussi cruelle que celle qui s'est passée de nos jours.

Denys, roi de Syracuse, vouloit pénétrer vos mysteres. Les Pythagoriciens, persécutés dans ses états, se cachoient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en apperçut dix qui alloient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite; mais à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouverent sur leur passage, ils s'arrêterent, se mirent en état de défense, et se laisserent égorger plutôt que de

(*a*) Chærem. ap. Porph. de abstin. lib. 4, pag. 308. — (*b*) Recherch. philosoph. sur les Egyptiens, tom. 1, pag. 103. — (*c*) Herodot. lib. 2, cap. 37.

Digitized by Google

souiller leur ame par l'attouchement de ce légume odieux (*d*). Quelques momens après, l'officier qui commandoit le détachement en surprit deux qui n'avoient pas pu suivre les autres. C'étoient Myllias de Crotone, et son épouse Timycha, née à Lacédémone, et fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys vouloit savoir pourquoi leurs compagnons avoient mieux aimé perdre la vie, que de traverser ce champ de fèves: mais ni ses promesses, ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer; et Timycha se coupa sa langue avec les dents, de peur de succomber aux tourmens qu'on offroit à sa vue. Voilà pourtant ce qu'operent les préjugés du fanatisme, et les loix insensées qui les favorisent.

Le Samien. Je plains le sort de ces infortunés. Leur zele peu éclairé étoit sans doute aigri par les rigueurs que depuis quelque temps on exerçoit contre eux. Ils jugerent de l'importance de leurs opinions, par celle qu'on mettoit à les leur ôter.

Anacharsis. Et pensez-vous qu'ils auroient pu sans crime violer le précepte de Pythagore?

Le Samien. Pythagore n'a rien ou presque rien écrit (*e*). Les ouvrages qu'on lui attribue, sont

(*d*) Hippob. et Neant ap. Jambl. vit. Pythag. cap. 31, pag. 158. — (*e*) Plut. de fort. Alex. tom. 2, pag. 328. Porph. vit. Pyth. p. 52. Lucian. pro laps. §. 5, tom. 1, pag. 729. Diog. Laert. lib. 8, §. 6.

Digitized by Google

tous, ou presque tous de ses disciples (*f*). Ce sont eux qui ont chargé sa regle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, et l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves (*g*). Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très-grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile, et de plusieurs vieillards, presque contemporains de Pythagore (*h*).

Anacharsis. Et pourquoi vous les a-t-on défendues depuis ?

Le Samien. Pythagore les permettoit, parce qu'il les croyoit salutaires ; ses disciples les condamnerent, parce qu'elles produisent des flatuosités et d'autres effets nuisibles à la santé (*i*). Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, a prévalu (*k*).

Anacharsis. Cette défense n'est donc, suivant vous, qu'un réglement civil, qu'un simple conseil. J'en ai pourtant ouï parler à d'autres Pythagoriciens, comme d'une loi sacrée, et qui tient,

---

(*f*) Diog. Laert. lib. 8, §. 7. — (*g*) Id. ibid. §. 24. Jambl. vit. Pythag. cap. 24, p. 92. Porph. vit. Pythag. p. 44. Lucian. vitar. auct. §. 6, tom. 1, p. 545. Id. ver. hist. lib. 2, §. 24, tom. 2, pag. 122. Plin. lib. 18, cap. 12, tom. 2, p. 115. — (*h*) Aristox. ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11. — (*i*) Clem. Alex. strom. lib. 3, pag. 521. Anonym. ap. Phot. pag. 1316. Cicer. de divinat. lib. 1, cap. 30, tom. 3, pag. 26. — (*k*) Hippocr. de diæt. lib. 2, §. 13, tom. 1, pag. 218.

Digitized by Google

soit aux mysteres de la nature et de la religion, soit aux principes d'une sage politique (*l*).

Le Samien. Chez nous, ainsi que chez presque toutes les sociétés religieuses, les loix civiles sont des loix sacrées. Le caractere de sainteté qu'on leur imprime, facilite leur exécution. Il faut ruser avec la négligence des hommes, ainsi qu'avec leurs passions. Les réglemens relatifs à l'abstinence, sont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la santé. Tel qui pour la conserver, ne sacrifieroit pas un plaisir, exposeroit mille fois sa vie, pour maintenir des rites qu'il respecte sans en connoître l'objet.

Anacharsis. Ainsi donc ces ablutions, ces privations et ces jeûnes que les prêtres Egyptiens observent si scrupuleusement, et qu'on recommande si fort dans les mysteres de la Grece, n'étoient dans l'origine que des ordonnances de médecine, et des leçons de sobriété?

Le Samien. Je le pense; et en effet personne n'ignore que les prêtres d'Egypte, en cultivant la plus salutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, sont parvenus de tous temps à se procurer une vie longue et paisible (*m*). Pythagore l'apprit à leur

(*l*) Aristot. apud Diog. Laert. lib. 8, §. 34. Jambl. vit. Pythag. cap. 24, pag. 92. Porphyr. vit. Pythag. pag. 43. — (*m*) Isocr. in Busir. tom. 2, pag. 163. Diog. Laert. lib. 3, §. 7.

Digitized by Google

école, la transmit à ses disciples (*n*), et fut placé à juste titre parmi les plus habiles médecins de la Grece (*o*). Comme il vouloit porter les ames à la perfection, il falloit les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, et qui leur communique ses souillures. Il bannit en conséquence les alimens et les boissons qui, en excitant du trouble dans le corps, obscurcissent et appesantissent l'esprit (*p*).

Anacharsis. Il pensoit donc que l'usage du vin, de la viande et du poisson, produisoit ces funestes effets ? car il vous l'a sévèrement interdit (*q*).

Le Samien. C'est une erreur. Il condamnoit l'excès du vin (*r*) ; il conseilloit de s'en abstenir (*s*), et permettoit à ses disciples d'en boire à souper, mais en petite quantité (*t*). On leur servoit quelquefois une portion des animaux offerts en sacrifice, excepté du bœuf et du bélier (*u*). Lui-même ne refusoit pas d'en goûter (*x*), quoiqu'il se contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de

(*n*) Jambl. vit. Pythag. cap. 29, pag. 139 ; cap. 34, pag. 196 ; cap. 35, pag. 212. — (*o*) Corn. Cels. de re medic. lib. 1, præf. — (*p*) Jambl. cap. 16, pag. 55. — (*q*) Athen. lib. 7, cap. 16, p. 308. Jambl. cap. 30, p. 156. Diog. Laert. lib. 8, §. 13. — (*r*) Diog. Laert. lib. 8, §. 9. — (*s*) Clem. Alex. pæd. lib. 2, pag. 170. — (*t*) Jambl. cap. 21, p. 83. — (*u*) Id. ibid. Aristox. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 20. — (*x*) Porph. vit. Pyth. pag. 37. Aristox. ap. Athen. lib. 10, pag. 418 ; et apud Aul. Gell. lib. 4, cap. 11. Alex. apud Aul. Gell. ibid.

Digitized by Google

quelques légumes (*y*). Il défendoit certains poissons pour des raisons inutiles à rapporter (*z*). D'ailleurs il préféroit le régime végétal à tous les autres ; et la défense absolue de la viande ne concernoit que ceux de ses disciples qui aspiroient à une plus grande perfection (*a*).

Anacharsis. Mais la permission qu'il laisse aux autres, comment la concilier avec son système sur la transmigration des ames (*b*) ? car enfin, comme le disoit tantôt cet Athénien, vous risquez tous les jours de manger votre pere ou votre mere.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on ne fait paroitre sur nos tables que la chair des victimes, et que nous n'immolons que les animaux qui ne sont pas destinés à recevoir nos ames (*c*) : mais j'ai une meilleure solution à vous donner. Pythagore et ses premiers disciples ne croyoient pas à la métempsycose.

Anacharsis. Comment ?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célebres d'entre eux, en a fait l'aveu. Il dit que la crainte des loix humaines, ne faisant pas assez d'impression sur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions ima-

(*y*) Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 19. Athen. lib. 10, pag. 419. Porph. vit. Pyth. pag. 37. — (*z*) Jambl. cap. 24, pag. 92. Diog. Laert. ibid. §. 19. Plut. in sympos. apud Aul. Gell. lib. 4, cap. 11. — (*a*) Jambl. cap. 24, p. 90. — (*b*) Diog. Laert. lib. 8, §. 13. Anonym. ap. Phot. p. 1316. — (*c*) Jambl. vit. Pyth. cap. 18, p. 71.

Digitized by Google

ginaires, et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en bêtes viles ou féroces, épuiseront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition (*d*).

Anacharsis. Vous renversez toutes mes idées. Pythagore ne rejetoit-il pas les sacrifices sanglans? ne défendoit-il pas de tuer les animaux? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conservation, si ce n'est qu'il leur supposoit une ame semblable à la nôtre (*e*)?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la justice. Et de quel droit en effet osons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce présent du ciel (*f*)? Les premiers hommes, plus dociles aux cris de la nature, n'offroient aux dieux que les fruits, le miel et les gâteaux dont ils se nourrissoient (*g*). On n'osoit pas verser le sang des animaux, et sur-tout de ceux qui sont utiles à l'homme. La tradition nous a transmis avec effroi le souvenir du plus ancien parricide (*h*); en nous conservant de même les noms de ceux qui, par inadvertance, ou dans un mouvement de colere, tuerent les premiers des animaux de quel-

(*d*) Tim. ap. Plat. tom. 3, p. 104. — (*e*) Diog. Laert. lib. 8, §. 13. Jambl. cap. 24, p. 90. Porph. vit. Pyth. p. 24. Ritterhus. ibid. p. 22. Anonym. ap. Phot. p. 1316. — (*f*) Emped. ap. Aristot. rhet. lib. 1, cap. 13, tom. 2, p. 541. — (*g*) Plat. de leg. lib. 6, tom. 2, p. 782. Theophr. ap. Porph. de abstin. lib. 2, pag. 137.

(*h*) Plut. in Romul. tom. 1, pag. 39.

Digitized by Google

que espece (*i*), elle atteste l'étonnement et l'horreur dont cette nouvelle frappa successivement ses esprits. Il fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupoient trop de place sur la terre, et l'on supposa un oracle qui nous autorisoit à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes; et pour nous étourdir sur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le consentement de nos victimes. De là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en sacrifie aucune sans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baisser la tête en signe d'approbation (*k*). Voyez avec quelle indignité la violence se joue de la foiblesse!

Anacharsis. Cette violence étoit sans doute nécessaire; les animaux, en se multipliant, dévoroient les moissons.

Le Samien. Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années, et la plupart, dénués de nos soins, ne perpétueroient pas leur espece (*l*). A l'égard des autres, les loups et les vautours nous en auroient fait justice: mais pour vous montrer que ce ne furent pas leurs dépradations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ravageroient nos campagnes, ces poissons que nous poursuivons dans un monde si différent du nôtre (*m*)? Non, rien ne pouvoit nous

(*i*) Porph. de abst. lib. 2, p. 117 et 119. — (*k*) Plut. sympos. lib. 8, quæst. 8, tom. 2, p. 729, F. — (*l*) Porph. de abst. lib. 4, p. 344. — (*m*) Plut. sympos. lib. 8, quæst. 8, tom. 2, pag. 730.

Digitized by Google

porter à souiller les autels du sang des animaux; et puisqu'il ne m'est pas permis d'offrir au ciel des fruits enlevés au champ de mon voisin, devois-je lui présenter l'hommage d'une vie qui ne m'appartient pas (*n*)? Quelle est d'ailleurs la victime la plus agréable à la divinité? A cette question, les peuples et les prêtres se partagent. Dans un endroit, on immole les animaux sauvages et malfaisans; dans un autre, ceux que nous associons à nos travaux. L'intérêt de l'homme présidant à ce choix, a tellement servi son injustice, qu'en Egypte, c'est une impiété de sacrifier des vaches, un acte de piété d'immoler des taureaux (*o*).

Au milieu de ces incertitudes, Pythagore sentit aisément qu'on ne pouvoit déraciner tout-à-coup des abus consacrés par une longue suite de siecles. Il s'abstint des sacrifices sanglans. La premiere classe de ses disciples s'en abstint aussi. Les autres, obligés de conserver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de sacrifier un petit nombre d'animaux, et de goûter plutôt que de manger de leur chair (*p*).

Ce fut une condescendance que le respect de l'usage et de la religion sembloit justifier. A cela près nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux et plaisibles. Il nous est défendu

(*n*) Porph. de abstin. lib. 2, p. 124. — (*o*) Herodot. lib. 2, cap. 45. Porph. de abstin. lib. 2, pag. 120.
(*p*) Jambl. vit. Pythag. cap. 28, pag. 126.

de

Digitized by Google

de leur porter le moindre préjudice (*q*). Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les professions qui sont destinées à leur donner la mort (*r*). On ne sait que trop par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'ame une sorte de férocité. La chasse nous est interdite (*s*). Nous renonçons à des plaisirs, mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissans que les autres hommes (*t*) : j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuse et savante (*u*), qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée sans réserve au bonheur des sociétés.

Anacharsis. Je connois mal votre institut; oserois-je vous prier de m'en donner une juste idée ?

Le Samien. Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en Italie; qu'à ses exhortations, les nations Grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses pieds, et leurs intérêts entre ses mains; que, devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes et avec les autres; que les hommes et les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices; que de toutes les

(*q*) Plut. de solert. animal. tom. 2, pag. 964. Jambl. cap. 21, pag. 84. — (*r*) Eudox. ap. Porph. vit. Pyth. pag. 9. — (*s*) Jambl. vit. Pyth. cap. 21, pag. 84. — (*t*) Porph. de abst. lib. 3, pag. 263. — (*u*) Apul. ap. Bruck. tom. 1, pag. 633.

Digitized by Google

parties de la Grece, de l'Italie et de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de disciples ; qu'il parut à la cour des tyrans sans les flatter, et les obligea de descendre du trône sans regret ; et qu'à l'aspect de tant de changemens les peuples s'écrierent qu'un dieu avoit paru sur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent (*x*).

Anacharsis. Mais lui ou ses disciples n'ont-ils pas employé le mensonge pour entretenir cette illusion ? Rappellez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue (*y*) : à sa voix la mer calmée, l'orage dissipé, la peste suspendant ses fureurs (*z*), et puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, et qui vient se reposer sur sa main, et cette ourse qui, docile à ses ordres, n'attaque plus les animaux timides (*a*).

Le Samien. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore se soit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharsis. Vous conviendrez du moins qu'il prétendoit lire dans l'avenir (*b*), et avoir reçu ses dogmes de la prêtresse de Delphes (*c*).

(*x*) Jambl. cap. 6, pag. 23 ; cap. 28, p. 118 et 120. Porph. vit. Pyth. p. 25. — (*y*) Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 17. — (*z*) Jambl. cap. 28, pag. 114. Porph. vit. Pyth. p. 81. — (*a*) Jambl. vit. Pyth. cap. 13, p. 46. — (*b*) Porph. vit. Pyth. p. 34. Clem. Alex. strom. lib. 1, p. 399. Jambl. cap. 28, p. 126. Anonym. ap. Phot. p. 1316. — (*c*) Aristox. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 21.

Digitized by Google

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination; et cette erreur si c'en est une, lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même (*d*). Il disoit que sa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs, qui, pour donner plus d'autorité à leurs loix, ont feint que les dieux mêmes les leur avoient dictées (*e*).

Anacharsis. Permettez que j'insiste : on ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténebres? comment se fait-il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse (*f*), n'eut pas assez de franchise pour annoncer hautement la vérité?

Le Samien. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mysteres d'Eleusis et de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses. Que dis-je? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs éleves dont ils ont éprouvé la circonspection (*g*)? Les

(*d*) Cicer. de divin. lib. 1, cap. 3, tom. 3, pag. 5. — (*e*) Diod. Sic. lib. 2, pag. 84. Cicer. de divin. lib. 1, cap. 43, pag. 36. — (*f*) Cicer. tuscul. lib. 5, cap. 3, tom. 2, p. 361. Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n°. 2. — (*g*) Cicer. de finib. lib. 5, cap. 5, tom. 2, pag. 200. Aul. Gell. lib. 20, cap. 5. Clem. Alex. lib. 5, pag. 680.

Digitized by Google

yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour supporter la lumiere, et aujourd'hui même, qui oseroit, au milieu d'Athenes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, et sur les vices du gouvernement populaire ? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme un dépôt, et ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte.

Anacharsis. Mais celles qu'on doit répandre à pleines mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colere, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée (*h*), il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons, celle de les entendre (*i*).

Le Samien. Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit. On conserve avec plus de soin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les symboles piquent la curiosité, donnent un air de nouveauté à des maximes usées; et comme ils se présentent plus souvent à nos sens que les autres signes de nos pensées, ils ajoutent du crédit aux loix qu'ils renferment. Aussi le militaire ne peut être assis au-

(*h*) Plut. in Num. tom. 1, pag. 69. Id. de lib. educ. tom. 2, pag. 12. Porph. vit. Pyth. pag. 42. Jambl. cap. 22, p. 84. Diog. Laert. lib. 8, §. 18. Demetr. Byzant. ap. Athen. lib. 10, cap. 19, pag. 452. — (*i*) Jambl. cap. 34, pag. 198.

Digitized by Google

près de son feu, et le laboureur regarder son boisseau sans se rappeller la défense et le précepte.

Anacharsis. Vous aimez tellement le mystere, qu'un des premiers disciples de Pythagore encourut l'indignation des autres, pour avoir publié la solution d'un problême de géométrie (*k*).

Le Samien. On étoit alors généralement persuadé que la science, ainsi que la pudeur, doit se couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux trésors qu'il recele, plus d'autorité à celui qui les possede. Pythagore profita sans doute de ce préjugé, et j'avouerai même, si vous voulez, qu'à l'imitation de quelques législateurs, il employa de pieuses fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude (*l*); car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, et des accusations odieuses dont on le noircit. Ce qui assure sa gloire (*m*), c'est qu'il conçut un grand projet, celui d'une congrégation, qui, toujours subsistante, et toujours dépositaire des sciences et des mœurs, seroit l'organe de la vérité et de la vertu, quand les hommes seroient en état d'entendre l'une et de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'éleves embrasserent le nouvel institut (*n*). Il les rassembla dans un édifice

(*k*) Jambl. vit. Pyth. cap. 34, pag. 198. — (*l*) Hermipp. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 41. — (*m*) Plat. de rep. lib. 10, p. 600. — (*n*) Diog. Laert. lib. 8, §. 15. Jambl. vit. Pythag. cap. 6, pag. 22.

Digitized by Google

immense, où ils vivoient en commun (*o*), et distribués en différentes classes. Les uns passoient leur vie dans la méditation des choses célestes; les autres cultivoient les sciences, et sur-tout la géométrie et l'astronomie (*p*); d'autres enfin, nommés Economes ou politiques, étoient chargés de l'entretien de la maison et des affaires qui la concernoient (*q*).

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractere du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisoient sur lui, la maniere dont il s'étoit conduit envers ses parens et ses amis. Dès qu'il étoit agréé, il déposoit tout son bien entre les mains des économes (*r*).

Les épreuves du noviciat duroient plusieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vîte à la perfection (*s*). Pendant 3 ans entiers, le novice ne jouissoit dans la société d'aucun égard, d'aucune considération; il étoit comme dévoué au mépris. Ensuite, condamné pendant 5 ans au silence (*t*), il apprenoit

(*o*) Jambl. vit. Pyth. cap. 6, p. 22. Porph. vit. Pythag. pag. 25. — (*p*) Anonym. ap. Phot. cod. 249, p. 1313. Aul. Gell. lib. 1, cap. 9. — (*q*) Jambl. vit. Pyth. cap. 17, pag. 59. — (*r*) Id. ibid. p. 58. — (*s*) Aul. Gell. lib. 1, cap. 9. — (*t*) Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Lucian. vitar. auct. §. 3, tom. 1, pag. 542. Jambl. vit. Pythag. cap. 17, pag. 59.

Digitized by Google

à compter sa curiosité (*u*), à se détacher du monde, à ne s'occuper que de dieu seul (*x*). Les purifications et différens exercices de piété remplissoient tous ses momens (*y*). Il entendoit par intervalles la voix de Pythagore, qu'un voile épais déroboit à ses regards (*z*), et qui jugeoit de ses dispositions d'après ses réponses.

Quand on étoit content de ses progrès, on l'admettoit à la doctrine sacrée; s'il trompoit l'espérance de ses maîtres, on le renvoyoit, en lui restituant son bien considérablement augmenté (*a*); dès ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dressoit un tombeau dans l'intérieur de la maison, et ceux de la société refusoient de le reconnoître, si, par hasard, il s'offroit à leurs yeux (*b*). La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine sacrée (*c*).

Les associés ordinaires pouvoient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagemens.

(*u*) Plut. de curios. tom. 2, pag. 519. — (*x*) Clem. Alex. strom. lib. 5, pag. 686. Jambl. vit. Pyth. cap. 17, pag. 57. — (*y*) Jambl. vit. Pythag. cap. 17, pag. 61. — (*z*) Id. ibid. pag. 60. Diog. Laert. lib. 8, §. 10. — (*a*) Jambl. ibid. pag. 60. — (*b*) Orig. contr. Cels. lib. 3, tom. 1, p. 481. Jambl. ibid. p. 61. — (*c*) Clem. Alex. strom. lib. 5, pag. 680. Lysid. epist. ap. Jambl. vit. Pyth. cap. 17, pag. 62.

Digitized by Google

Des externes, hommes et femmes, étoient agrégés aux différentes maisons (*d*). Ils y passoient quelquefois des journées entieres, et assistoient à différens exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéressoient à ses progrès, se pénétroient de son esprit, et pratiquoient la regle.

Les disciples qui vivoient en commun se levoient de très-grand matin. Leur réveil étoit suivi de deux examens, l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée : le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur conduite (*e*). Après avoir passé une robe blanche et extrêmement propre (*f*), ils prenoient leur lyre, et chantoient des cantiques sacrés (*g*), jusqu'au moment où le soleil se montrant à l'horizon, ils se prosternoient devant lui (*h*) *, et alloient chacun en particulier se promener dans des bosquets rians,

(*d*) Jambl. vit. Pyth. cap. 36, pag. 214, Porph. vit. Pyth. pag. 25. Kust. ibid. — (*e*) Diod. Sic. in excerpt. Vales. pag. 245. Jambl. vit. Pyth. cap. 29, pag. 140 et 141 ; cap. 35, pag. 206. Porph. vit. Pyth. pag. 40 et 41. Aur. carm. v. 40. — (*f*) Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 19. AElian. var. hist. lib. 2, cap. 32. Jambl. ibid. cap. 21, p. 84 ; cap. 28, p. 126. — (*g*) Jambl. ibid. cap. 25, p. 95. — (*h*) Id. ibid. cap. 35, p. 206.

* Il paroît qu'au lever du soleil, Socrate, à l'exemple peut-être des Pythagoriciens, se prosternoit devant cet astre. (Plat. in conv. tom. 3, p. 220.)

Digitized by Google

ou des solitudes agréables. L'aspect et le repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une assiette tranquille, et la disposoient aux savantes conversations qui les attendoient à leur retour (*i*).

Elles se tenoient presque toujours dans un temple, et rouloient sur les sciences exactes ou sur la morale (*k*). Des professeurs habiles en expliquoient les élémens, et conduisoient les éleves à la plus haute théorie. Souvent ils leur proposoient pour sujet de méditation un principe fécond, une maxime lumineuse. Pythagore qui voyoit tout d'un coup d'œil comme il exprimoit tout d'un seul mot, leur disoit un jour : Qu'est-ce que l'univers ? l'ordre. Qu'est-ce que l'amitié ? l'égalité (*l*). Ces définitions sublimes et neuves alors, attachoient et élevoient les esprits. La premiere eut un tel succès, qu'elle fut substituée aux anciens noms que les Grecs avoient jusqu'alors donnés à l'univers. Aux exercices de l'esprit succédoient ceux du corps, tels que la course et la lutte, et ces combats paisibles se livroient dans les bois ou dans les jardins (*m*).

A dîner on leur servoit du pain et du miel, rarement du vin (*n*). Ceux qui aspiroient à la perfection, ne prenoient souvent que du pain et de

(*i*) Jambl. vit. Pyth. cap. 20, p. 81. — (*k*) Id. ibid. — (*l*) Id. ibid. cap. 29, pag. 138. Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Anonym. ap. Phot. pag. 1317. — (*m*) Jambl. vit. Pyth. cap. 21, pag. 81. — (*n*) Id. ibid. pag. 82.

Digitized by Google

l'eau (*o*). En sortant de table, ils s'occupoient des affaires que les étrangers soumettoient à leur arbitrage (*p*). Ensuite ils se réunissoient deux à deux, trois à trois, retournoient à la promenade, et discutoient entre eux les leçons qu'ils avoient reçues dans la matinée (*q*). De ces entretiens étoient sévèrement bannies les médisances et les injures, les facéties et les paroles superflues (*r*).

Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pieces où l'on avoit dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens et de divers parfums qu'ils offroient aux dieux (*s*).

J'oublois de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentoit un repas excellent et somptueux, qu'ils en repaissoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, et se passoient même de leur nourriture ordinaire (*t*).

Le souper étoit suivi de nouvelles libations et d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir.

(*o*) Alex. ap. Athen. lib. 4, p. 161. — (*p*) Jambl. vit. Pyth. cap. 21, p. 82. — (*q*) Id. ibid. — (*r*) Id. ibid. cap. 80, p. 145. — (*s*) Id. ibid. cap. 21, p. 83. — (*t*) Diod. Sic. excerpt. Vales. p. 245. Jambl. cap. 31, p. 187.

Digitized by Google

Ce dernier, avant de les congédier, leur rappelloit ces préceptes importans : « Ne cessez « d'honorer les dieux, les génies et les héros ; de « respecter ceux dont vous avez reçu le jour ou « des bienfaits, et de voler au secours des loix « violées ». Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur et d'équité : « Gardez-vous, « ajoutoit-il, d'arracher l'arbre ou la plante « dont l'homme retire de l'utilité, et de tuer l'a- « nimal dont il n'a point à se plaindre (*u*) ».

Retirés chez eux, ils se citoient à leur propre tribunal, repassoient en détail et se reprochoient les fautes de commission et d'omission (*x*). Après cet examen, dont la constante pratique pourroit seule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever ils employoient l'harmonie, pour dissiper les vapeurs du sommeil ; le soir, pour calmer le trouble des sens (*y*). Leur mort étoit paisible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier (*z*), et leurs funérailles étoient accompagnées de cérémonies qu'il ne nous est pas permis de révéler (*a*).

(*u*) Jambl. vit. Pyth. cap. 21, pag. 84. — (*x*) Diog. Laert. lib. 8, §. 22. Jambl. cap. 35, p. 206. Aur. carm. v. 40. Hierocl. ibid. Porph. vit. Pyth. p. 41. — (*y*) Plut. de Isid. tom. 2, p. 384. Quintil. de orat. lib. 9, cap. 4, p. 589. Jambl. cap. 25, pag. 95. — (*z*) Plin. lib. 35, cap. 12, tom. 2, pag. 711. — (*a*) Plut. de gen. Soc. tom. 2, pag. 686.

Digitized by Google

Pendant toute leur vie, deux sentimens, ou plutôt un sentiment unique devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité (*b*), de se tenir toujours en sa présence (*c*), de se régler en tout sur sa volonté (*d*) : de là ce respect qui ne leur permettoit pas de mêler son nom dans leurs sermens (*e*), cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ses regards (*f*), ces exhortations qu'ils se faisoient continuellement de ne pas éloigner l'esprit de dieu qui résidoit dans leurs ames (*g*), cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquoient à leur divination, seul moyen qui nous reste de connoître ses intentions (*h*).

De là découloient encore les sentimens qui les unissoient entre eux et avec les autres hommes (*i*). Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, et le plus consolant de tous : *Mon ami est un autre moi-même* (*k*). En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux.

(*b*) Plut. in Num. tom. 1, p. 69. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 686. Aur. carm. — (*c*) Jambl. cap. 16, p. 57. Anonym. ap. Phot. pag. 1313. — (*d*) Jambl. cap. 28, pag. 115. — (*e*) Id. ibid. p. 126. — (*f*) Id. cap. 16, p. 57. — (*g*) Id. cap. 33, p. 193. — (*h*) Id. cap. 28, p. 116. — (*i*) Id. cap. 33, p. 193. — (*k*) Porph. vit. Pyth. p. 37.

Digitized by Google

Comme dans le physique et dans le moral il rapportoit tout à l'unité, il voulut que ses disciples n'eussent qu'une même pensée, qu'une seule volonté (*l*). Dépouillés de toute propriété (*m*), mais libres dans leurs engagemens, insensibles à la fausse ambition, à la vaine gloire (*n*), aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, divisent les hommes, ils n'avoient plus à craindre que la rivalité de la vertu, et l'opposition du caractere. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouroient à surmonter ces obstacles. Leur union, cimentée par le desir de plaire à la divinité, à laquelle ils rapportoient toutes leurs actions (*o*), leur procuroit des triomphes sans faste, et de l'émulation sans jalousie.

Ils apprenoient à s'oublier eux-mêmes, à se sacrifier mutuellement leurs opinions (*p*), à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les mensonges même légers, par des plaisanteries hors de propos, par des protestations inutiles (*q*).

Ils apprenoient encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque dans ces entretiens où s'agitoient des questions de philosophie, il leur échappoit quelque expression d'aigreur, ils ne laissoient pas coucher le soleil sans s'être donné

(*l*) Jambl. cap. 33, pag. 186. — (*m*) Id. cap. 30, pag. 143. — (*n*) Id. cap. 31, pag. 165. — (*o*) Id. cap. 33, pag. 193. — (*p*) Id. cap. 22, pag. 85; cap. 33, pag. 186. — (*q*) Id. cap. 30, p. 145; cap. 33, p. 187.

Digitized by Google

la main en signe de réconciliation (*r*). Un d'eux, en pareille occasion, courut chez son ami, et lui dit : Oublions notre colere, et soyez le juge de notre différent. J'y consens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu (*s*).

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent et découragent l'amitié. Sentoient-ils bouillonner leur sang au fond de leur cœur? prévoyoient-ils un moment de tristesse ou de dégoût? ils s'écartoient au loin, et calmoient ce trouble involontaire; ou par la réflexion (*t*), ou par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame (*u*).

C'est à leur éducation qu'ils devoient cette docilité d'esprit, cette facilité de mœurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeunesse, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractere; des instituteurs respectables et indulgens, les ramenoient par des corrections douces, faites à propos et en particulier, qui avoient plus l'air de la représentation que du reproche (*x*).

Pythagore, qui régnoit sur tout le corps avec la tendresse d'un pere, mais avec l'autorité d'un

---

(*r*) Plut. de frat. amor. tom. 2, p. 488. — (*s*) Jambl. vit. Pyth. cap. 27, pag. 107. — (*t*) Id. cap. 31, p. 168. — (*u*) AElian. var. hist. lib. 14, cap. 23. Chamæl. ap. Athen. lib. 14, cap. 5, pag. 623. Jambl. cap. 25, pag. 98; cap. 32, pag. 181. — (*x*) Jambl. cap. 22, pag. 85.

Digitized by Google

monarque, vivoit avec eux comme avec ses amis ; il les soignoit dans leurs maladies, et les consoloit dans leurs peines (*y*). C'étoit par ses attentions, autant que par ses lumieres, qu'il dominoit sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étoient pour eux des oracles, et qu'ils ne répondoient souvent aux objections que par ces mots : *C'est lui qui l'a dit* (*z*). Ce fut encore par là qu'il sut imprimer dans le cœur de ses disciples, cette amitié rare et sublime qui a passé en proverbe (*a*).

Les enfans de cette grande famille dispersée en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnoissoient à certains signes (*b*), et se traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts se trouvoient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, et risqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs freres, tombé dans la détresse ou dans l'indigence (*c*).

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle ? Un des nôtres voyageant à pied, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante

(*y*) Porph. vit. Pyth. pag. 37. — (*z*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 5, tom. 2, p. 400. Val. Max. lib. 8, extern. n°. 1. — (*a*) Jambl. cap. 33, pag. 186.

(*b*) Id. ibid. pag. 191. — (*c*) Diod. Sic. excerpt. Vales. pag. 243. Jambl. cap. 33, pag 192.

Digitized by Google

quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amene dans ces lieux écartés, un autre disciple de Pythagore. Instruit par les caracteres énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste, et continue sa route (*d*).

Anacharsis. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thebes. Vous avez connu Lysis.

Le Samien. Ce fut un des ornemens de l'ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette persécution qui fit périr tant d'illustres Pythagoriciens (*e*), et s'étant rendu quelques années après à Thebes, il se chargea de l'éducation d'Epaminondas (*f*).

Anacharsis. Lysis mourut. Vos philosophes d'Italie, craignant qu'on n'eût pas observé dans ses funérailles, les rites qui vous sont particuliers, envoyerent à Thebes Théanor, chargé de demander le corps de Lysis, et de distribuer des présens à ceux qui l'avoient secouru dans sa vieillesse. Théanor apprit qu'Epaminondas, initié dans vos mystere, l'avoit fait inhumer suivant vos statuts, et ne put faire accepter l'argent qu'on lui avoit confié (*g*).

(*d*) Jambl. vit. Pyth. cap. 33, p. 192. — (*e*) Id. ibid. cap. 35, pag. 200. (*f*) Nep. in Epamin. cap. 2. — (*g*) Plut. de gen. Socr. tom. 2, pag. 585.

Digitized by Google

Le Samien. Vous me rappellez un trait de ce Lysis. Un jour, en sortant du temple de Junon (*h*), il rencontra sous le portique un de ses confreres, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la Déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en appercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblée des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée; il courut à lui, le trouva sous le vestibule, et tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

On n'est point étonné de cette constance, quand on connoît l'esprit de notre congrégation. Il est rigide et sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux loix de rigueur, il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

Anacharsis. Mais vous en avez de munitieux et de frivoles qui rapetissent les ames; par exemple, de n'oser croiser la jambe gauche sur la droite (*i*); ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès (*k*).

(*h*) Jambl. vit. Pyth. cap. 30, pag. 155. — (*i*) Plut. de vitios. pud. 2, pag. 532. — (*k*) Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Jambl. cap. 28, pag. 131.

Digitized by Google

Le Samien. Eh ! ne nous jugez point d'après cette foule d'observances, la plupart ajoutées à la regle par des rigoristes qui vouloient réformer la réforme, quelques-unes tenant à des vérités d'un ordre supérieur, toutes prescrites pour nous exercer à la patience et aux autres vertus. C'est dans les occasions importantes qu'il faut étudier la force de notre institution. Un disciple de Pythagore ne laisse échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni foiblesse dans les dangers. S'il a des discussions d'intérêt, il ne descend point aux prieres, parce qu'il ne demande que la justice ; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité (*l*).

Anacharsis. Épargnez-vous un plus long détail. Je sais tout ce que peuvent la religion et la philosophie sur des imaginations ardentes et subjuguées. Mais je sais aussi qu'on se dédommage souvent des passions que l'on sacrifie par celles que l'on conserve. J'ai vu de près une société, partagée entre l'étude et la priere, renoncer sans peine aux plaisirs des sens et aux agrémens de la vie ; retraite, abstinances, austérités (*m*), rien ne lui coûte, parce que c'est par là qu'elle gouverne les peuples et les rois. Je parle des prêtres Egyptiens, dont l'institut me paroît parfaitement ressembler au vôtre (*n*).

(*l*) Jambl. vit. Pyth. cap. 32, pag. 174 ; cap. 33, p. 186. — (*m*) Herodot. lib. 2, cap. 37. — (*n*) Chœrem. ap. Porph. de abstin. lib. 4, pag. 308.

Digitized by Google

Le Samien. Avec cette différence que, loin de s'appliquer à réformer la nation, ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur société.

Anacharsis. Vous avez essuyé les mêmes reproches. Ne disoit-on pas que pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation, vous ne regardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux (*o*) ?

Le Samien. Dégrader l'humanité ! nous qui regardons la bienfaisance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité (*p*) ; nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaison entre le ciel et la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfans d'une même famille, entre tous les êtres vivans (*q*), de quelque nature qu'ils soient !

En Egypte l'ordre sacerdotal n'aime que la considération et le crédit : aussi protege-t-il le despotisme qui le protege à son tour (*r*). Quant à Pythagore, il aimoit tendrement les hommes, puisqu'il desiroit qu'ils fussent tous libres et vertueux.

Anacharsis. Mais pouvoit-il se flatter qu'ils le desireroient aussi vivement que lui, et que la moindre secousse ne détruiroit pas l'édifice des loix et des vertus ?

(*o*) Jambl. vit. Pyth. cap. 35, pag. 208. — (*p*) Anonym. ap. Phot. pag. 1313. — (*q*) Jambl. ibid. cap. 33, pag. 185. — (*r*) Diod. Sic. lib. 1, pag. 66.

Digitized by Google

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers succès lui firent espérer qu'il pourroit l'élever jusqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que son arrivée en Italie causa d'abord dans les mœurs. Elle se seroit étendue par degrés, si des hommes puissans, mais souillés de crimes, n'avoient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occasionna sa ruine. La calomnie se souleva, dès qu'elle se vit soutenue (*s*). Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magistratures par la voie du sort (*t*); aux riches, en ne les faisant accorder qu'au mérite (*u*). Nos paroles furent transformées en maximes séditieuses, nos assemblées en conseils de conspirateurs (*x*). Pythagore, banni de Crotone, ne trouva point d'asyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa mort n'éteignit point la persécution. Plusieurs de ses disciples réunis dans une maison furent dévoués aux flammes, et périrent presque tous (*y*). Les autres s'étant dispersés, les habitans de Crotone qui avoient reconnu leur innocence, les rappellerent quelque temps après; mais une guerre étant survenue, ils se signalerent dans un combat,

(*s*) Jambl. vit. Pythag. cap. 35, pag. 291. — (*t*) Id. ibid. pag. 209. — (*u*) Id. ibid. pag. 204. — (*x*) Justin. lib. 20, cap. 4. — (*y*) Id. ibid. Plut. de gen. Socr. tom. 2, pag. 583.

Digitized by Google

et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuse (z).

Quoiqu'après ces malheureux événemens, le corps fût menacé d'une dissolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner (a). Diodore, qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit si fort recommandée, affecta des mœurs plus austères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus grossiers (b). Il eut des partisans, et l'on distingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime, et ceux du nouveau.

Maintenant réduits à un petit nombre, séparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en secret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naissance de l'institut, par celui qu'ils ont encore. C'est nous qui avions formé Epaminondas, et Phocion s'est formé sur nos exemples.

Je n'ai pas besoin de vous rappeller que cette congrégation a produit une foule de législateurs, de géometres, d'astronomes, de naturalistes, d'hommes célebres dans tous les genres (c); que c'est elle qui a éclairé la Grece, et que les philosophes modernes ont puisé dans nos auteurs la

(z) Jambl. vit. Pyth. cap. 35, pag. 212. — (a) Id. ibid., cap. 36, pag. 213. — (b) Herm. Tim. et Sosicr. ap. Athen. lib. 4, pag. 163. — (c) Jambl. vit. Pythag. cap. 29, p. 132; cap. 36, p. 215. Bruck. hist. philos. tom. 1, pag. 1101. Fabric. bibl. Græc. tom. 1, p. 490.

Digitized by Google

plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en est accrue ; par-tout il obtient un rang distingué parmi les sages (*d*) : dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins (*e*). Il en avoit joui pendant sa vie (*f*), vous n'en serez pas surpris. Voyez comme les nations et même les philosophes parlent des législateurs et des précepteurs du genre humain. Ce ne sont point des hommes, mais des dieux (*g*), des ames d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le tartare que nous habitons, ont daigné se revêtir d'un corps humain, et partager nos maux pour établir parmi nous les loix et la philosophie (*h*).

Anacharsis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaisans n'ont eu que des succès passagers ; et puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes et vicieux.

Le Samien. A moins, comme disoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, et que Dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie

---

(*d*) Herodot. lib. 4, cap. 95. — (*e*) Justin. lib. 20, cap. 4. — (*f*) Porph. vit. Pyth. p. 28. Jambl. cap. 6, pag. 23 ; cap. 28, pag. 118 et 120. Dio Chrysost. orat. 17, pag. 524. Philostr. vit. Apollon. cap. 1, pag. 2. Diog. Laert. lib. 8, §. 11. — (*g*) Clem. Alex. strom. lib. 1, pag. 355. — (*h*) Plat. apud Clem. Alex. strom. lib. 1, pag. 355.

Digitized by Google

quelqu'un qui leur apporte sa parole, et leur révele ses volontés (*i*).

Le lendemain de cet entretien, nous partîmes pour Athenes, et quelques mois après nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

(*i*) Plat. apol. Socr. tom. 1, pag. 31. Id. in Phæd. tom. 1, pag. 85, E. Id. in Alcib. 2, tom. 2, pag. 150.

Fin du Chapitre soixante-quinzieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVI.

Délos et les Cyclades.

DANS l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amene, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossieres ; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumiere pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets ; c'est la lumiere dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est prête de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelans, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légeres : mais bientôt elle se hâte d'éclore ; et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avoit précédée ; il semble qu'un nouveau soleil se leve sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant,

Digitized by Google

instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillans ! ô nuits délicieuses ! quelle émotion excitoit dans mon ame cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! O dieu des plaisirs ! ô printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grece, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir ; vous paroissiez dans les vallées, elles se changeoient en prairies riantes ; vous paroissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhaloient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les Amours empressés accouroient à votre voix ; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés : la terre en étoit embrâsée. Tout renaissoit pour s'embellir ; tout s'embellissoit pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces momens fortunés, où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitoit, surpris et satisfait de son existence, sembloit n'avoir un esprit que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le desirer, une ame que pour le sentir.

Cette saison charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore (*a*), celles qu'on célebre de quatre en quatre ans à Délos, pour honorer la

(*a*) Dionys. perieg. v. 528 ; ap. Geogr. min. tom. 4, p. 100. Mém. de l'acad. des bell. lett. tom. 26, p. 211.

Digitized by Google

naissance de Diane et d'Apollon (*b*) *. Le culte de ces divinités subsiste dans l'île depuis une longue suite de siecles. Mais comme il commençoit à s'affoiblir, les Athéniens instituerent, pendant la guerre du Péloponese (*c*), des jeux qui attirent cent peuples divers. La jeunesse d'Athenes brûloit d'envie de s'y distinguer : toute la ville étoit en mouvement. On y préparoit aussi la députation solemnelle qui va tous les ans offrir au temple de Délos un tribut de reconnoissance pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui transporta ce héros en Crete ; et déja le prêtre d'Apollon en avoit couronné la poupe de ses mains sacrées (*d*). Je descendis au Pirée avec Philotas et Lysis ; la mer étoit couverte de bâtimens légers qui faisoient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté du choix. Nous nous sentîmes enlever par des matelots, dont la joie tumultueuse et vive se confondoit avec celle d'un peuple immense qui couroit au rivage. Ils appareillerent à

(*b*) Corsin. fast. Attic. tom. 2, pag. 326.

* Le 6 du mois attique thargélion, on célébroit la naissance de Diane ; le 7, celle d'Apollon. Dans la 3e. année de la 109e. olympiade, le mois thargélion commença le 2 de mai de l'an 341 avant J. C. ; ainsi le 6 et le 7 de thargélion concoururent avec le 8 et le 9 de mai.

(*c*) Thucyd. lib. 3, cap. 104. — (*d*) Plat. in Phædon. tom. 1, pag. 58. Plut. in Thes. tom. 1, pag. 9.

Digitized by Google

l'instant; nous sortimes du port, et nous abordâmes le soir à l'île de Céos (*e*).

Le lendemain nous rasâmes Syros; et ayant laissé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui sépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes aussi-tôt le temple d'Apollon, et nous le saluâmes par de nouveaux transports de joie. La ville de Délos se développoit presque toute entière à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégans, ces forêts de colonnes dont elle est ornée; et ce spectacle, qui varioit à mesure que nous approchions, suspendoit en nous le desir d'arriver.

Parvenus au rivage, nous courûmes au temple, qui n'en est éloigné que d'environ 100 pas (*f*). Il y a plus de mille ans qu'Erysichthon, fils de Cécrops, en jeta les premiers fondemens (*g*), et que les divers états de la Grece ne cessent de l'embellir; il étoit couvert de festons et de guirlandes, qui, par l'opposition de leurs couleurs, donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il est construit (*h*). Nous vîmes dans l'intérieur la statue d'Apollon, moins célebre par la délicatesse du travail, que par son ancienneté (*i*). Le dieu tient son arc d'une main; et pour montrer que la musique lui doit son ori-

(*e*) AEschin. epist. 1, in Demosth. oper. pag. 205. — (*f*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 300. — (*g*) Euseb. chron. lib. 2, p. 76. — (*h*) Spon, voyag. tom. 1, pag. 111. — (*i*) Plut. de mus. tom. 2, pag. 1136.

Digitized by Google

gine et ses agrémens, il soutient de la gauche les trois Grâces, représentées, la premiere avec une lyre, la seconde avec des flûtes, et la troisieme avec un chalumeau.

Auprès de la statue est cet autel qui passe pour une des merveilles du monde (*k*). Ce n'est point l'or, ce n'est point le marbre qu'on y admire; des cornes d'animaux, pliées avec effort, entrelacées avec art, et sans aucun ciment, forment un tout aussi solide que régulier. Des prêtres occupés à l'orner de fleurs et de rameaux (*l*), nous faisoient remarquer l'ingénieux tissu de ses parties. C'est le dieu lui-même, s'écrioit un jeune ministre, qui, dans son enfance, a pris soin de les unir entre elles. Ces cornes menaçantes, que vous voyez suspendues à ce mur, celles dont l'autel est composé, sont les dépouilles des chevres sauvages qui paissoient sur le mont Cynthus, et que Diane fit tomber sous ses coups (*m*). Ici les regards ne s'arrêtent que sur des prodiges. Ce palmier, qui déploie ses branches sur nos têtes, est cet arbre sacré qui servit d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au monde les divinités que nous adorons (*n*). La forme de cet autel est devenue cé-

(*k*) Plut. de solert. animal. tom. 2, pag. 983. Mart. epigr. 1. Diog. Laert. lib. 8, §. 13. — (*l*) Span. in Callim. tom. 2, p. 97. — (*m*) Callim. hymn. in Apoll. v. 60. — (*n*) Homer. in odyss. lib. 6, v. 162. Callim. in Del. v. 208. Theophr. hist. plant. lib. 4, cap. 14, p. 489. Cicer. de leg. lib. 1, tom. 3, p. 115. Plin. lib. 16, cap. 44, tom. 2, p. 40. Pausan. lib. 8, cap. 28, p. 643.

Digitized by Google

lebre par un problême de géométrie, dont on ne donnera peut-être jamais une exacte solution. La peste ravageoit cette île, et la guerre déchiroit la Grece. L'oracle consulté par nos peres, répondit que ces fléaux cesseroient, s'ils faisoient cet autel une fois plus grand qu'il n'est en effet (*o*). Ils crurent qu'il suffisoit de l'augmenter du double en tout sens; mais ils virent avec étonnement qu'ils construisoient une masse énorme qui contenoit huit fois celle que vous avez sous les yeux. Après d'autres essais, tous infructueux, ils consulterent Platon qui revenoit d'Egypte. Il dit aux députés, que le dieu, par cet oracle, se jouoit de l'ignorance des Grecs, et les exhortoit à cultiver les sciences exactes, plutôt que de s'occuper éternellement de leurs divisions. En même temps, il proposa une voie simple et mécanique de résoudre le problême. Mais la peste avoit cessé quand sa réponse arriva. C'est apparemment ce que l'oracle avoit prévu, me dit Philotas.

Ces mots, quoique prononcés à demi-voix, fixerent l'attention d'un citoyen de Délos. Il s'approcha en nous montrant un autel moins orné que le précédent: Celui-ci, nous dit-il, n'est jamais arrosé du sang des victimes; on n'y voit jamais briller la flamme dévorante: c'est-là que Pythagore

(*o*) Plut. de gen. Socr. tom. 2, p. 579, de Ei. Delph. p. 386. Val. Max. lib. 8, cap. 12, extern. n°. 1. Montucla, hist. des mathém. tom. 1, pag. 186.

Digitized by Google

venoit, à l'exemple du peuple, offrir des gâteaux, de l'orge et du froment (*p*) ; et sans doute que le dieu étoit plus flatté de l'hommage éclairé de ce grand homme, que de ces ruisseaux de sang dont nos autels sont continuellement inondés.

Il nous faisoit ensuite observer tous les détails de l'intérieur du temple. Nous l'écoutions avec respect ; nous admirions la sagesse de ses discours, la douceur de ses regards, et le tendre intérêt qu'il prenoit à nous. Mais quelle fut notre surprise, lorsque des éclaircissemens mutuels nous firent connoître Philoclès ! C'étoit un des principaux habitans de Délos, par ses richesses et ses dignités ; c'étoit le pere d'Ismene, dont la beauté faisoit l'entretien de toutes les femmes de la Grece ; c'étoit lui qui, prévenu par des lettres d'Athenes, devoit exercer à notre égard les devoirs de l'hospitalité. Après nous avoir embrassés à plusieurs reprises : Hâtez-vous, nous dit-il, venez saluer mes dieux domestiques ; venez voir Ismene, et vous serez témoin de son hymen ; venez voir Leucippe, son heureuse mere, et vous partagerez sa joie : elles ne vous recevront pas comme des étrangers, mais comme des amis qu'elles avoient sur la terre, et que le ciel leur destinoit depuis long-temps : oui, je vous le jure, ajouta-t-il en nous serrant la main, tous ceux qui

(*p*) Clem. Alex. strom. lib. 7, pag. 848. Porph. de abstin. lib. 2, pag. 153, not. ibid.

Digitized by Google

aiment la vertu ont des droits sur l'amitié de Philoclès et de sa famille.

Nous sortîmes du temple; son zele impatient nous permit à peine de jeter un coup d'œil sur cette foule de statues et d'autres autels dont il est entouré. Au milieu de ces monumens s'éleve une figure d'Apollon, dont la hauteur est d'environ 24 pieds (*q*); de longues tresses de cheveux flottent sur ses épaules, et son manteau qui se replie sur le bras gauche, et semble obéir au souffle du Zéphyr. La figure, et la plinthe qui la soutient, sont d'un seul bloc de marbre, et ce furent les habitans de Naxos qui le consacrerent en ce lieu (*r*). Près de ce colosse, Nicias, général des Athéniens, fit élever un palmier de bonze (*s*), dont le travail est aussi précieux que la matiere. Plus loin, nous lûmes sur plusieurs statues, cette inscription fastueuse (*t*): *L'île de Chio est célebre par ses vins excellens; elle le sera dans la suite par les ouvrages de Bupalus et d'Anthermus.* Ces deux artistes vivoient il y a deux siecles. Ils ont été suivis et effacés par les Phidias et les Praxiteles; et c'est ainsi qu'en voulant éterniser leur gloire, ils n'ont éternisé que leur vanité.

La ville de Délos n'a ni tours, ni murailles, et n'est défendue que par la présence d'Apollon (*u*).

(*q*) Tournef. voyag. tom. 1, p. 302. Whel. a journ. book 1, pag. 56. Spon, voyag. tom. 1, pag. 107.

(*r*) Tournef. ibid. — (*s*) Plut. in Nic. t. 1, p. 525. — (*t*) Plin. lib. 36, cap. 5, tom. 2. — (*u*) Callim. in Del. v. 24. Cicer. orat. pro leg. Manil. cap. 18, tom. 5, pag. 20.

Digitized by Google

Les maisons sont de briques, ou d'une espece de granit assez commun dans l'île (*x*). Celle de Philoclès s'élevoit sur le bord d'un lac (*y*), couvert de cygnes (*z*), et presque par-tout entouré de palmiers.

Leucippe, avertie du retour de son époux, vint au-devant de lui, et nous la prîmes pour Ismene; mais bientôt Ismene parut, et nous la prîmes pour la déesse des amours. Philoclès nous exhorta mutuellement à bannir toute contrainte; et dès cet instant nous éprouvâmes à la fois toutes les surprises d'une liaison naissante, et toutes les douceurs d'une ancienne amitié.

L'opulence brilloit dans la maison de Philoclès: mais une sagesse éclairée en avoit si bien réglé l'usage, qu'elle sembloit avoir tout accordé au besoin, et tout refusé au caprice. Des esclaves, heureux de leur servitude, couroient au-devant de nos desirs. Les uns répandoient sur nos mains et sur nos pieds une eau plus pure que le cristal; les autres chargeoient de fruits une table placée dans le jardin (*a*), au milieu d'un bosquet de myrtes. Nous commençâmes par des libations en l'honneur des dieux qui président à l'hospita-

(*x*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 305. — (*y*) Herodot. lib. 2, cap. 171. Callim. in Apoll. v. 59; in Del. v. 261. Theogn. sent. v. 7, Spon, voyag. tom. 1, p. 106. — (*z*) Euripid. in Ion. v. 167; in Iphig. in Taur. v. 1103 Aristoph. in av. v. 870. — (*a*) Theod. Prodr. in Rhod. et Dosicl. amor. lib. 2, pag. 57.

lité:

Digitized by Google

lité : on nous fit plusieurs questions sur nos voyages. Philoclès s'attendrit plus d'une fois au souvenir des amis qu'il avoit laissés dans le continent de la Grece. Après quelques instans d'une conversation délicieuse, nous sortîmes avec lui pour voir les préparatifs des fêtes.

C'étoit le jour suivant qu'elles devoient commencer *; c'étoit le jour suivant qu'on honoroit à Délos la naissance de Diane (*b*). L'île se remplissoit insensiblement d'étrangers attirés par la piété, l'intérêt et le plaisir. Ils ne trouvoient déja plus d'asyle dans les maisons ; on dressoit des tentes dans les places publiques ; on en dressoit dans la campagne : on se revoyoit après une longue absence, et on se précipitoit dans les bras les uns des autres. Ces scenes touchantes dirigeoient nos pas en différens endroits de l'île ; et, non moins attentifs aux objets qui s'offroient à nous qu'aux discours de Philoclès, nous nous instruisions de la nature et des propriétés d'un pays si fameux dans la Grece.

L'île de Délos n'a que sept à huit mille pas de tour, et sa largeur n'est qu'environ le tiers de sa longueur (*c*). Le mont Cynthus, dirigé du nord au midi, termine une plaine qui s'étend vers l'occident jusqu'aux bords de la mer. C'est dans cette

* Le 8 de mai de l'an 342 avant J. C.

(*b*) Diog. Laert. lib. 2, §. 44. — (*c*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 287 et 288.

Digitized by Google

plaine que la ville est située (*d*). Le reste de l'île n'offre qu'un terrein inégal et stérile, à l'exception de quelques vallées agréables que forment diverses collines placées dans sa partie méridionale (*e*). La source de l'Inopus est la seule dont la nature l'ait favorisée; mais en divers endroits, des citernes et des lacs conservent pendant plusieurs mois les eaux du ciel.

Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui réunissoient le sacerdoce à l'empire (*f*). Dans la suite elle tomba sous la puissance des Athéniens, qui la purifierent pendant la guerre du Péloponese (*g*). On transporta les tombeaux de ses anciens habitans dans l'île de Rhénée. C'est là que leurs successeurs ont vu, pour la premiere fois, la lumiere du jour; c'est là qu'ils doivent la voir pour la derniere fois. Mais s'ils sont privés de l'avantage de naître et de mourir dans leur patrie (*h*), ils y jouissent du moins pendant leur vie d'une tranquillité profonde : les fureurs des barbares (*i*), les haines des nations (*k*), les inimitiés particulieres tombent à l'aspect de cette terre

(*d*) Strab. lib. 10, pag. 485. — (*e*) Euripid. Iphig. in Taur. v. 1235. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 311. — (*f*) Virg. Æneid. lib. 3, v. 80. Ovid. metam. lib. 13, v. 632. Dionys. Halic. antiq. Rom. lib. 1, cap. 50, tom. 1, pag. 125. — (*g*) Thucyd. lib. 3, cap. 104. — (*h*) Æschin. epist. ad Philocr. p. 205. Plut. apopht. Lacon. tom. 2, p. 230. — (*i*) Herodot. lib. 6, cap. 97. — (*k*) Pausan. lib. 3, cap. 23, pag. 269. Liv. lib. 44, cap. 29.

Digitized by Google

sacrée : les coursiers de Mars ne la foulent jamais de leurs pieds ensanglantés (*l*). Tout ce qui présente l'image de la guerre en est sévèrement banni : on n'y souffre pas même l'animal le plus fidele à l'homme, parce qu'il y détruiroit des animaux plus foibles et plus timides *. Enfin la paix a choisi Délos pour son séjour, et la maison de Philoclès pour son palais.

Nous en approchions, lorsque nous vîmes venir à nous un jeune homme dont la démarche, la taille et les traits n'avoient rien de mortel : C'est Théagene, nous dit Philoclès, c'est lui que ma fille a choisi pour son époux ; et Leucippe vient de fixer le jour de son hymen. O mon pere ! répondit Théagene, en se précipitant entre ses bras, ma reconnoissance augmente à chaque instant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi ; ils sont mes amis puisqu'ils sont les vôtres ; et je sens que l'excès de la joie a besoin de soutien comme l'excès de la douleur. Vous pardonnerez ce transport, si vous avez aimé, ajouta-t-il en s'adressant à nous ; et si vous n'avez point aimé, vous le pardonnerez en voyant Iséne. L'intérêt que nous prîmes à lui, sembla calmer le désordre de ses sens, et le soulager du poids de son bonheur.

(*l*) Callim. in Del. v. 277.

* Il n'étoit pas permis d'avoir des chiens à Délos (Strab. lib. 10, pag. 486), de peur qu'ils n'y détruisissent les lievres et les lapins.

Digitized by Google

Philoclès fut accueilli de Leucippe et d'Ismene, comme Hector l'étoit d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentroit dans les murs d'Ilium. On servit le souper dans une galerie ornée de statues et de tableaux; et nos cœurs ouverts à la joie la plus pure, goûterent les charmes de la confiance et de la liberté.

Cependant Philoclès mettoit une lyre entre les mains d'Ismene, et l'exhortoit à chanter un de ces hymnes destinés à célébrer la naissance de Diane et d'Apollon. Exprimez par vos chants, disoit-il, ce que les filles de Délos retraceront demain dans le temple par la légereté de leurs pas. Anacharsis et Philotas en reconnoîtront mieux l'origine de nos fêtes, et la nature du spectacle que nous offrirons à leurs yeux.

Ismene prit la lyre, en tira, comme par distraction, quelques sons tendres et touchans qui n'échapperent pas à Théagene; et tout-à-coup, préludant avec rapidité sur le mode dorien, elle peignit en traits de feu la colere implacable de Junon, contre une rivale odieuse (*m*). « C'est en « vain que Latone veut se dérober à sa vengean- « ce; elle a eu le malheur de plaire à Jupiter, il « faut que le fruit de ses amours devienne l'ins- « trument de son supplice, et périsse avec elle. « Junon paroit dans les cieux; Mars, sur le mont « Hémus en Thrace; Iris, sur une montagne voi-

(*m*) Callim. in Del. v. 40.

Digitized by Google

« sine de la mer : ils effraient par leur présence
» les airs, la terre et les îles. Tremblante, éper-
« due, pressée des douleurs de l'enfantement,
« Latone, après de longues courses, arrive en Thes-
« salie, sur les bords du fleuve qui l'arrose. O Pé-
« née ! s'écrie-t-elle, arrêtez-vous un moment, et
« recevez dans vos eaux plus paisibles les enfans
« de Jupiter que je porte dans mon sein. O Nym-
« phes de Thessalie, filles du dieu dont j'implore
« le secours ! unissez-vous à moi pour le fléchir.
« Mais il ne m'écoute point, et mes prieres ne
« servent qu'à précipiter ses pas. O Pélion ! ô
« montagnes affreuses ! vous êtes donc mon uni-
« que ressource ; hélas ! me refuserez-vous, dans
« vos cavernes sombres, une retraite que vous
« accordez à la lionne en travail.

« A ces mots le Pénée attendri suspend le
« mouvement de ses flots bouillonnans. Mars le
« voit, frémit de fureur ; et sur le point d'ense-
« velir ce fleuve sous les débris fumans du mont
« Pangée, il pousse un cri dans les airs, et frappe
« de sa lance contre son bouclier. Ce bruit, sem-
« blable à celui d'une armée, agite les campa-
« gnes de Thessalie, ébranle le mont Ossa, et va
« au loin rouler en mugissant, dans les antres
« profonds du Pinde. C'en étoit fait du Pénée,
« si Latone n'eût quitté des lieux où sa présence
« attiroit le courroux du ciel. Elle vient, dans
« nos îles, mendier une assistance qu'elles lui
« refusent ; les menaces d'Iris les remplissent
« d'épouvante.

Digitized by Google

« Délos seule est moins sensible à la crainte « qu'à la pitié. Délos n'étoit alors qu'un rocher « stérile, désert, que les vents et les flots pous- « soient de tous côtés. Ils venoient de le jeter au « milieu des Cyclades, lorsqu'il entendit les ac- « cens plaintifs de Latone. Il s'arrête aussi-tôt, « et lui offre un asyle sur les bords sauvages de « l'Inopus. La Déesse transportée de reconnois- « sance, tombe au pied d'un arbre qui lui prête « son ombre, et qui pour ce bienfait jouira d'un « printemps éternel. C'est là qu'épuisée de fati- « gue, et dans les accès des plus cruelles souf- « frances, elle ouvre des yeux presque éteints, et « que ses regards, où la joie brille au milieu des « expressions de la douleur, rencontrent enfin ces « gages précieux de tant d'amours, ces enfans dont « la naissance lui a coûté tant de larmes. Les « nymphes de l'Inopus, témoins de ses transports, « les annoncent à l'univers par des cantiques sa- « crés, et Délos n'est plus le jouet des vagues « inconstantes; elle se répose sur des colonnes « qui s'élevent du fond de la mer (*n*), et qui « s'appuient elles-mêmes sur les fondemens du « monde. Sa gloire se répand en tous lieux; de « tous les côtés, les nations accourent à ces « fêtes, et viennent implorer ce dieu qui lui « doit le jour, et qui la rend heureuse par sa « présence ».

(*n*) Pind. ap. Strab. lib. 10, pag. 485.

Digitized by Google

Ismene accompagna ces dernieres paroles, d'un regard qu'elle jeta sur Théagene, et nous commençâmes à respirer en liberté; mais nos ames étoient encore agitées par des secousses de terreur et de pitié. Jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des Sirenes, n'ont rendu des sons si touchans. Pendant qu'Ismene chantoit, je l'interrompois souvent, ainsi que Philotas, par des cris involontaires d'admiration; Philoclès et Leucippe lui prodiguoient des marques de tendresse, qui la flattoient plus que nos éloges; Théagene écoutoit, et ne disoit rien.

Enfin il arriva ce jour qu'on attendoit avec tant d'impatience. L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du soleil, lorsque nous parvînmes au pied du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation (o): c'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs; et sur-tout des parcelles de talc, noirâtres et luisantes. Du haut de la colline, on découvre une quantité suprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, et les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles; tantôt il mesurent lentement les lacs et les plai-

(o) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 307. Spon, voyag. tom. 1, pag. 111. Whel. a journ. book 1, pag 58.

Digitized by Google

nes liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle; où l'ame inquiete, cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici le sein des ondes est devenu le séjour des mortels. C'est une ville dispersée sur la surface de la mer; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, et semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitans (*p*).

La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, se nomment Cyclades *, parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos (*q*). Sesostris, roi d'Egypte, en soumit une partie à ses armes (*r*); Minos, roi de Crete, en gouverna quelques-unes par ses loix (*s*); les Phéniciens (*t*), les Cariens (*u*), les Perses, les Grecs (*x*), toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer les ont successivement conquises ou peuplées: mais les colonies de ces derniers ont fait disparoître les traces des colonies étrangeres, et des intérêts

(*p*) Herodot. lib. 2, cap 97. Diod. Sic. lib. 1, p. 33.

* *Cycle* en Grec signifie *cercle*.

(*q*) Plin. lib. 4, cap. 12, tom. 1, p. 211. — (*r*) Diod. Sic. lib. 1, pag. 51. — (*s*) Thucyd. lib. 1, cap. 4. Diod. Sic. lib. 5, pag. 349. — (*t*) Boch. Geogr. pag. 405. — (*u*) Thucyd. lib. 1, cap. 4. Diod. Sic. lib. 5, p. 349. — (*x*) Herodot. lib. 8, cap. 46 et 48. Thucyd. passim.

Digitized by Google

puissans ont pour jamais attaché le sort des Cyclades à celui de la Grece.

Les unes s'étoient dans l'origine choisi des rois ; d'autres en avoient reçu des mains de leurs vainqueurs (*y*) : mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissoient. Tous ces peuples se formerent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, et cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances et des protections mendiées dans le continent. Elles jouissoient de ce calme heureux, que les nations ne peuvent attendre de leur obscurité, lorsque l'Asie fit un effort contre l'Europe, et que les Perses couvrirent la mer de leurs vaisseaux. Les îles consternées s'affoiblirent en se divisant. Les unes eurent la lâcheté de se joindre à l'ennemi ; les autres, le courage de lui résister. Après sa défaite, les Athéniens formerent le projet de les conquérir toutes : ils leur firent un crime presque égal de les avoir secourus ou de les avoir abandonnés, et les assujettirent successivement sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Athenes leur a donné ses loix : Athenes en exige des tributs proportionnés à leurs forces. A l'ombre de sa puissance, elles voient fleurir dans leur sein, le commerce, l'agriculture, les arts, et seroient

(*y*) Herodot. lib. 1, cap. 64. Diod. Sic. lib. 5, p. 345.

Digitized by Google

heureuses, si elles pouvoient oublier qu'elles ont été libres.

Elles ne sont pas toutes également fertiles : il en est qui suffisent à peine au besoin des habitans. Telle est Mycone que vous entrevoyez à l'est de Délos, dont elle n'est éloignée que de vingt-quatre stades (z) *. On n'y voit point les ruisseaux tomber du haut des montagnes, et fertiliser les plaines (a). La terre abandonnée aux feux brûlans du soleil y soupire sans cesse après le secours du ciel; et ce n'est que par de pénibles efforts qu'on fait germer dans son sein le blé et les autres grains nécessaires à la subsistance du laboureur. Elle semble réunir toute sa vertu en faveur des vignes et des figuiers, dont les fruits (b) sont renommés. Les perdrix, les cailles, et plusieurs oiseaux de passage, s'y trouvent en abondance (c). Mais ces avantages, communs à cette île et aux îles voisines, sont une foible ressource pour les habitans, qui, outre la stérilité du pays, ont encore à se plaindre de la rigueur du climat. Leurs têtes se dépouillent de bonne heure de leur ornement naturel (d); et ses cheveux flottans, qui

(z) Tournef. voyag. tom. 1, p. 278.

* 2268 toises.

(a) Spon, tom. 1, pag. 115. Whel. a journ. book 1, pag. 65. — (b) Tournef. tom. 1, pag. 281. — (c) Id. ibid. Spon, voyag. tom. 1, pag. 115. Whel. a journ. book 1, pag. 65. — (d) Plin. lib. 11, cap. 37, tom. 1, p. 615. Strab. lib. 10, p. 487. Tournef. tom. 1, p. 282.

Digitized by Google

donnent tant de graces à la beauté, ne semblent accordés à la jeunesse de Mycone, que pour lui en faire aussi-tôt regretter la perte.

On reproche aux Myconiens d'être avares et parasites (*e*) : on les blâmeroit moins, si, dans une fortune plus brillante, ils étoient prodigues et fastueux ; car le plus grand malheur de l'indigence est de faire sortir les vices, et de ne pouvoir les faire pardonner.

Moins grande, mais plus fertile que Mycone, Rhénée que vous voyez à l'ouest, et qui n'est éloignée de nous que d'environ 500 pas (*f*), se distingue par la richesse de ses collines et de ses campagnes. A travers le canal qui sépare les deux îles, étoit autrefois tendue une chaîne qui sembloit les unir ; c'étoit l'ouvrage de Polycrate, tyran de Samos (*g*) ; il avoit cru, par ce moyen, communiquer à l'une la sainteté de l'autre *. Mais l'île de Rhénée a des droits plus légitimes sur notre respect : elle renferme les cendres de nos peres ; elle renfermera un jour les nôtres. Sur cette émi-

(*e*) Athen. lib. 1, cap. 7, pag. 7. Suid. in Μυκών. — (*f*) Tournef. tom. 1, pag. 315. — (*g*) Thucyd. lib. 1, cap. 13 ; lib. 3, cap. 104.

* Vers le même temps, Crœsus assiégea la ville d'Éphese. Les habitans, pour obtenir la protection de Diane, leur principale divinité, tendirent une corde qui, d'un côté, s'attachoit à leurs murailles, et de l'autre au temple de la déesse, éloigné de 7 stades, ou de 661 toises et demie. (Herodot. lib. 1, cap. 26. Polyæn. strateg. lib. 6, cap. 50. Ælian. var. hist. lib. 3, cap. 26.)

Digitized by Google

nence qui s'offre directement à nos regards, ont été transportés les tombeaux qui étoient auparavant à Délos (*h*). Ils se multiplient tous les jours par nos pertes, et s'élevent du sein de la terre, comme autant de trophées que la mort couvre de son ombre menaçante.

Portez vos regards vers le nord-ouest, vous y découvrirez les côtes de l'île de Ténos. Hors de l'enceinte de la capitale, est un de ces bois vénérables dont la religion consacre la durée, et sur lesquels le temps multiplie vainement les hivers (*i*). Ses routes sombres servent d'avenues au superbe temple que, sur la foi des oracles d'Apollon, les habitans élevèrent autrefois à Neptune : c'est un des plus anciens asyles de la Grèce (*k*). Il est entouré de plusieurs grands édifices, où se donnent les repas publics, ou s'assemblent les peuples pendant les fêtes de ce dieu (*l*). Parmi les éloges qui retentissent en son honneur, on le loue d'écarter ou de dissiper les maladies qui affligent les humains (*m*), et d'avoir détruit les serpens qui rendoient autrefois cette île inhabitable (*n*).

Ceux qui la cultivèrent les premiers, en firent

(*h*) Thucyd. lib. 3, cap. 104. Strab. lib. 10, p. 486. Tournef. tom. 1, p. 316. — (*i*) Strab. lib. 10, p. 487. — (*k*) Tacit. annal. lib. 3, n°. 63. — (*l*) Strab. lib. 10, p. 487. — (*m*) Philocr. ap. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 26. — (*n*) Plin. lib. 4, cap. 12, tom. 1, pag. 211. Steph. Byzant. in Τῆνος. Hesych. Miles.

Digitized by Google

une terre nouvelle, une terre qui répond aux vœux du laboureur, ou les prévient. Elle offre à ses besoins les fruits les plus exquis, et des grains de toute espece; mille fontaines y jaillissent de tous côtés (*o*), et les plaines, enrichies du tribut de leurs eaux, s'embellissent encore par le contraste des montagnes arides et désertes dont elles sont entourées (*p*). Ténos est séparée d'Andros par un canal de 12 stades de largeur (*q*) *.

On trouve dans cette derniere île des montagnes couvertes de verdure, comme à Rhénée; des sources plus abondantes qu'à Ténos; des vallées aussi délicieuses qu'en Thessalie; des fruits qui flattent la vue et le goût (*r*); enfin une ville renommée par les difficultés qu'eurent les Athéniens à la soumettre, et par le culte de Bacchus qu'elle honore spécialement. J'ai vu les transports de joie que ses fêtes inspirent (*s*); je les ai vus dans cet âge où l'ame reçoit des impressions dont le souvenir ne se renouvelle qu'avec un sentiment de plaisir. J'étois sur un vaisseau qui revenoit de l'Eubée; les yeux fixés vers l'orient, nous admi-

---

(*o*) Plin. lib. 4, cap. 12, tom. 1, pag. 211. Steph. Byzant. in Τῆνος. Eustath. in Dionys. perieg. v. 526. Tournef. tom. 1, pag. 357. — (*p*) Tournef. ibid.

(*q*) Scylax ap. Geogr. min. tom. 1, pag. 55. Tournef. pag. 355.

* Près d'une demi-lieue.

(*r*) Tournef. p. 348. — (*s*) Pausan. lib. 6, cap. 26, p. 518. Philostr. icon. lib. 1, cap. 25, p. 799.

Digitized by Google

rions les apprêts éclatans de la naissance du jour, lorsque mille cris perçans attirerent nos regards sur l'île d'Andros. Les premiers rayons du soleil éclairoient une éminence couronnée par un temple élégant. Les peuples accouroient de tous côtés; ils se pressoient autour du temple, levoient les mains au ciel, se prosternoient par terre, et s'abandonnoient à l'impétuosité d'une joie effrénée. Nous abordons; nous sommes entraînés sur le haut de la colline; plusieurs voix confuses s'adressant à nous; Venez, voyez, goûtez: ces flots de vin qui s'élancent à gros bouillons du temple de Bacchus, n'étoient hier, cette nuit, ce matin, qu'une source d'eau pure; Bacchus est l'auteur de ce prodige; il l'opere tous les ans, le même jour, à la même heure; il l'opérera demain, après demain, pendant sept jours de suite (*t*). A ces discours entrecoupés, succéda, bientôt une harmonie douce et intéressante. « L'Achéloüs, disoit-« on, est célebre par ses roseaux; le Pénée tire « toute sa gloire de la vallée qu'il arrose, et le « Pactole, des fleurs dont ses rives sont couver-« tes: mais la fontaine que nous chantons, rend « les hommes fort et éloquans, et c'est Bacchus « lui-même qui la fait couler (*u*) ».

Tandis que les ministres du temple, maîtres des

(*t*) Plin. lib. 2, cap. 103, tom. 1, pag. 121; lib. 31, cap. 2, tom. 2, pag. 549. — (*u*) Philostr. icon. lib. 1, cap. 25, pag. 799.

Digitized by Google

souterreins d'où s'échappoit le ruisseau, se jouoient ainsi de la crédulité du peuple, j'étois tenté de les féliciter du succès de leur artifice. Ils trompoient ce peuple, mais ils le rendoient heureux.

A une distance presque égale d'Andros et de Céos, on trouve la petite île de Gyaros, digne retraite des brigands, si on en purgeoit la terre (*x*); région sauvage et hérissée de rochers (*y*). La nature lui a tout refusé, comme elle semble avoir tout accordé à l'île de Céos.

Les bergers de Céos rendent des honneurs divins, et consacrent leurs troupeaux au berger Aristée (*z*), qui, le premier, conduisit une colonie dans cette île. Ils disent qu'il revient quelquefois habiter leurs bois paisibles, et que du fond de ces retraites, il veille sur leurs taureaux plus blancs que la neige.

Les prêtres de Céos vont tous les ans sur une haute montagne observer le lever de la canicule (*a*), offrir des sacrifices à cet astre, ainsi qu'à Jupiter, et leur demander le retour de ces vents favorables qui, pendant quarante jours, brisent les traits enflammés du soleil, et raffraîchissent les airs.

Les habitans de Céos ont construit un temple

(*x*) Juven. sat. 1, v. 73. — (*y*) Tacit. annal. lib. 3, cap. 69. Juven. sat. 10, v. 170. — (*z*) Diod. Sic. lib. 4, tom. 1, pag. 225, édit. Wessel. Virg. georg. lib. 1, v. 14. — (*a*) Heracl. Pont. ap. Cicer. de divin. lib. 1, cap. 57, tom. 3, pag. 47. Apoll. argon. v. 535.

Digitized by Google

en l'honneur d'Apollon (*b*) ; ils conservent avec respect celui que Nestor, en retournant de Troie, fit élever à Minerve (*c*), et joignent le culte de Bacchus au culte de ces divinités (*d*). Tant d'actes de religion semblent leur attirer la faveur des dieux. L'île abonde en fruits et en pâturage (*e*) ; les corps y sont robustes, les ames naturellement vigoureuses, et les peuples si nombreux, qu'ils ont été obligés de se distribuer en quatre villes (*f*), dont Ioulis est la principale. Elle est située sur une hauteur, et tire son nom d'une source féconde qui coule au pied de la colline (*g*). Caressus, qui en est éloignée de 25 stades *, lui sert de port, et l'enrichit de son commerce.

On verroit dans Ioulis des exemples d'une belle et longue vieillesse (*h*), si l'usage ou la loi n'y permettoit le suicide à ceux qui, parvenus à l'âge de 60 ans, ne sont plus en état de jouir de la vie, au plutôt de servir la république (*i*). Ils disent que c'est une honte de survivre à soi-même, d'usurper sur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, et de s'approprier des jours qu'on n'avoit

(*b*) Strab. lib. 10, p. 487. — (*c*) Id. ibid. — (*d*) Athen. lib. 10, cap. 22, p. 456. — (*e*) Virg. georg. lib. 1, v. 14. — (*f*) Strab. lib. 10, p. 486 — (*g*) Steph. in Ἰουλ. Tournef. tom. 1, pag. 332.

* Près d'une lieue.

(*h*) Heraclid. Pont. de polit. — (*i*) Strab. ibid. AElian. var. hist. lib. 4, cap. 37. Steph. ibid. Val. Max. lib. 2, cap. 6, n°. 8.

reçus

Digitized by Google

reçus que pour la patrie. Celui qui doit les terminer, est un jour de fête pour eux : ils assemblent leurs amis, ceignent leur front d'une couronne, et prenant une coupe empoisonnée, ils se plongent insensiblement dans un sommeil éternel.

Des courages si mâles étoient capables de tout oser pour conserver leur indépendance. Un jour qu'assiégés par les Athéniens, ils étoient prêts de se rendre faute de vivres, ils les menacerent, s'ils ne se retiroient, d'égorger les plus âgés des citoyens renfermés dans la place (*k*). Soit horreur, soit pitié, soit crainte uniquement, les Athéniens laisserent en paix un peuple qui bravoit également la nature et la mort. Ils l'ont soumis depuis, et l'ont adouci par la servitude et les arts. La ville est ornée d'édifices superbes ; d'énormes quartiers de marbre forment son enceinte, et l'accès en est devenu facile par des chemins soutenus sur les penchans des hauteurs voisines (*l*); mais ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célebres, et entre autres, Simonide, Bacchylide et Prodicus (*m*).

Simonide (*n*), fils de Léoprépès, naquit vers la 3e. année de la 55e. olympiade *. Il mérita

(*k*) Strab. lib. 10, pag. 486. — (*l*) Tournef. voyag. tom. 1, p. 332 et 333. — (*m*) Strab. lib. 10, pag. 486. — (*n*) Fabric. bibl. Græc. tom. 1, p. 591. Bayle, dict. art. Sim. Mém. de l'acad. des bell. lett. tom. 13, p. 250.

* L'an 558 avant J. C.

Digitized by Google

l'estime des rois, des sages et des grands hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athenes auroit adoré, si Athenes avoit pu souffrir un maître (*o*); Pausanias, roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avoient élevé au comble de l'honneur et de l'orgueil (*p*); Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, et augmenta celle de sa nation (*q*); Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, et finit par en être le pere (*r*); Thémistocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puissant des rois (*s*).

Suivant un usage perpétué jusqu'à nous, les souverains appelloient à leur cour ceux qui se distinguoient par des connoissances ou des talens sublimes. Quelquefois ils les faisoient entrer en lice, et en exigeoient de ces traits d'esprit qui brillent plus qu'ils n'éclairent; d'autres fois ils les consultoient sur les mysteres de la nature, sur les principes de la morale, sur la forme du gouvernement: on devoit opposer à ces questions des réponses claires, promptes et précises, parce qu'il falloit instruire un prince, plaire à des cour-

---

(*o*) Plat. in Hipp. tom. 2, pag. 228. — (*p*) Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 41. — (*q*) Theocr. idyll. 16, v. 44. Plut. de fratr. amor. tom. 2, pag. 492. Sozom. hist. eccles. lib. 1, pag. 322. — (*r*) Xenoph. in Hieron. p. 901. Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 15. — (*s*) Plut. in Themist. tom. 1, pag. 114.

Digitized by Google

tisans, et confondre des rivaux. La plupart de ces réponses couroient toute la Grece, et ont passé à la postérité, qui n'est plus en état de les apprécier, parce qu'elles renferment des allusions ignorées, ou des vérités à présent trop connues. Parmi celles qu'on cite de Simonide, il en est quelques-unes que des circonstances particulieres ont rendues célebres.

Un jour dans un repas (*t*), le roi de Lacédémone le pria de confirmer par quelque trait lumineux, la haute opinion qu'on avoit de sa philosophie. Simonide qui, en pénétrant les projets ambitieux de ce prince, en avoit prévu le terme fatal, lui dit : « Souvenez-vous que vous êtes « homme ». Pausanias ne vit dans cette réponse, qu'une maxime frivole ou commune ; mais dans les disgraces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, et la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois (*u*), la reine de Syracuse lui demanda si le savoir étoit préférable à la fortune. C'étoit un piege pour Simonide, qu'on ne recherchoit que pour le premier de ces avantages, et qui ne recherchoit que le second. Obligé de trahir ses sentimens, ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, et donna la pré-

(*t*) Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 41. — (*u*) Aristot. rhet. lib. 2, cap. 16, tom. 2, pag. 586.

Digitized by Google

férence aux richesses, sur ce que les philosophes assiégeoient à toute heure les maisons des gens riches. On a depuis résolu ce problème d'une maniere plus honorable à la philosophie. Aristippe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisoit sa cour avec tant d'assiduité (*x*): L'un, dit-il, connoit ses besoins, et l'autre ne connoît pas les siens.

Simonide étoit poëte et philosophe (*y*). L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, et sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix et l'arrangement des mots (*z*). Les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des athletes, furent l'objet de ses chants. Il décrivit en vers les regnes de Cambyse et de Darius; il s'exerça dans presque tous les genres de poésie, et réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs (*a*). Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les infortunes qui excitent la pitié (*b*). Ce n'est pas lui

(*x*) Diog. Laert. lib. 2, §. 69. — (*y*) Plat. de rep. lib. 1, tom. 2, p. 331. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 22, tom 2, pag. 415. — (*z*) Dionys. Halic. de veter. script. cens. tom. 5, pag. 420. Quint. lib. 10, cap. 1, pag. 631. — (*a*) Fabric. bibl. Græc. tom. 1, pag. 592. — (*b*) Dionys. Halic. de veter. script. cens. tom. 5,

Digitized by Google

qu'on entend ; ce sont des cris et des sanglots : c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un pere ou d'un fils (*c*) : c'est Danaé, c'est une mere tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur (*d*). C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent (*e*).

Ces tableaux, que Simonide a remplis de passion et de mouvement, sont autant de bienfaits pour les hommes ; car c'est leur rendre un grand service que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, et de nourrir dans leur cœur ces sentimens de compassion, destinés par la nature, à les rapprocher les uns des autres, et les seuls en effet qui puissent unir des malheureux.

Comme les caracteres des hommes influent sur leurs opinions, on doit s'attendre que la philosophie de Simonide étoit douce et sans hauteur. Son système, autant qu'on en peut juger d'après quelques-uns de ses écrits, et plusieurs de ses maximes, se réduit aux articles suivans.

---

p. 420. Quintil. lib. 10, cap. 1, pag. 361. Vita Æschyl. — (*c*) Harpocr. in Ταμύν. — (*d*) Dionys. Halic. de compos. verb. p. 221. — (*e*) Longin. de subl. cap. 15.

Digitized by Google

« Ne sondons point l'immense profondeur de « l'Être suprême (*f*); bornons-nous à savoir que « tout s'exécute par son ordre (*g*), et qu'il pos- « sede la vertu par excellence (*h*). Les hommes « n'en ont qu'une foible émanation, et la tiennent « de lui (*i*); qu'ils ne se glorifient point d'une « perfection à laquelle ils ne sauroient attein- « dre (*k*). La vertu a fixé son séjour parmi des « rochers escarpés (*l*): si, à force de travaux, « ils s'élevent jusqu'à elle, bientôt mille circons- « tances fatales les entraînent au précipice (*m*): « ainsi leur vie est un mélange de bien et de « mal; et il est aussi difficile d'être souvent ver- « tueux, qu'impossible de l'être toujours (*n*). Fai- « sons-nous un plaisir de louer les belles actions; « fermons les yeux sur celles qui ne le sont pas, « ou par devoir, lorsque le coupable nous est cher « à d'autres titres (*o*), ou par indulgence, lors- « qu'il nous est indifférent. Loin de censurer les « hommes avec tant de rigueur, souvenons-nous « qu'ils ne sont que foiblesse (*p*), qu'ils sont des- « tinés à rester un moment sur la surface de la

(*f*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 22, tom. 2, pag. 415. — (*g*) Simonid. ap. Theoph. Antioch. ad Autolyc. lib. 2, p. 256. — (*h*) Plat. in Protag. tom. 1, p. 341. — (*i*) Simonid. ibid. pag. 108. — (*k*) Plat. in Protag. tom. 1, pag. 344. — (*l*) Clem. Alex. Strom. lib. 4, pag. 585. — (*m*) Plat. in Protag. tom. 1, pag. 344. — (*n*) Id. ibid. Stob. pag. 560. — (*o*) Plat. ibid. pag. 345. — (*p*) Plut. de consol. tom. 2, pag. 107.

Digitized by Google

« terre, et pour toujours dans son sein (*q*). Le « temps vole ; mille siecles, par rapport à l'éter- « nité, ne sont qu'un point, ou qu'une très-petite « partie d'un point imperceptible (*r*). Employons « des momens si fugitifs, à jouir des biens qui « nous sont réservés (*s*), et dont les principaux « sont la santé, la beauté, et les richesses ac- « quises sans fraude (*t*) ; que de leur usage ré- « sulte cette aimable volupté, sans laquelle la « vie, la grandeur et l'immortalité même, ne « sauroient flatter nos desirs (*u*) ».

Ces principes, dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs vertueux, et les remords dans les ames coupables, ne seroient regardés que comme une erreur de l'esprit, si en se montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus sévere pour lui-même. Mais il osa proposer une injustice à Thémistocle (*x*), et ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avoit comblé de bienfaits (*y*). On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient satisfaire, et qui, suivant le caractere de cette passion, devenoit

---

(*q*) Stob. serm. 120, p. 608. — (*r*) Plut. de consol. tom. 2, pag. 111. — (*s*) Stob. serm. 96, pag. 531. — (*t*) Clem. Alex. strom. lib. 4, p. 674. — (*u*) Athen. lib. 12, p. 512. — (*x*) Plut. in Themist. tom. 1, p. 114. — (*y*) Hephæst. in enchirid. pag. 14. AElian. var. hist. lib. 8, cap. 2.

Digitized by Google

de jour en jour plus insatiable (z). Il fut le premier qui dégrada la poésie, en faisant un trafic honteux de la louange (a). Il disoit vainement que le plaisir d'entasser des trésors, étoit le seul dont son âge fût susceptible (b); qu'il aimoit mieux enrichir ses ennemis après sa mort, que d'avoir besoin de ses amis pendant sa vie (c); qu'après tout, personne n'étoit exempt de défauts, et que s'il trouvoit jamais un homme irréprehensible, il le dénonceroit à l'univers (d). Ces étranges raisons ne le justifierent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne pardonnent jamais les vices qui tiennent plus à la bassesse qu'à la foiblesse du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans (e)*. On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos l'éclat des fêtes religieuses (f), ajouté une huitieme corde à la lyre (g), et trouvé l'art de la mémoire artificielle (h); mais ce qui lui

---

(z) Athen. lib. 14, cap. 21, p. 656. AElian. var. hist. lib. 9, cap. 1. — (a) Schol. Pind. in isthm. 2, v. 9, Callim. fragm. ap. Spanh. tom. 1, pag. 264 et 337.

(b) Plut. an seni, tom. 2, p. 786. — (c) Stob. serm. 10, pag. 132. — (d) Plat. in Protag. tom. 1, pag. 345. — (e) Marm. Oxon. epoch. 58. Suid. in Σιμων. Lucian. in Macrob. tom. 3, pag. 228.

* L'an 468 avant J. C.

(f) Athen. lib. 10, cap. 22, p. 456. — (g) Plin. lib. 7, cap. 56, tom. 1, p. 416. — (h) Cicer. de orat. lib. 2, cap. 86, tom. 1, pag. 275. Id. de finib. lib. 2, cap. 32, assure

Digitized by Google

assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois ; c'est d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ses égaremens (*i*), et le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets et lui-même.

La famille de Simonide étoit comme ces familles où le sacerdoce des Muses est perpétuel. Son petit-fils, de même nom que lui, écrivit sur les généalogies, et sur les découvertes qui font honneur à l'esprit humain (*k*). Bacchylide, son neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poésie lyrique. La pureté du style, la correction du dessin, des beautés régulieres et soutenues (*l*), mériterent à Bacchylide des succès dont Pindare pouvoit être jaloux (*m*). Ces deux poëtes partagerent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, et les suffrages de la cour de Syracuse ; mais lorsque la protection ne les empêcha plus de se remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, et Bacchylide resta sur la terre.

Tandis que ce dernier perpétuoit en Sicile la gloire de sa patrie, le sophiste Prodicus la faisoit briller dans les différentes villes de la Grece (*n*) ;

---

tom. 2, pag. 137. Plin. lib. 7, cap. 24, tom. 1, p. 387. — (*i*) Synes. ad Theot. epist. 4, p. 187. Schol. Pind. in Olymp. 2, v. 29. AElian. var. hist. lib. 4, cap. 15. — (*k*) Suid. in Σιμων. — (*l*) Longin. de subl. cap. 33. — (*m*) Schol. Pind. in pyth. 2, v. 171. — (*n*) Bayle, dict. art. Prodicus. Mém. de l'acad. des bell. lett. tom. 21, pag. 157.

Digitized by Google

il y récitoit des harangues préparées avec art, semées d'allégories ingénieuses, d'un style simple, noble et harmonieux. Son éloquence étoit honteusement vénale, et n'étoit point soutenue par les agrémens de la voix (*o*); mais comme elle présentoit la vertu sous des traits séduisans, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, estimée des Spartiates (*p*). Dans la suite, il avança des maximes qui détruisoient les fondemens de la religion (*q*); et dès cet instant les Athéniens le regarderent comme le corrupteur de la jeunesse, et le condamnerent à boire la ciguë.

Non loin de Céos est l'île de Cythnos, renommée pour ses pâturages (*r*); et plus près de nous, cette terre, que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile (*s*) de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grece (*t*).

C'est Phérécyde qui vivoit il y a 200 ans (*u*). Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuse maladie, qui ne laissoit aucune espérance, Pythagore son disciple quitta

---

(*o*) Philostr. de vit. sophist. lib. 1, p. 496. — (*p*) Id. ibid. p. 483. — (*q*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 42, tom. 2, p. 432. Sext. Empir. adv. physic. lib. 9, p. 552 et 561. Suid. in Πρόδικος. — (*r*) Steph. in Κύθν. Eustath. in Dionys. perieg. v. 526. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 326. — (*s*) Homer. odyss. lib. 15, v. 405. — (*t*) Diog. Laert. lib. 1, §. 116. — (*u*) Id. ibid. §. 121.

Digitized by Google

l'Italie, et vint recueillir ses derniers soupirs (x).

Etendez vos regards vers le midi; voyez à l'horizon ces vapeurs sombres et fixes qui en ternissent l'éclat naissant: ce sont les îles de Paros et de Naxos.

Paros peut avoir 300 stades de circuit (y)*. Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux (z), deux ports excellens (a), des colonies envoyées au loin (b), vous donneront une idée générale de la puissance de ses habitans. Quelques traits vous feront juger de leur caractere, suivant les circonstances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie étoit tourmentée par de fatales divisions (c). De tous les peuples distingués par leur sagesse, celui de Paros lui parut le plus propre à rétablir le calme dans ses états. Elle en obtint des arbitres, qui, ne pouvant rapprocher des factions depuis long-temps aigries par la haine, sortirent de la ville, et parcoururent la campagne: ils la trouverent inculte et déserte, à l'exception de quelques portions d'hé-

---

(x) Diod. Sic. in excerpt. Vales. p. 242. Jambl. vit. Pythag. cap. 35, pag. 202. Porph. vit. Pythag. pag. 3. — (y) Plin. lib. 4, tom. 1, cap. 12. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 203.

* 11 lieues 850 toises.

(z) Tournef. voyag. tom. 1, p. 203. — (a) Scylax, Pericl. ap. geogr. min. tom. 1, p. 22. (b) Strab. lib. 10, p. 487. — (c) Herodot. lib. 5, cap. 28.

Digitized by Google

ritage, qu'un petit nombre de citoyens continuoit à cultiver. Frappés de leur profonde tranquillité, ils les placerent sans hésiter, à la tête du gouvernement, et l'on vit bientôt l'ordre et l'abondance renaître dans Milet.

Dans l'expédition de Darius, les Pariens s'unirent avec ce prince, et partagerent la honte de sa défaite à Marathon (*d*). Contraints de se réfugier dans leur ville, ils y furent assiégés par Miltiade (*e*). Après une longue défense, ils demanderent à capituler, et déja les conditions étoient acceptées de part et d'autre, lorsqu'on apperçut du côté de Mycone, une flamme qui s'élevoit dans les airs. C'étoit une forêt où le feu venoit de prendre par hasard. On crut dans le camp et dans la place que c'étoit le signal de la flotte des Perses qui venoit au secours de l'île. Dans cette persuasion, les assiégés manquerent effrontément à leur parole, et Miltiade se retira. Ce grand homme expia par une dure prison le mauvais succès de cette entreprise; mais les Pariens furent punis avec plus de sévérité : leur parjure fut éternisé par un proverbe.

Lors de l'expédition de Xerxès, ils trahirent les Grecs en restant dans l'alliance des Perses; ils trahirent les Perses en se tenant dans l'inaction.

(*d*) Herodot. lib. 6, cap. 133. — (*e*) Ephor. ap. Steph. in Πάρ. Eustath. in Dionys. v. 525. Nep. in Milt. cap. 7.

Digitized by Google

Leur flotte oisive dans le port de Cythnos, attendoit l'issue du combat pour se ranger du côté du vainqueur (*f*). Ils n'avoient pas prévu que ne pas contribuer à sa victoire, c'étoit s'exposer à sa vengeance, et qu'une petite république, pressée entre deux grandes puissances qui veulent étendre leurs limites aux dépens l'une de l'autre, n'a souvent pour toute ressource, que de suivre le torrent, et de courir à la gloire en pleurant sur sa liberté. Les Pariens ne tarderent pas à l'éprouver. Ils repousserent d'abord, à force de contributions, les vainqueurs de Salamine (*g*), mais ils tomberent enfin sous leur joug, presque sans résistance.

Les Graces ont des autels à Paros. Un jour que Minos roi de Crete sacrifioit à ces divinités (*h*), on vint lui annoncer que son fils Androgée avoit été tué dans l'Attique. Il acheva la cérémonie, en jetant au loin une couronne de laurier qui lui ceignoit le front; et d'une voix qu'étouffoient les sanglots, il imposa silence au joueur de flûte. Les prêtres ont conservé le souvenir d'une douleur si légitime; et quand on leur demande pourquoi ils ont banni de leurs sacrifices l'usage des couronnes et des instrumens de musique, ils répondent: C'est dans une pareille circonstance, c'est auprès de cet autel, que le plus heureux des peres apprit

(*f*) Herodot. lib. 8, cap. 67. — (*g*) Id. ibid. cap. 112. — (*h*) Apollod. lib. 3, pag. 251.

Digitized by Google

la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, et devint le plus malheureux des hommes.

Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homere; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque (*i*). Ce poëte, qui vivoit il y a environ 350 ans (*k*), étoit d'une famille distinguée. La Pythie prédit sa naissance, et la gloire dont il devoit se couvrir un jour (*l*). Préparés par cet oracle, les Grecs admirerent dans ses écrits la force des expressions et la noblesse des idées (*m*); ils le virent montrer, jusques dans ses écarts, la mâle vigueur de son génie (*n*), étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, et de nouvelles beautés dans la musique (*o*). Archiloque a fait pour la poésie lyrique, ce qu'Homere avoit fait pour la poésie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que, dans leur genre, ils ont servi de modeles (*p*); que leurs ouvrages sont récités dans les assemblées générales de la Grece (*q*); que leur naissance est célébrée en commun par

(*i*) Fabr. bibl. Græc. tom. 1, p. 572. Mém. de l'acad. des bell. lettr. tom. 10, p. 36 et 239. — (*k*) Herodot. lib. 1, cap. 12. Aul. Gell. lib. 17, cap. 21. Cicer. tusc. lib. 1, cap. 1, tom. 2, p. 234. — (*l*) Euseb. præpar. evang. lib. 5, cap. 33, p. 27. — (*m*) Quintil. lib. 10, cap. 1. — (*n*) Longin. de subl. cap. 33. — (*o*) Plut. mus. tom. 2, pag. 1140. — (*p*) Vell. Patercul. lib. 1, cap. 5. — (*q*) Chamæl. apud Athen. lib. 14, cap. 3, pag. 620.

Digitized by Google

des fêtes particulieres (*r*). Cependant, en associant leurs noms, la reconnoissance publique n'a pas voulu confondre leurs rangs : elle n'accorde que le second au poëte de Paros (*s*) ; mais c'est obtenir le premier, que de n'avoir qu'Homere au-dessus de soi.

Du côté des mœurs et de la conduite, Archiloque devroit être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talens plus sublimes ne furent unis à un caractere plus atroce et plus dépravé : il souilloit ses écrits d'expressions licencieuses et de peintures lascives (*t*) ; il y répandoit avec profusion le fiel dont son ame se plaisoit à se nourrir (*u*). Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout succomboit sous les traits sanglans de ses satires, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de lui que nous tenons ces faits odieux (*x*) ; c'est lui qui, en traçant l'histoire de sa vie, eu le courage d'en contempler à loisir toutes les horreurs, et l'insolence de les exposer aux yeux de l'univers.

Les charmes naissans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impression sur son

(*r*) Anthol. lib. 2, cap. 47, p. 173. — (*s*) Val. Max. lib. 6, cap. 3, extern. n°. 1. — (*t*) OEnon. ap. Euseb. in præpar. evang. lib. 5, cap. 32 et 33. Julian. imper. fragm. pag. 300. — (*u*) Pind. pyth. 2, v. 100. — (*x*) AElian. var. hist. lib. 10, cap. 13. Synes. de insomn. pag. 158.

Digitized by Google

cœur (*y*). Des promesses mutuelles sembloient assurer son bonheur et la conclusion de son hymen, lorsque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Aussi-tôt le poëte, plus irrité qu'affligé, agita les serpens que les Furies avoient mis entre ses mains, et couvrit de tant d'opprobres Néobule et ses parens, qu'il les obligea tous à terminer par une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoisonnés (*z*).

Arraché par l'indigence du sein de sa patrie, il se rendit à Thasos (*a*), avec une colonie de Pariens (*b*). Sa fureur y trouva de nouveaux alimens et la haine publique se déchaîna contre lui. L'occasion de la détourner se présenta bientôt. Ceux de Thasos étoient en guerre avec les nations voisines. Il suivit l'armée, vit l'ennemi, prit la fuite, et jeta son bouclier. Ce dernier trait est le comble de l'infamie pour un Grec; mais l'infamie ne flétrit que les ames qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de sa lâcheté. « J'ai abandonné mon bouclier, s'écrie-« t-il dans un des ses ouvrages, mais j'en trou-« verai un autre, et j'ai sauvé ma vie (*c*) ».

C'est ainsi qu'il bravoit les reproches du public,

(*y*) Schol. Horat. epod. 6, v. 13. — (*z*) Anthol. lib. 3, cap. 25, p. 271. Suid. in Αρχιλοχος. — (*a*) Ælian. var. hist. lib. 10, cap. 13. — (*b*) Clem. Alex. strom. lib. 1, pag. 398. — (*c*) Aristoph. in pac. v. 1296. Schol. ibid. Strab. lib. 12, pag. 549.

Digitized by Google

parce que son cœur ne lui en faisoit point; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux loix de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne séparoit jamais son admiration de son estime? Les Spartiates frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles; ils l'en bannirent à l'instant (*d*), et proscrivirent ses écrits dans toutes les terres de la république (*e*).

L'assemblée des jeux Olympiques le consola de cet affront. Il y récita en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on y célèbre la gloire des vainqueurs (*f*). Les peuples lui prodiguerent leurs applaudissemens, et les juges en lui décernant une couronne, durent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus de droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivoit depuis long-temps. La Pythie regarda sa mort comme une insulte faite à la poésie. « Sortez du temple, dit-elle au meurtrier (*g*), « vous qui avez porté vos mains sur le favori des « Muses ». Collondas remontra qu'il s'étoit contenu dans les bornes d'une défense légitime; et quoi-

(*d*) Plut. instit. Lacon. tom. 2, p. 239. — (*e*) Val. Max. lib. 6, cap. 3, extern. n°. 1. — (*f*) Pind. olymp. 9, v. 1. — (*g*) Plut. de serà num. vind. tom. 2, pag. 560. OEnom. ap. Euseb. præpar. evang. lib. 5, cap. 33, pag. 228.

Digitized by Google

qué fléchie par ses prieres, la Pythie le força d'appaiser par des libations les mânes irrités d'Archiloque (*h*). Telle fut la fin d'un homme qui, par ses talens, ses vices et son impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris et de terreur.

Moins célebres, mais plus estimables que ce poëte, Polignote, Arcésilas et Nicanor de Paros, hâterent les progrès de la peinture en caustique (*i*). Un autre artiste, né dans cette île, s'est fait une réputation par un mérite emprunté. C'est Agoracrite, que Phidias prit pour son éleve, et qu'il voulut en vain élever au rang de ses rivaux (*k*). Il lui cédoit une partie de sa gloire; il traçoit sur ses propres ouvrages, le nom de son jeune disciple, sans s'appercevoir que l'élégance du ciseau dévoiloit l'imposture, et trahissoit l'amitié.

Mais, au défaut de modeles, Paros fournit aux artistes des secours inépuisables. Toute la terre est couverte de monumens ébauchés dans les carrieres (*l*) du mont Marpesse. Dans ces souterreins, éclairés de foibles lumieres (*m*), un peuple d'esclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus superbes édifices de

(*h*) Suid. in Ἀρχίλ. — (*i*) Plin. lib. 35, cap. 11, tom. 2, p. 703. — (*k*) Id. lib. 36, cap. 5, tom. 2, p. 725. Suid. in Ἀγοράκριτος. — (*l*) Steph. in Μάρμαρος. Virgil. æneid. lib. 6, pag. 471. Serv. ibid. — (*m*) Plin. ibid. Athen. lib. 5, pag. 205.

Digitized by Google

la Grece, et jusques sur la façade du labyrinthe en Egypte (*n*). Plusieurs temples sont revêtus de ce marbre, parce que sa couleur, dit-on, est agréable aux immortels (*o*). Il fut un temps où les sculpteurs n'en employoient pas d'autre : aujourd'hui même ils le recherchent avec soin (*p*), quoiqu'il ne réponde pas toujours à leurs espérances; car les grosses parties cristallines dont est formé son tissu, égarent l'œil par des réflets trompeurs, et volent en éclat sous le ciseau (*q*). Mais ce défaut est racheté par des qualités excellentes, et sur-tout par une blancheur extrême (*r*), à laquelle les poëtes font des allusions fréquentes, et quelquefois relatives au caractere de leur poésie. « J'éleverai un monument plus brillant que « le marbre de Paros, dit Pindare en parlant « d'une de ses odes (*s*) ». « O le plus habile des « peintres ! s'écrioit Anacréon (*t*), emprunte pour « représenter celle que j'adore, les couleurs de « la rose, du lait et du marbre de Paros ».

Naxos n'est séparée de l'île précédente que par un canal très-étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur; elle le disputeroit à la

(*n*) Plin. lib. 36, cap. 13, tom. 2, pag. 739.
(*o*) Plat. de leg. tom. 2, lib. 12, pag. 956.
(*p*) Strab. lib. 10, p. 487. Plin. lib. 36, cap. 5, tom. 2, pag. 725. — (*q*) Tournef. voyag. tom. 1, p. 202. — (*r*) Anton. itiner. pag. 528. Horat. lib. 1, od. 19, v. 6. — (*s*) Pind. nem. 4, v. 131. — (*t*) Anacr. od. 28, v. 27.

Digitized by Google

Sicile pour la fertilité (*u*). Cependant sa beauté se dérobe aux premiers regards du voyageur attiré sur ses bords (*x*) : il n'y voit que des montagnes inaccessibles et désertes ; mais ces montagnes sont des barrieres que la nature oppose à la fureur des vents, et qui défendent les plaines et les vallées qu'elle couvre de ses trésors (*y*). C'est là qu'elle étale toute sa magnificence ; que des sources intarissables d'une onde vive et pure se reproduisent sous mille formes différentes, et que les troupeaux s'égarent dans l'épaisseur des prairies. Là, non loin des bords charmans du Biblinus (*z*), murissent en paix, et ces figues excellentes que Bacchus fit connoître aux habitans de l'île, et ces vins célebres qu'on préfere à presque tous les autres vins. Les grenadiers, les amandiers (*a*) et les oliviers, multiplient sans peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moissons abondantes ; des esclaves, toujours occupés, ne cessent de ramasser ces trésors (*b*), et des vaisseaux sans nombre de les transporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitans sont braves, généreux, souverainement jaloux de leur liberté.

(*u*) Agathem. lib. 1, cap. 5, ap. Geogr. min. tom. 2, pag. 16. Plin. lib. 4, cap. 12, tom. 1, pag. 212.

(*x*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 213. — (*y*) Id. ibid. — (*z*) Etymol. magn. in Εἰβλινος. — (*a*) Athen. lib. 2, cap. 12, p. 52. — (*b*) Herodot. lib. 5, cap. 31.

Digitized by Google

Il y a deux siecles que leur république, parvenue au plus haut période de sa grandeur, pouvoit mettre 8000 hommes sur pied (*c*). Elle eut la gloire de résister aux Perses avant que de leur être soumise (*d*), et de secouer leur joug dans l'instant même qu'ils alloient soumettre la Grece entiere (*e*). Ses forces de terre et de mer, jointes à celles des Grecs, se distinguerent dans les batailles de Salamine et de Platée; mais elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laisser croître une puissance déja capable de leur rendre de si grands services. Aussi, lorsqu'au mépris des traités, Athenes résolut d'assujettir ses anciens alliés, elle porta ses premiers coups sur le peuple de Naxos (*f*), et ne lui laissa que la paisible possession de ses fêtes et de ses jeux.

Bacchus y préside; Bacchus protege Naxos, et tout y présente l'image du bienfait et de la reconnoissance. Les habitans s'empressent de montrer aux étrangers l'endroit où les nymphes prirent soin de l'élever (*g*). Ils racontent les merveilles qu'il opere en leur faveur. C'est de lui que viennent les richesses dont ils jouissent; c'est pour lui seul que leurs temples et leurs autels fument jour et nuit. Ici leurs hommages s'adres-

(*c*) Herodot. lib. 5, cap. 30. — (*d*) Id. ibid.
(*e*) Diod. Sic. lib. 5, pag. 325. — (*f*) Thucyd. lib. 1, cap. 98 et 137. — (*g*) Diod. Sic. lib. 5, pag. 325.

Digitized by Google

sent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier (*h*); là c'est au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux (*i*). Ils l'adorent sous plusieurs titres pour multiplier des devoirs qu'ils chérissent.

Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos et Mélos. Pour avoir une idée de la premiere de ces îles (*k*), concevez plusieurs montagnes escarpées, arides, et ne laissant, pour ainsi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés voient continuellement suspendus sur leurs têtes d'affreux rochers, monumens de la vengeance de Persée; car, suivant une tradition aussi ridicule qu'alarmante pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduse, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayans (*l*).

Concevez à une légere distance de là, et sous un ciel toujours serein, des campagnes émaillées de fleurs et toujours couvertes de fruits, un séjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires: c'est une foible image des beautés que présente Siphnos (*m*).

(*h*) Athen. lib. 3, cap. 5, pag. 78. — (*i*) Archil. ap. Athen. lib. 1, cap. 24, pag. 30. — (*k*) Tacit. annal. lib. 4, cap. 21. Plut. de exil. tom. 2, p. 602. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 179. — (*l*) Strab. lib. 10, p. 487. Pherec. apud schol. Apoll. Rhod. lib. 4, v. 1515.
(*m*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 172.

Digitized by Google

Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos insulaires (*n*). La terre, dont ils avoient ouvert les entrailles, leur fournissoit tous les ans un immense tribut en or et en argent. Ils en consacroient la dixieme partie à l'Apollon de Delphes, et leurs offrandes formoient un des plus riches trésors de ce temple. Ils ont vu depuis la mer en fureur combler ces mines dangereuses, et il ne leur reste de leur ancienne opulence que des regrets et des vices (*o*).

L'île de Mélos est une des plus fertiles de la mer Egée (*p*). Le souffre et d'autres minéraux cachés dans le sein de la terre, y entretiennent une chaleur active, et donnent un goût exquis à toutes ses productions.

Le peuple qui l'habite étoit libre depuis plusieurs siecles, lorsque, dans la guerre du Péloponese, les Athéniens voulurent l'asservir, et le faire renoncer à la neutralité qu'il observoit entre eux et les Lacédémoniens, dont il tiroit son origine (*q*). Irrités de ses refus, ils l'attaquerent à plusieurs reprises, furent souvent repoussés, et tomberent enfin sur lui avec toutes les forces de la république (*r*). L'île fut soumise, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avoient commencé la guerre

(*n*) Herodot. lib. 3, cap. 57. — (*o*) Pausan. lib. 10, cap. 11, pag. 823. Hesych. et Suid. in Σίφνιος. Steph. in Σίφν. — (*p*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 145.

(*q*) Thucyd. lib. 5, cap. 84. — (*r*) Id. ibid. cap. 85, &c.

Digitized by Google

par une injustice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent transportés dans l'Attique : on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes (*s*); les autres gémirent dans les fers, jusqu'à ce que l'armée de Lacédémone eut forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos (*t*).

Un philosophe né dans cette île, témoin des maux dont elle étoit affligée, crut que les malheureux n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, n'avoient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'est Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les loix et le bonheur dont ils jouissent (*u*). Son imagination ardente, après l'avoir jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique, le pénétra d'une crainte servile à l'égard des dieux. Il chargeoit son culte d'une foule de pratiques religieuses (*x*), et parcouroit la Grece pour se faire initier dans tous les mysteres. Mais sa philosophie, qui le rassuroit contre les désordres de l'univers, succomba sous une injustice dont il fut la victime. Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, et appuya son refus d'un serment prononcé à la face des autels (*y*). Le silence des dieux

(*s*) Thucyd. lib. 5, cap. 116. Strab. lib. 10, p. 484. Plut. in Alcib. tom. 1, p. 199. — (*t*) Plut. in Lysand. tom. 1, p. 441. — (*u*) Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 23. — (*x*) Sext. Empir. adv. phys. lib. 9, pag. 561.

(*y*) Hesych. in Miles. in Διαγόρ. pag. 11. Schol. Aristoph. in nub. v. 828.

sur

Digitized by Google

sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe, et le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il souleva les prêtres, en divulgant dans ses discours et dans ses écrits, les secrets des mystères (*z*); les peuples, en brisant les effigies des dieux (*a*) *; la Grece entiere, en niant ouvertement leur existence (*b*). Un cri général s'éleva contre lui; son nom devint une injure (*c*). Les magistrats d'Athenes le citerent à leur tribunal, et le poursuivirent de ville en ville (*d*): on promit un talent à ceux qui apporteroient sa tête, deux talens à ceux qui le livreroient en vie; et pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze (*e*). Diagoras ne trou-

(*z*) Lysias. in Andocid. pag. 111. Tatian. orat. adv. Græc. pag. 95. Suid. in Διαγόρ. Schol. Aristoph. in av. v. 1073. — (*a*) Schol. Aristoph. in nub. v. 828. Athenag. in legat. pag. 38. Clem. Alex. in cohort. ad gent. pag. 21.

* Un jour, dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une statue d'Hercule au feu; et faisant allusion aux douze travaux de ce héros: Il t'en reste un treizieme, s'écria-t-il; fais cuire mon dîner. (Schol. Aristoph. in nub. v. 828.)

(*b*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 23, tom. 2, pag. 416. Sext. Empir. Pyrrhon. hypoth. lib. 3, cap. 24, p. 182. — (*c*) Aristoph. in nub. v. 828. — (*d*) Schol. Aristoph. in ran. v. 323. — (*e*) Aristoph. in av. v. 1073. Schol. ibid. Suid. in Διαγόρ. Joseph. in Appion. lib. 2, tom. 2, pag. 493.

Digitized by Google

vant plus d'asyle dans la Grece, s'embarqua, et périt dans un naufrage (*f*).

L'œil, en parcourant une prairie, n'apperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs; ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en décrivant les régions qui forment une couronne autour de Délos, je ne dois vous parler ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre à vos regards.

La mer sépare ces peuples, et le plaisir les réunit; ils ont des fêtes qui leur sont communes, et qui les rassemblent, tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre: mais elles disparoissent dès que nos solemnités commencent. C'est ainsi que, suivant Homere (*g*), les dieux suspendent leurs profondes délibérations, et se levent de leurs trônes, lorsqu'Apollon paroît au milieu d'eux. Les temples voisins vont être déserts; les divinités qu'on y adore permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on leur destinoit. Des députations solemnelles, connues sous le nom de *théories*, sont chargées de ce glorieux emploi; elles amenent avec elles des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de

(*f*) Athen. lib. 13, cap. 9, pag. 611. — (*g*) Homer. in Apoll. v. 1.

Digitized by Google

la beauté, et le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grece, des régions les plus éloignés (*h*). Ils arrivent au son des instrumens, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût et de la magnificence; les vaisseaux qui les amenent sont couverts de fleurs; ceux qui les conduisent, en couronnent leur front; et leur joie est d'autant plus expressive, qu'ils se font une religion d'oublier les chagrins et les soins qui pourroient la détruire ou l'altérer (*i*).

Dans le temps que Philoclès terminoit son récit, la scene changeoit à chaque instant, et s'embellissoit de plus en plus. Déja étoient sorties des ports de Mycone et de Rhénée, les petites flottes qui conduisoient les offrandes à Délos. D'autres flottes se faisoient appercevoir dans le lointain: un nombre infini de bâtimens de toute espece voloient sur la surface de la mer; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui séparent les îles, se croiser, se poursuivre et se réunir; un vent frais se jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre; et sous leurs rames dorées, les flots se couvroient d'une écume que les rayons naissans du soleil pénétroient de leurs feux.

(*h*) Thucyd. lib. 3, cap. 104. Callim. in Del. v. 279. Pausan. lib. 4, cap. 4, p. 287. — (*i*) Spanh. in hymn. in Del. pag. 483.

Digitized by Google

Plus bas, au pied de la montagne, une multitude immense inondoit la plaine. Ses rangs pressés ondoyoient et se replioient sur eux-mêmes, comme une moisson que les vents agitent; et des transports qui l'animoient, il se formoit un bruit vague et confus qui surnageoit, pour ainsi dire, sur ce vaste corps.

Notre ame, fortement émue de ce spectacle, ne pouvoit s'en rassasier, lorsque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, et s'éleverent dans les airs. La fête commence, nous dit Philoclès, l'encens brûle sur l'autel. Aussi-tôt dans la ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'écria: La fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté. Ismene à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone (*k*), et nous fit voir ce qu'elle nous avoit fait entendre le jour d'auparavant.

Ses compagnes accordoient à ses pas les sons de leurs voix et de leurs lyres: mais on étoit insensible à leurs accords; elles-mêmes les suspendoient pour admirer Ismene.

Quelquefois elle se déroboit à la colere de Junon, et alors elle ne faisoit qu'effleurer la terre; d'autres fois elle restoit immobile, et son repos peignoit encore mieux le trouble de son ame.

(*k*) Lucian. de salt. tom. 2, pag. 291.

Digitized by Google

Théagene, déguisé sous les traits de Mars, devoit, par ses menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais quand il vit Ismene à ses pieds, lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de détourner ses yeux ; et Ismene, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistans furent attendris, mais l'ordre des cérémonies ne fut point interompu : à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons, qu'on eût pris pour les enfans de l'Aurore : ils en avoient la fraîcheur et l'éclat. Pendant qu'ils chantoient un hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécuterent des danses vives et légeres (*l*) : les sons qui régloient leurs pas remplissoient leur ame d'une douce ivresse ; elles tenoient des guirlandes de fleurs, et les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus, qu'Ariadne avoit apportée de Crete, et que Thésée consacra dans ce temple (*m*).

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles. C'étoient les théories des îles de Rhénée et de Myconе. Elles attendoient sous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, et nous crûmes voir les Heures et les Saisons à la porte du palais du Soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les théories

(*l*) Callim. in Del. v. 303. — (*m*) Id. ibid. v. 306. Pausan. lib. 9, p. 793. Plut. in Thes, tom. 1, p. 9.

Digitized by Google

de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aspect, que les Grâces et les Amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations solemnelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés (*n*). Elles réglolent, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles présentoient au dieu les prémices des fruits de la terre (*o*). Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants et de symphonies (*p*). Au sortir du temple, les théories étoient conduites dans des maisons entretenues aux dépens des villes dont elles apportoient les offrandes (*q*).

Les poëtes les plus distingués de notre temps avoient composé des hymnes pour la fête; mais leurs succès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en présence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poésie au culte des dieux (*r*). Là on étoit frappé des

(*n*) Plut. in Nic. tom. 1, pag. 535. — (*o*) Callim. in Del. v. 278. — (*p*) Lucian. de salt. tom. 2, pag. 277. — (*q*) Herodot. lib. 4, cap. 35. — (*r*) Herodot. lib. 4, cap. 35. Callim. in Del. v. 306. Pausan. lib. 9, cap. 27, pag. 762.

Digitized by Google

sons touchans de Simonide (*s*). Plus loin c'étoient les accords séduisans de Bacchylide (*t*), ou les transports fougueux de Pindare (*u*); et au milieu de ces sublimes accens, la voix d'Homere éclatoit et se faisoit écouter avec respect (*x*).

Cependant on appercevoit dans l'éloignement la théorie des Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les flots le char de la souveraine des mers; une foule de bâtimens légers se jouoient autour de la galere sacrée. Leurs voiles plus éclatans que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs ailes sur les eaux du Caïstre et du Méandre. A cet aspect, des vieillards qui s'étoient traînés sur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance, ce temps où Nicias, général des Athéniens, fut chargé du soin de la théorie. Il ne l'amena point à Délos, nous disoient-il; il la conduisit secrètement dans l'île de Rhénée, qui s'offre à vos regards (*y*). Toute la nuit fut employée à construire sur ce canal un pont dont les matériaux, préparés de longue main, et enrichis de dorures et de couleurs, n'avoient besoin que d'être réunis. Il avoit près de 4 stades de longueur*: on le couvrit de tapis superbes, on le para de guirlandes; et le jour sui-

(*s*) Suid. in Σιμωνίδ. — (*t*) Schol. Callim. in Del. v. 28. — (*u*) Pindar. isthm. 1, v. 4. Id. apud Philon. de mund. incorr. p. 960. — (*x*) Thucyd. lib. 3, cap. 104. — (*y*) Plut. in Nic. tom. 1, pag. 525.

* Environ 378 toises.

Digitized by Google

vant, au lever de l'aurore, la théorie traversa la mer; mais ce ne fut pas comme l'armée de Xerxès, pour détruire les nations; elle leur amenoit les plaisirs: et pour leur en faire goûter les prémices, elle resta long-temps suspendue sur les flots, chantant des cantiques et frappant tous les yeux d'un spectacle que le soleil n'éclairera point une seconde fois.

La députation que nous vîmes arriver, étoit presque toute choisie parmi les plus anciennes familles de la république. (z). Elle étoit composée de plusieurs citoyens qui prenoient le titre de théores †; de deux chœurs de garçons et de filles (*a*), pour chanter les hymnes et danser les ballets; de quelques magistrats, chargés de recueillir les tributs, et de veiller aux besoins de la théorie (*b*), et de dix inspecteurs tirés au sort, qui devoient présider aux sacrifices (*c*); car les Athéniens en ont usurpé l'intendance, et c'est en vain que les prêtres et les magistrats de Délos réclament des droits qu'ils ne sont pas en état de soutenir par la force (*d*).

(z) Herodot. lib. 6, cap. 87.

† Théore, ambassadeur sacré, et chargé d'offrir des sacrifices au nom d'une ville. (Suid. in Θεωρ.)

(*a*) Plat. in Phædon. tom. 1, p. 58. Xenoph. memor. lib. 3, pag. 765. — (*b*) Tayl. marm. Sand. pag. 50. — (*c*) Poll. lib. 8, cap. 9, §. 107, pag. 927. Etymol. magn. in Ἱεροτ. Vales. in Harpocr. et Mauss. not. pag. 232. — (*d*) Demosth. de cor. pag. 495. Plut. apophth. Lacon. tom. 2, pag. 230.

Cette

Digitized by Google

Cette théorie parut avec tout l'éclat (*e*) qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe est poussé à l'excès. En se présentant devant le dieu, elle lui offrit une couronne d'or de la valeur de 1500 drachmes (*f*)*, et bientôt on entendit les mugissemens de 100 bœufs (*g*), qui tomboient sous les couteaux des prêtres. Ce sacrifice fut suivi d'un ballet, où les jeunes Athéniens représenterent les courses et les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents sur les plaines de la mer (*h*). A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens se mêlerent avec eux pour figurer les sinuosités du labyrinthe de Crete, à l'exemple de Thésée, qui, après sa victoire sur le Minotaure, avoit exécuté cette danse auprès de l'autel (*i*). Ceux qui s'étoient le plus distingués, reçurent pour récompense de riches trépieds (*k*), qu'ils consacrerent au dieu; et leur nom fut proclamé par deux hérauts (*l*), venus à la suite de la théorie.

Il en coûte plus de quatre talens à la républi-

(*e*) Xenoph. memor. lib. 3, pag. 765. — (*f*) Marm. Sand. et not. Tayl. pag. 66.

* 1350 livres.

(*g*) Homer. hymn. in Apoll. v. 57. Tayl. in marm. Sand. p. 35. Corsin. in marm. dissert. 6, in append. ad Not. græc. pag. cxxiij. — (*h*) Lucian. de salt. tom. 2, pag. 231. — (*i*) Callim. in Del. v. 312. Plut. in Thes. tom. 1, pag. 9. Poll. lib. 4, cap. 14, §. 101, pag. 407. — (*k*) Marm. Sand. et not. Tayl. pag. 68. — (*l*) Poll. lib. 9, cap. 6, §. 61. Athen. lib. 6, cap. 6, p. 234.

Digitized by Google

que pour les prix distribués aux vainqueurs, pour les présens et les sacrifices offerts au dieu, pour le transport et l'entretien de la théorie (*m*). Le temple possède, soit dans les îles de Rhénée et de Délos, soit dans le continent de la Grece, des bois, des maisons, des fabriques de cuivre, et des bains, qui lui ont été légués par la piété des peuples. C'est la premiere source de ses richesses; la seconde est l'intérêt des sommes qui proviennent de ces différentes possessions, et qui, après s'être accumulées dans le trésor de l'Artémisium (*n*)*, sont placées ou sur les particuliers, ou sur les villes voisines (*o*). Ces deux objets principaux, joints aux amendes pour crimes d'impiété, toujours appliquées au temple, forment, au bout de quatre ans, un fonds d'environ 20 talens †, que les trois Amphyctions ou trésoriers nommés par le Sénat d'Athenes, sont chargés de recueillir, et sur lequel ils prélevent en partie la dépense de la théorie (*p*) ¶.

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pied des autels, nous fûmes conduits

---

(*m*) Marm. Sand. — (*n*) Append. ad marm. Oxon. n°. clv, p. 54.

* Chapelle consacrée à Diane.

(*o*) Marm. Sand.

† Environ 108,000 livres.

(*p*) Marm. Sand.

¶ Voyez la note à la fin du volume.

Digitized by Google

à un repas que le Sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île (q). Ils étoient confusément assis sur les bords de l'Inopus, et sous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les ames, avidement attachées au plaisir, cherchoient à s'échapper par mille expressions différentes, et nous communiquoient le sentiment qui les rendoit heureuses. Une joie pure, bruyante et universelle régnoit sous ces feuillages épais; et lorsque le vin de Naxos y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avoit assemblé le peuple dans ces lieux charmans, et assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputerent le prix de la musique (r); et des bras armés du ceste, celui de la lutte (s). Le pugilat, le saut et la course à pied, fixerent successivement notre attention. On avoit tracé vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade autour duquel étoient rangés les députés d'Athenes, le sénat de Délos, et toutes les théories parées de leurs vêtemens superbes. Cette jeunesse brillante étoit la plus fidele image des dieux réunis dans l'Olympe. Des coursiers fougueux, conduits par Théagene et ses rivaux, s'élancerent dans la lice (t), la

(q) Plut. in Nic. tom. 1, p. 525. — (r) Thucyd. lib. 3, cap. 104. — (s) Homer. in Apoll. v. 149.
(t) Thucyd. lib. 3, cap. 104.

Digitized by Google

parcoururent plusieurs fois, et balancerent longtemps la victoire; mais, semblable au dieu, qui, après avoir dégagé son char du sein des nuages, le précipite tout-à-coup à l'occident, Théagene sortit comme un éclair du milieu de ses rivaux, et parvint au bout de la carriere dans l'instant que le soleil finissoit la sienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de spectateurs accourus sur les hauteurs voisines, aux yeux de presque toutes les beautés de la Grece, aux yeux d'Ismene, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes et des dieux.

On célébra le jour suivant la naissance d'Apollon (*u*)*. Parmi les ballets qu'on exécuta, nous vîmes des nautoniers danser autour d'un autel, et le frapper à grands coups de fouets (*x*). Après cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les jeux innocens qui amusoient le dieu dans sa plus tendre enfance. Il falloit, en dansant les mains liées derriere le dos, mordre l'écorce d'un olivier que la religion a consacré. Leurs chûtes fréquentes et leurs pas irréguliers excitoient parmi les spectateurs, les transports éclatans d'une joie qui paroissoit indécente, mais dont ils disoient

(*u*) Diog. Laert. lib. 3, §. 2.

* Le 7 du mois de thargélion, qui répondoit au 9e. jour du mois de mai.

(*x*) Callim. in Del. v. 321. Schol. ibid. Hesych. in Δηλοῦ. Spanh. in Callim. tom. 2, pag. 520.

Digitized by Google

que la majesté des cérémonies saintes n'étoit point blessée. En effet les Grecs sont persuadés qu'on ne sauroit trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la tristesse et les pleurs (*y*); et de là vient que dans certains endroits (*z*), il est permis aux hommes et aux femmes de s'attaquer en présence des autels, par des traits de plaisanterie, dont rien ne corrige la licence et la grossièreté.

Ces nautoniers étoient du nombre de ces marchands étrangers, que la situation de l'île, les franchises dont elle jouit, l'attention vigilante des Athéniens, et la célébrité des fêtes attirent en foule à Délos (*a*). Ils y venoient échanger leurs richesses particulieres avec le blé, le vin et les denrées des îles voisines : ils les échangeoient avec ces tuniques de lin teintes en rouge, qu'on fabrique dans l'île d'Amorgos (*b*); avec les riches étoffes de pourpre qui se font dans celle de Cos (*c*); avec l'alun si renommé de Mélos (*d*); avec le cuivre précieux que, depuis un temps immémorial, on tire des mines de Délos, et que l'art industrieux convertit en vases élégans (*e*). L'île étoit devenue comme l'entrepôt des trésors

(*y*) Spanh. in Callim. tom. 2, p. 521. — (*z*) Pausan. lib. 7, cap. 27, p. 596. — (*a*) Strab. lib. 10, p. 486. — (*b*) Hesych. et Etymol. magn. in Ἄμοργ. Eustath. in Dionys. Perieg. v. 526. Tournef. voyag. tom. 1, p. 233. — (*c*) Horat. lib. 4, od. 13. — (*d*) Diod. Sic. lib. 5, p. 293. Plin. lib. 35, cap. 15, tom. 2, p. 714. Tournef. tom. 1, p. 156. — (*e*) Plin. lib. 34, cap. 2, tom. 2, p. 640. Cicer. orat. pro Rosc. Amer. cap. 46, t. 4, p. 91.

Digitized by Google

ces nations ; et tout près de l'endroit où ils étoient accumulés, les habitans de Délos, obligés par une loi expresse de fournir de l'eau à toute la multitude (*f*), étaloient sur de longues tables des gâteaux et des mets préparés à la hâte *.

J'étudiois avec plaisir les diverses passions que l'opulence et le besoin produisoient dans des lieux si voisins, et je ne croyois pas que pour un esprit attentif, il y eût de petits objets dans la nature. Les Déliens ont trouvé les premiers le secret d'engraisser la volaille ; ils tirent de leur industrie un profit assez considérable (*g*). J'en vis quelques-uns qui, élevés sur des tréteaux, et montrant au peuple des œufs qu'ils tenoient dans leurs mains, distinguoient à leur forme les poules qui les avoient mis au jour (*h*). J'avois à peine levé les yeux sur cette scene singuliere, que je me sentis fortement secoué par un bras vigoureux ; c'étoit un sophiste d'Athenes, avec qui j'avois eu quelques liaisons. Eh quoi, me dit-il, Anacharsis, ces objets sont-ils dignes d'un philo-

(*f*) Athen. lib. 4, cap. 22, p. 173.

* Il paroît, par Athénée, que pendant les fêtes de Délos, on étaloit dans le marché, de l'agneau, du porc, des poissons et des gâteaux où l'on avoit mêlé du cumin, espece de graine ressemblante à celle du fenouil.

(*g*) Plin. lib. 10, cap. 50, tom. 2, p. 571. Columel. de re rust. lib. 8, cap. 2. Varr. de re rust. lib. 3, cap. 8, § 9. — (*h*) Cicer. in Lucull. cap. 18, tom. 2 ; cap. 26, pag. 36.

Digitized by Google

sophe ? viens : de plus nobles soins, de plus hautes spéculations doivent remplir les momens de ta vie. Il me conduisit sur une éminence, où d'autres sophistes agitoient en fureur les questions subtiles de l'école de Mégare (*i*). Le fougueux Eubulide de Milet étoit à leur tête, et venoit de leur lancer cet argument : « Ce qui est à Mégare « n'est point à Athenes ; or, il y a des hommes à « Mégare ; il n'y a donc pas d'hommes à Athe- « nes (*k*) ». Tandis que ceux qui l'écoutoient se fatiguoient vainement à résoudre cette difficulté, des cris soudains nous annoncerent l'arrivée de la théorie des Téniens, qui, outre ses offrandes particulieres, apportoit encore celles des Hyperboréens.

Ce dernier peuple habite vers le nord de la Grece (*l*) ; il honore spécialement Apollon, et l'on voit encore à Délos le tombeau de deux de ses prêtresses qui s'y rendirent autrefois, pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce dieu. On y conserve aussi, dans un édifice consacré à Diane, les cendres des derniers Théores que les Hyperboréens avoient envoyés dans cette île (*m*) : ils y périrent malheureusement ; et depuis cet événement, ce peuple se contente d'y faire par-

(*i*) Diog. Laert. lib. 2, §. 106. — (*k*) Id. ibid. §. 107. Id. in Chrys. lib. 7, §. 187. — (*l*) Mém. de l'acad. des bell. lett. tom. 7, p. 113 et 127 ; tom. 18, hist. p. 192. — (*m*) Herodot. lib. 4, cap. 35.

Digitized by Google

venir, par des voies étrangeres, les prémices de ses moissons. Une tribu voisine des Scythes les reçoit de ses mains, et les transmet à d'autres nations qui les portent sur les bords de la mer Adriatique; de là elles descendent en Epire, traversent la Grece, arrivent dans l'Eubée, et sont conduites à Ténos (*n*).

A l'aspect de ces offrandes sacrées, on s'entretenoit des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'est là que regnent sans cesse le printemps, la jeunesse et la santé; c'est là que pendant dix siecles entiers, on coule des jours sereins dans les fêtes et les plaisirs. (*o*). Mais cette heureuse région est située à une des extrémités de la terre, comme le jardin des Hespérides en occupe une autre extrémité; et c'est ainsi que les hommes n'ont jamais su placer le séjour du bonheur, que dans des lieux inaccessibles.

Pendant que l'imagination des Grecs s'enflammoit au récit de ces fictions, j'observois cette foule de mâts qui s'élevoient dans le port de Délos. Les flottes des Théores présentoient leurs proues au rivage; et ces proues, que l'art avoit décorées, offroient des attributs propres à chaque nation. Des Néréides caractérisoient celles des

(*n*) Herodot. lib. 4, cap. 33. Callim. in Del. v. 283. — (*o*) Pind. Pyth. od. 10, v. 53. Id. et Simonid. apud Strab. lib. 15, p. 711. Plin. lib. 4, cap. 12, tom. 1, p. 219.

Digitized by Google

Phthiotes. On voyoit sur la galere d'Athenes un char brillant que conduisoit Pallas ; et sur les vaisseaux des Béotiens, la figure de Cadmus armée d'un serpent (*p*). Quelques-unes de ces flottes mettoient à la voile ; mais les beautés qu'elles remenoient dans leur patrie, étoient bientôt remplacées par des beautés nouvelles. Tels on voit, dans le cours d'une nuit longue et tranquille, des astres se perdre à l'occident, tandis que d'autres astres se levent à l'orient pour repeupler les cieux.

Les fêtes durerent plusieurs jours ; on renouvella plusieurs fois les courses de chevaux ; nous vîmes souvent du rivage les plongeurs si renommés de Délos (*q*), se précipiter dans la mer, s'établir dans ses abymes ou se reposer sur sa surface, retracer l'image des combats, et justifier, par leur adresse, la réputation qu'ils se sont acquise.

(*p*) Eurip. Iphig. in Aul. v. 240. — (*q*) Diog. Laert. lib. 2, §. 22. Id. lib. 9, §. 11. Suid. in Δηλ.

Fin du Chapitre soixante-seizieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Cérémonies du mariage.

L'AMOUR présidoit aux fêtes de Délos, et cette jeunesse nombreuse qu'il avoit rassemblée autour de lui, ne connoissoit plus d'autres loix que les siennes. Tantôt, de concert avec l'hymen, il couronnoit la constance des amans fideles; tantôt il faisoit naître le trouble et la langueur dans une ame jusqu'alors insensible; et, par ces triomphes multipliés, il se préparoit au plus glorieux de tous, à l'hymen d'Ismene et de Théagene.

Témoin des cérémonies dont cette union fut accompagnée, je vais les rapporter, et décrire les pratiques que les loix, l'usage et la superstition ont introduites, afin de pourvoir à la sûreté et au bonheur du plus saint des engagemens; et s'il se glisse dans ce récit des détails frivoles en apparence, ils seront ennoblis par la simplicité des temps auxquels ils doivent leur origine.

Le silence et le calme commençoient à renaître à Délos. Les peuples s'écouloient comme un fleuve qui, après avoir couvert la campagne, se retire insensiblement dans son lit. Les habitans de l'île avoient prévenu le lever de l'aurore; ils s'étoient couronnés de fleurs, et offroient sans in-

Digitized by Google

terruption, dans le temple et devant leurs maisons, des sacrifices, pour rendre les dieux favorables à l'hymen d'Ismene (*a*). L'instant d'en former les liens étoit arrivé : nous étions assemblés dans la maison de Philoclès : la porte de l'appartement d'Ismene s'ouvrit, et nous en vîmes sortir les deux époux, suivis des auteurs de leur naissance, et d'un officier public (*b*), qui venoit de dresser l'acte de leur engagement. Les conditions en étoient simples : on n'avoit prévu aucune discussion d'intérêt entre les parens, aucune cause de divorce entre les parties contractantes : et à l'égard de la dot, comme le sang unissoit déjà Théagene à Philoclès, on s'étoit contenté de rappeller une loi de Solon, qui, pour perpétuer les biens dans les familles, avoit réglé que les filles uniques épouseroient leurs plus proches parens.

Nous étions vêtus d'habits magnifiques, que nous avions reçus d'Ismene (*c*). Celui de son époux étoit son ouvrage. Elle avoit pour parure un collier de pierres précieuses, et une robe où l'or et la pourpre confondoient leurs couleurs. Ils avoient mis l'un et l'autre sur leurs cheveux flottans, et parfumés d'essence (*d*), des couronnes de pavôts, de sésames et d'autres plantes consa-

(*a*) Charit. de Chœr. et Callirr. amor. lib. 3, pag. 44. — (*b*) Theod. Prod. de Rhod. et Dosicl. amor. lib. 3, pag. 450. — (*c*) Aristoph. in Plut. v. 229. Schol. ibid. in av. v. 671. Achill. Tat. lib. 2, pag. 65. — (*d*) Aristoph. in Plut. ibid.

Digitized by Google

crées à Vénus (*e*). Dans cet appareil, ils monterent sur un char (*f*), et s'avancerent vers le temple. Ismene avoit son époux à sa droite, et à sa gauche un ami de Théagene, qui devoit le suivre dans cette cérémonie (*g*). Les peuples empressés répandoient des fleurs et des parfums sur leur passage (*h*); ils s'écrioient: Ce ne sont point des mortels, c'est Apollon et Coronis; c'est Diane et Endymion; c'est Apollon et Diane. Ils cherchoient à nous rappeller des augures favorables, à prévenir les augures sinistres. L'un disoit: J'ai vu ce matin deux tourterelles planer long-temps ensemble dans les airs, et se reposer ensemble sur une branche de cet arbre. Un autre disoit: Ecartez la corneille solitaire; qu'elle aille gémir au loin sur la perte de sa fidelle compagne: rien ne seroit si funeste que son aspect (*i*).

Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devoient les unir à jamais (*k*); il les mena ensuite à l'autel où tout étoit préparé pour le sacrifice

(*e*) Eurip. in Iphig. in Aulid. v. 903. Schol. Aristoph. in pac. v. 869; in av. v. 159. Schol. ibid. — (*f*) Eurip. in Helen. v. 728. Suid. in Ζεῦγος. Lucian. de conv. tom. 3, p. 450. — (*g*) Suid. ibid. Poll. lib. 10, cap. 7, §. 33. Eustath. in iliad. lib. 6, tom. 2, p. 652, lin. 45. — (*h*) Charit. de Chœr. et Callirr. amor. lib. 3, p. 44. — (*i*) AElian. de animal. lib. 3, cap. 9. Orus Apoll. hierogl. 8. — (*k*) Theod. prodr. de Rhod. et Dosicl. amor. lib. 9, pag. 422.

Digitized by Google

d'une génisse qu'on devoit offrir à Diane (*l*), à la chaste Diane, qu'on tâchoit d'appaiser, ainsi que Minerve (*m*), et les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On imploroit aussi Jupiter et Junon, dont l'union et les amours seront éternelles (*n*); le Ciel et la Terre, dont le concours produit l'abondance et la fertilité (*o*); les Parques, parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels (*p*); les Grâces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux; Vénus enfin, à qui l'Amour doit sa naissance, et les hommes leur bonheur (*q*).

Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarèrent que le ciel approuvoit cet hymen. Pour en achever les cérémonies, nous passâmes à l'Artémisium, et ce fut là que les deux époux déposèrent chacun une tresse de leurs cheveux, sur le tombeau des derniers Théores Hyperboréens. Celle de Théagène étoit roulée autour d'une poignée d'herbes: et celle d'Ismene autour d'un fuseau (*r*). Cet usage rappelloit les époux à la première institution du mariage, à ce temps où l'un devoit s'occuper par préférence des

---

(*l*) Euripid. Iphig. in Aul. v. 1110. — (*m*) Potter. archæol. Græc. lib. 4, cap. 11, p. 610. — (*n*) Aristoph. in Thesmoph. v. 982. Schol. ibid. Poll. lib. 3, cap 3, Suid. in Τάμος. — (*o*) Procl. in Tim. lib. 5, pag. 293, lin. 26. — (*p*) Poll. lib. 3, cap. 3. — (*q*) Etymol. magn. in Γάμος. — (*r*) Herod. lib. 4, cap. 34. Callim. in Del. v. 296.

Digitized by Google

travaux de la campagne, et l'autre des soins domestiques.

Cependant Philoclès prit la main de Théagene, la mit dans celle d'Ismene, et proféra ces mots : « Je vous accorde ma fille, afin que vous « donniez à la république des citoyens légiti- « mes (*s*) ». Les deux époux se jurerent aussi-tôt une fidélité inviolable, et les auteurs de leurs jours, après avoir reçu leurs sermens, les ratifierent par de nouveaux sacrifices (*t*).

Les voiles de la nuit commençoient à se déployer dans les airs, lorsque nous sortîmes du temple pour nous rendre à la maison de Théagene. La marche, éclairée par des flambeaux sans nombre, étoit accompagnée de chœurs de musiciens et de danseurs (*u*). La maison étoit entourée de guirlandes, et couverte de lumieres (*x*).

Dès que les deux époux eurent touché le seuil de la porte, on plaça pour un instant une corbeille de fruits sur leurs têtes (*y*); c'étoit le présage de l'abondance dont ils devoient jouir. Nous entendimes en même temps répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus (*z*), de ce jeune homme d'Ar-

(*s*) Menandr. ap. Clem. Alex. strom. lib. 2, pag. 502. — (*t*) Meurs. lect. Att. lib. 3, cap. 1. — (*u*) Homer. iliad. lib. 18, v. 491. Hesiod. scut. Herc. v. 275. Eurip. in Alcest. v. 915. Id. in Helen. v. 728. — (*x*) Heliod. AEthiop. lib. 6, p. 278. — (*y*) Pierr. grav. de Stosch, planch. 70. — (*z*) Homer. ibid. Anacr. od. 18. Callim. in Del. v. 296.

Digitized by Google

gos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athenes, que des corsaires avoient enlevées : il obtint, pour prix de son zele, une de ces captives qu'il aimoit tendrement ; et depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage sans rappeller sa mémoire (*a*).

Ces acclamations nous suivirent dans la salle du festin, et continuerent pendant le souper ; alors des poëtes s'étant glissés auprès de nous, réciterent des épithalames.

Un jeune enfant, à demi-couvert de branches d'aubépine et de chene, parut avec une corbeille de pains, et entonna un hymne qui commençoit ainsi : « J'ai changé mon ancien état contre un « état plus heureux (*b*) ». Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, destinée à célébrer l'instant où leurs ancêtres, nourris jusqu'alors de fruits sauvages, jouirent en société des présens de Cérès ; ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danseuses, vêtues de robes légeres, et couronnées de myrte, entrerent ensuite, et peignirent, par des mouvemens variés, les transports, les langueurs, et l'ivresse de la plus douce des passions.

Cette danse finie, Leucippe alluma le flam-

(*a*) Mém. de l'acad. des bell. lett. tom. 9, pag. 307.
(*b*) Hesych. et Suid. in Ἐρυγών.

Digitized by Google

beau nuptial (*c*), et conduisit sa fille à l'appartement qu'on lui avoit destiné. Plusieurs symboles retracerent aux yeux d'Ismene les devoirs qu'on attachoit autre fois à son nouvel état. Elle portoit un de ces vases de terre où l'on fait rôtir de l'orge (*d*); une de ses suivantes tenoit un crible, et sur la porte étoit suspendu un instrument propre à piler des grains (*e*). Les deux époux goûterent d'un fruit dont la douceur devoit être l'emblème de leur union (*f*).

Cependant, livrés aux transports d'une joie immodérée, nous poussions des cris tumultueux, et nous assiégions la porte défendue par un des fideles amis de Théagene (*g*). Une foule de jeunes gens dansoient au son de plusieurs instrumens. Ce bruit fut enfin interrompu par la théorie de Corinthe, qui s'étoit chargée de chanter l'hyménée du soir. Après avoir félicité Théagene, elle ajoutoit (*h*):

« Nous sommes dans le printemps de notre âge: « nous sommes l'élite de ces filles de Corinthe, si « renommées par leur beauté (*i*). O Ismene! il « n'en est aucune parmi nous, dont les attraits « ne cedent aux vôtres (*k*). Plus légere qu'un

(*c*) Eurip. in Iphig. in Aulid. v. 732. Id. in Phœniss. v. 346. — (*d*) Poll. lib. 1, cap. 12, §. 246. — (*e*) Id. lib. 3, cap. 3, §. 37. — (*f*) Plut. in Solon. t. 1, p. 89. Id. in conjug. præcept. t. 2, p. 138. — (*g*) Poll. lib. 3, cap. 3, §. 237. — (*h*) Theocr. idyll. 18. — (*i*) Anacr. od. 32. — (*k*) Theocr. idyll. 18.

« coursier

Digitized by Google

« coursier de Thessalie, élevée au-dessus de ses « compagnes comme un lis qui fait l'honneur d'un « jardin, Ismene est l'ornement de la Grece. « Tous les amours sont dans ses yeux; tous les « arts respirent sous ses doigts. O fille! ô femme « charmante! nous irons demain dans la prairie « cueillir des fleurs pour en former une couronne. « Nous la suspendrons au plus beau de platanes « voisins. Sous son feuillage naissant, nous répan- « drons des parfums en votre honneur, et sur son « écorce nous graverons ces mots : *Offrez-moi « votre encens, je suis l'arbre d'Ismene.* Nous vous « saluons, heureuse épouse, nous vous saluons, « heureux époux : puisse Latone vous donner « des fils qui vous ressemblent; Vénus vous em- « brâser toujours de ses flammes; Jupiter trans- « mettre à vos derniers neveux la félicité qui « vous entoure! Reposez-vous dans le sein des « plaisirs ne respirez désormais que l'amour le « plus tendre. Nous reviendrons au lever de l'au- « rore, et nous chanterons de nouveau : O Hy- « men, Hyménée, Hymen »!

Le lendemain, à la premiere heure du jour, nous revînmes au même endroit, et les filles de Corinthe firent entendre l'hyménée suivant (*b*).

« Nous vous célébrons dans nos chants, Vénus, « ornement de l'Olympe, Amour, délices de la « terre, et vous, Hymen, source de vie, nous

(*b*) Theocr. prodr. amor. pag. 465.

Digitized by Google

« vous célébrons dans nos chants, Amour, Hy-
« men, Vénus. O Théagene! éveillez-vous, jetez
« les yeux sur votre amante; jeune favori de
« Vénus, heureux et digne époux d'Ismene, ô
« Théagene! éveillez-vous! jetez les yeux sur votre
« épouse; voyez l'éclat dont elle brille; voyez
« cette fraîcheur de vie dont tous ses traits sont
« embellis. La rose est la reine des fleurs; Ismene
« est la reine des belles. Déja sa paupiere trem-
« blante s'entr'ouvre aux rayons du soleil; heu-
« reux et digne époux d'Ismene; ô Théagene!
« éveillez-vous ».

Ce jour, que les deux amans regarderent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé de leur part à jouir du tendre intérêt que les habitans de l'île prenoient à leur hymen, et tous leurs amis furent autorisés à leur offrir des présens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, et reçurent en commun, ceux de Philoclès, pere de Théagene. On les avoit apportés avec pompe. Un enfant vêtu d'une robe blanche, ouvroit la marche, tenant une torche allumée; venoit ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête: elle étoit suivie de plusieurs domestiques qui portoient des vases d'albâtre, des boites à parfums, diverses sortes d'essences, des pâtes d'odeur, et tout ce que le goût de l'élégance et de la propreté a pu convertir en besoins (*m*).

(*m*) Harpocr. in Ἀναπαλ. Hesych. et Suid. in Ἐναύλ. Eustath. in iliad. lib. 24, tom. 2, pag. 1337, lin. 44

Digitized by Google

Sur le soir, Ismene fut ramenée chez son pere ; et moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle ; le lendemain, elle fut rendue à son époux, et depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité.

Fin du Chapitre soixante-dix-septieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVIII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur le Bonheur.

PHILOCLÈS joignoit au cœur le plus sensible, un jugement exquis et des connoissances profondes. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté les plus célebres philosophes de la Grece. Riche de leurs lumieres et encore plus de ses réflexions, il s'étoit composé un système de conduite qui répandoit la paix dans son ame et dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie étoit un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, et ne peuvent convenir qu'au bonheur (*a*). En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur

(*a*) Aristot. de mor. lib. 1, cap. 9, tom. 2, pag. 11. Id. Eudem. lib. 1, cap. 1, pag. 195.

Digitized by Google

et de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets ? Il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès : tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens ; tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines (*b*). Les uns ont taché d'en renfermer les caracteres en de courtes formules : telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple ; telle est encore celle qu'on chante souvent à table, et qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la beauté, des richesses légitimement acquises, et de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié (*c*). D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous les biens et de toutes les vertus (*d*). * : mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, et que même en les réunissant, notre cœur pourroit n'être pas

(*b*) Aristot. magn. mor. lib. 2, cap. 7, pag. 180. Democr. ap. Laert. lib. 9, §. 45. Id. apud Stob. serm. 1, pag. 4. — (*c*) Plat. in Gorg. tom. 1, pag. 451. Clem. Alex. strom. lib. 4, pag. 674. Athen. lib. 15, cap. 14, pag. 694. Stob. serm. 101, pag. 552. — (*d*) Ap. Plat. de leg. lib. 2, tom. 2, pag. 661 ; ap. Aristot. de rhet. lib. 1, cap. 5, tom. 2, pag. 522.

* Plutarque parle d'un Scopas de Thessalie, qui faisoit consister le bonheur dans le superflu. (In Cat. tom. 2, pag. 346, E.)

Digitized by Google

satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espece de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi consiste-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience? et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? Hélas! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre ces mortels. Jetez les yeux autour de vous. Dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissemens et des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, et par des passions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur; presqu'également accablés par les privations et par la jouissance, murmurant sans cesse contre leur destinée, et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naissance? et les dieux se feroient-ils un jeu cruel de persécuter des ames aussi foibles que les nôtres? Je ne saurois me le persuader; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre chose qu'un état où les desirs toujours renaissans, seroient toujours satisfaits; qui se diversifieroit suivant la différence des caracteres, et dont on pourroit prolonger la durée

Digitized by Google

à son gré (e)? Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un seul d'entre nous. Ainsi desirer un bonheur inaltérable et sans amertume, c'est desirer ce qui ne peut pas exister, et qui, par cette raison-là même, enflamme le plus nos desirs: car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obstacles qui sont ou qui paroissent insurmontables.

Des loix constantes, et dont la profondeur se dérobe à nos recherches, mêlent sans interruption le bien avec le mal dans le système général de la nature; et les êtres qui font partie de ce grand tout, si admirable dans son ensemble, si incompréhensible et quelquefois si effrayant dans ses détails, doivent se ressentir de se mêlange, et éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaisirs; qu'ils ne nous accordent les seconds que pour nous forcer à recevoir les premiers; et que pour la plupart des mortels, la somme des biens seroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le

(e) Plat. de leg. lib. 2, tom. 2, pag. 661.

Digitized by Google

bon esprit de mettre dans la premiere classe, et les sensations agréables, et les momens exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourroit suspendre quelquefois nos murmures, mais la cause en subsisteroit toujours; car enfin il y a de la douleur sur la terre. Elle consume les jours de la pluplart des hommes; et quand il n'y en auroit qu'un seul qui souffrît, et quand il auroit mérité de souffrir, et quand il ne souffriroit qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur seroit les plus désespérant des mysteres que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres; nous présenter sans résistance, et comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés; renoncer enfin à cette espérance qui est le plus grand, et même le seul bien pour la plupart de nos semblables? Non, sans doute; je veux que vous soyez heureux, mais autant qu'il vous est permis de l'être; non de ce bonheur chimérique, dont l'espoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur assorti à notre condition, et d'autant plus solide que nous pouvons le rendre indépendant des événemens et des hommes.

Le caractere en facilite quelquefois l'acquisition, et on peut dire même que certaines ames ne sont heureuses, que parce qu'elles sont nées heureuses.

Digitized by Google

reuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois, et leur caractere, et les contrariétés du dehors, sans une étude longue et suivie; car, disoit un ancien philosophe: « Les dieux nous vendent le « bonheur au prix du travail (*f*) ». Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent sans cesse, et qui ne sont que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le silence: Il n'avoit, disoit-il, ni assez de loisir, ni assez de lumieres, pour réduire en système les réflexions qu'il avoit faites sur un sujet si important. Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

O Philoclès, s'écria le jeune Lysis, les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane; l'air se pénetre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instrumens qui retentissent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et

(*f*) Epicharm. ap. Xenoph. memor. lib. 2, pag. 737.

Digitized by Google

me transporte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur; je le sens aux émotions douces et profondes que j'éprouve : si vous connoissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystere.

Vous me rappellez, répondit Philoclès, les premieres années de ma vie. Je le regrette encore ce temps où je m'abandonnois comme vous aux impressions que je recevois; la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, se peignoit à mes yeux sous des traits enchanteurs; et mon ame, toute neuve et toute sensible, sembloit respirer tour-à-tour la fraîcheur et la flamme.

Je ne connoissois pas les hommes; je trouvois dans leurs paroles et dans leurs actions, l'innocence et la simplicité qui régnoient dans mon cœur : je les croyois tous justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet; humains sur-tout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, j'entrai dans le monde. La politesse qui distingue les sociétés d'Athenes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire (*g*), ces épanchemens de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore subi d'épreuve : je volai au-devant de la séduction; et donnant à des liaisons

(*g*) Plat. de leg. lib. 1, tom. 2, pag. 642.

Digitized by Google

agréables les droits et les sentimens de l'amitié, je me livrai sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix, qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignerent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légéreté. Ma surprise et ma douleur m'arracherent des larmes ameres. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avois en tous les hommes (*h*). C'est le sacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore ; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé (*i*) : j'aigrissois mon cœur, j'y nourroissois avec plaisir les défiances et les haines ; j'étois malheureux. Je me rappellai enfin que parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes, plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée (*k*). Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

Je supprime les détails des égaremens de ma jeunesse, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des princi-

(*h*) Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 12, pag. 564.
(*i*) Plat. in Phædon. tom. 1, pag. 83. — (*k*) Aristot. eudem. lib. 1, cap. 1, tom. 2, pag. 195.

Digitized by Google

paux habitans de Syracuse. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de son siecle. Son aspect m'effraya; quoiqu'il fut encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de musiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ses vertus, et de belles esclaves dont les danses allumoient par intervalles dans ses yeux un feu sombre et mourant. Quand nous fûmes seuls, je lui dis : Je vous salue, ô vous qui, dans tous les temps, avez su fixer les plaisirs auprès de vous. Des plaisirs ! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le désespoir qu'entraîne leur privation; c'est l'unique sentiment qui me reste, et qui acheve de détruire ce corps accablé de douleurs et de maux. Je voulus lui inspirer du courage; mais je trouvai une ame abrutie, sans principes et sans ressources. J'appris ensuite qu'il n'avoit jamais rougi de ses injustices, et que de folles dépenses ruinoient de jour en jour la fortune de ses enfans.

Cet exemple et les dégoûts que j'éprouvois successivement, me tirerent de l'ivresse où je vivois depuis quelques années, et m'engagerent à fonder mon repos sur la pratique de la vertu, et sur l'usage de la raison. Je les cultivai l'un et l'autre avec soin; mais je fus sur le point d'en abuser encore. Ma vertu trop austere me remplissoit quelquefois d'indignation contre la société; et ma raison trop rigide, d'indifférence pour tous

Digitized by Google

les objets. Le hasard dissipa cette double erreur.

Je connus à Thebes un disciple de Socrate, dont j'avois ouï vanter la probité. Je fus frappé de la sublimité de ses principes, ainsi que de la régularité de sa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de superstition et de fanatisme dans sa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foiblesse pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, soupçonneux, souvent injuste. On estimoit les qualités de son cœur, et l'on évitoit sa présence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la solemnité des jeux Pythiques, j'apperçus dans une allée sombre, un homme qui avoit la réputation d'être très-éclairé; il me parut accablé de chagrins. J'ai dissipé à force de raison, me dit-il, l'illusion des choses de la vie. J'avois apporté en naissant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité: au-lieu d'en jouir, je voulus les analyser; et dès ce moment, les richesses, la naissance et les graces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres, distribués au hasard parmi les hommes. Je parvins aux premieres magistratures de la république; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, et la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats; je plongeai ma main dans le sang des malheureux, et mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les sciences et les arts: la philosophie me remplit de

Digitized by Google

doutes ; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes ; dans la poésie, la musique et la peinture, que l'art puérile de les amuser. Je voulus me reposer sur l'estime du public ; mais voyant à mes côtés des hypocrites de vertu qui ravissoient impunément ses suffrages, je me lassai du public et de son estime. Il ne me resta plus qu'une vie sans attrait, sans ressort, qui n'étoit en effet que la répétition fastidieuse des mêmes actes et des mêmes besoins.

Fatigué de mon existence, je la trainai en des pays lointains. Les pyramides de l'Egypte m'étonnerent au premier aspect ; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amonceleroit dans un sentier quelques grains de sable, pour laisser à la postérité des traces de son passage. Le grand roi de Perse me donna dans sa cour une place qui fit tomber ses sujets à mes pieds : l'excès de leur bassesse ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'estimant plus rien ; et par une fatale conséquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me suis apperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier : mais quoique je ne me sente pas un intérêt bien vif pour mes semblables, je souhaite que mon exemple vous serve de leçon ; car après tout, je n'ai rien à craindre de vous ; je n'ai jamais été assez malheureux pour

Digitized by Google

vous rendre des services. Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir tristement consumé ses jours à pénétrer l'origine et la fin des choses de ce monde, me dit en soupirant : Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature ; et moi, je vous dis : Malheur à celui qui leveroit le voile de la société ; malheur à celui qui refuseroit de se livrer à cette illusion théâtrale, que les préjugés et les besoins ont répandue sur tous les objets ; bientôt son ame flétrie et languissante se trouveroit en vie dans le sein du néant ; c'est le plus effroyable des supplices. A ces mots, quelques larmes coulerent de ses yeux, et il s'enfonça dans la forêt voisine.

Vous savez avec quelle précaution les vaisseaux évitent les écueils signalés par les naufrages des premiers navigateurs. Ainsi dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes semblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne sait jamais que par sa propre expérience, que l'excès de la raison et de la vertu, est presque aussi funeste que celui des plaisirs (*l*) ; que la nature nous a donné des goûts qu'il est aussi dangereux d'éteindre que d'épuiser ; que la société avoit des droits sur mes services, que je devois en acquérir sur son estime ; enfin que pour parvenir à ce terme

(*l*) Aristot. de mor. lib. 2, cap. 2, tom. 2, pag. 19.

Digitized by Google

heureux, qui sans cesse se présentoit et fuyoit devant moi, je devois calmer l'inquiétude que je sentois au fond de mon ame, et qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les symptômes de cette inquiétude. Je m'apperçus que dans les animaux elle se bornoit à la conservation de la vie, et à la propagation de l'espece; mais que dans l'homme, elle subsistoit après la satisfaction des premiers besoins; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans, beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'est donc le luxe des pensées et des desirs qui empoisonne nos jours; c'est donc ce luxe insatiable, qui se tourmente dans l'oisiveté, qui, pour se soutenir dans un état florissant, se repaît de nos passions, les irrite sans cesse, et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus salutaires? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons, même dans la satiété des biens et des plaisirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à se rapprocher les uns des autres, et à trouver leur repos dans une union mutuelle?

O humanité, penchant généreux et sublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les transports d'une tendresse naïve; dans la jeu-

Digitized by Google

nesse, par la témérité d'une confiance aveugle; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons! ô cris de la nature, qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre; qui nous remplissez de remords quand nous opprimons nos semblables; d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager! ô amour, ô amitié, ô bienfaisance, sources intarrissables de biens et de douceurs! les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix! O dieux, auteurs de si grands bienfaits! l'instinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant, au-lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissentions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disoit que deux inconnus, jetés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers; si l'on nous disoit qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre

Digitized by Google

un peuple qui ne connoît d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez; qui de nous oseroit plaindre le sort de ces deux inconnus? qui ne desireroit appartenir à cette famille? qui ne voleroit à cet heureux climat? O mortels ignorans et indignes de votre destinée! il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour découvrir le bonheur; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, par-tout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon me parlant un jour de l'institution des jeunes Perses, me disoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuser de leurs fautes, et qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprenoient tous ceux qui se rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie et les amis (*m*). Elle est admirable, cette loi, qui non seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables en remontant à leur origine. En effet, si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance; et de là résulte ce principe

(*m*) Xenoph. de instit. pag. 4.

Digitized by Google

lumineux et fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces ames qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein; ni à ces ames froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premieres; elles sont plus faites pour le malheur des autres que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes; car si nous pouvions ajouter à la fortune et à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, déguisée néanmoins sous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs modérés des sens, et qui peut-être seroit moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refusé un cœur sensible; mais si elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoisé les tigres et animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée, et puisque notre cœur est obligé de se répandre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur et l'activité de ses mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Digitized by Google

Je ne propose point mon exemple comme une regle. Mais enfin vous voulez connoître le système de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parens, avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à la fois les devoirs de mon état, et les besoins de mon ame; c'est encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, et plus on vit pour soi (*n*).

Alors Philoclès s'étendit sur la nécessité d'appeller au secours de notre raison et de nos vertus, une autorité qui soutienne leur foiblesse. Il montra jusqu'à quel degré de puissance peut s'élever une ame qui, regardant tous les événemens de la vie comme autant de loix émanées du plus grand et du plus sage des législateurs, est obligée de lutter ou contre l'infortune, ou contre la prospérité. Vous serez utiles aux hommes, ajoutoit-il, si votre piété n'est que le fruit de la réflexion; mais si vous êtes assez heureux pour qu'elle devienne un sentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de consolation dans les injustices qu'ils vous feront éprouver.

Il continuoit à développer ces vérités, lorsqu'il fut interrompu par un jeune Crétois de nos amis, nommé Démophon, qui, depuis quelque temps,

(*n*) Plat. epist. 9, tom. 3, pag. 358.

Digitized by Google

se paroit du titre de philosophe. Il survint tout-à-coup, et se déchaîna contre les opinions religieuses avec tant de chaleur et de mépris, que Philoclès crut devoir le ramener à des idées plus saines. Je renvoie cette discussion au chapitre suivant.

L'antique sagesse des nations, reprit Philoclès, a, pour ainsi dire, confondu parmi les objets du culte public, et les dieux auteurs de notre existence, et les parens auteurs de nos jours. Nos devoirs à l'égard des uns et des autres sont étroitement liés dans les codes des législateurs, dans les écrits des philosophes, dans les usages des nations.

De là cette coutume sacrée de Pisidiens, qui dans leurs repas commencent par des libations en l'honneur de leurs parens (*o*). De là cette belle idée de Platon : Si la divinité agrée l'encens que vous offrez aux statues qui la représentent, combien plus vénérables doivent être à ses yeux et aux vôtres, ces monumens qu'elle conserve dans vos maisons, ce pere, cette mere, ces aïeux, autrefois images vivantes de son autorité, maintenant objets de sa protection spéciale (*p*)! N'en doutez pas, elle chérit ceux qui les honorent, elle punit ceux qui les négligent ou les outragent (*q*). Sont-

(*o*) Stob. serm. 42, pag. 292. — (*p*) Plat. de leg. lib. 11, tom. 2, pag. 931. — (*q*) Ap. Stob. serm. 77, pag. 454, &c.

Digitized by Google

ils injustes à votre égard ? avant que de laisser éclater vos plaintes, souvenez-vous de l'avis que donnoit le sage Pittacus à un jeune homme qui poursuivoit juridiquement son pere : « Si vous « avez tort, vous serez condamné ; si vous avez « raison, vous mériterez de l'être (*r*) ».

Mais loin d'insister sur le respect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchans qui sont nécessaires à notre bonheur.

Dans l'enfance, où tout est simple, parce que tout est vrai, l'amour pour les parens s'exprime par des transports, qui s'affoiblissent à la vérité, quand le goût des plaisirs et de l'indépendance se glisse dans nos ames ; mais le principe qui les avoit produits s'éteint avec peine. Jusques dans ces familles où l'on se borne à des égards, il se manifeste par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, et par des retours d'amitié que les moindres occasions peuvent faciliter : il se manifeste encore dans ces maisons que de cruelles divisions déchirent ; car les haines n'y deviennent si violentes que parce qu'elles sont l'effet d'une confiance trahie, ou d'un amour trompé dans ses espérances (*s*). Aussi n'est-ce pas toujours par la pein-

(*r*) Ap. Stob. serm. 77, pag. 456. — (*s*) Aristot. de rep. lib. 7, cap. 7, tom. 2, pag. 433.

Digitized by Google

ture des passions fortes et désordonnées que la tragédie cherche à nous émouvoir ; elle ne nous offre souvent que des combats de tendresse entre des parens que le malheur opprime ; et ces tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple, le plus capable d'entendre et d'interpréter la voix de la nature.

Je rends graces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix si douce et si persuasive. Je leur rends graces d'en avoir toujours emprunté les accens, quand j'ai voulu l'instruire de ses devoirs, de ce que je me suis toujours montré à ses yeux comme un ami sincere, compatissant, incorruptible, à la vérité, mais plus intéressé qu'elle à ses progrès, et sur-tout infiniment juste. C'est cette derniere qualité qui a produit le plus grand effet sur son esprit : quand Ismene s'apperçut que je soumettois en quelque façon à sa raison naissante les décisions de la mienne, elle apprit à s'estimer et à conserver l'opinion que mon âge et mon expérience lui avoient donnée de la supériorité de mes lumieres : au-lieu de forcer sa tendresse, je cherchai à la mériter, et j'évitai avec soin d'imiter ces peres et ces bienfaiteurs qui excitent l'ingratitude par la hauteur avec laquelle ils exigent la reconnoissance.

J'ai tenu la même conduite à l'égard de Leucippe sa mere. Je ne me suis jamais assez reposé sur mes sentimens, pour en négliger les apparen-

Digitized by Google

ces : quand je commençai à la connoître, je voulus lui plaire ; quand je l'ai mieux connue, j'ai voulu lui plaire encore. Ce n'est plus le même sentiment qui forma nos premiers nœuds ; c'est la plus haute estime, et l'amitié la plus pure. Dès les premiers momens de notre union, elle rougissoit d'exercer dans ma maison l'autorité qu'exigent d'une femme vigilante les soins du ménage (*t*) ; elle la chérit maintenant, parce qu'elle l'a reçue de ma main ; tant il est doux de dépendre de ce qu'on aime, de se laisser mener par sa volonté, et de lui sacrifier jusqu'à ses moindres goûts ! ces sacrifices que nous nous faisons mutuellement, répandent un charme inexprimable sur toute notre vie ; quand ils sont apperçus ils ont reçu leur prix ; quand ils ne le sont pas, ils paroissent plus doux encore.

Une suite d'occupations utiles et diversifiées, fait couler nos jours au gré de nos desirs. Nous jouissons en paix du bonheur qui regne autour de nous, et le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de services que je lui en ai rendus dans ma jeunesse.

Aimer sa patrie*, c'est faire tous ses efforts

(*t*) Xenoph. memor. lib. 5, pag. 840.

*Les Grecs employerent toutes les expressions de la tendresse, pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appelloit *patrie*, mot dérivé de *pater*, qui, en grec, signifie *pere*. Les Crétois la nommerent *matrie*, du mot qui signifie *mere*. (Plat. de rep.

pour

Digitized by Google

pour qu'elle soit redoutable au-dehors, et tranquille au-dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations (*u*): le maintien des loix et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure; ainsi pendant qu'on oppose aux ennemis de l'état des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire, des loix et des vertus qui tendent à tout rétablir: et de là quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier!

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré; vous enfin que je voudrois embrâser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talens, sur vos vertus, sur vos sentimens et sur toutes vos actions; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger.

---

lib. 9, tom. 2, pag. 575, D. Plut. an seni, tom. 2, pag. 792, E.) Il paroît qu'en certains endroits, on lui donna le nom de *nourrice*. (Isocr. in paneg. tom. 1, pag. 130.)

(*u*) Xenoph. memor. lib. 4, pag. 813.

Digitized by Google

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses loix, de connoître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations et les divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs, guerre d'autant plus funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfans (x). C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes loix veillent à la sûreté du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment formel ou tacite de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres; quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui servent mieux que les loix de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'état un poison destructeur; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous falloit du courage pour la braver, et que le faste avec lequel vous étalez des

(x) Plat. in Crit. tom. 1, pag. 50.

Digitized by Google

excès qui restent impunis, est une lâcheté aussi méprisable qu'insolente ?

Cependant vous osez vous approprier ma gloire, et vous énorgueillir aux yeux des étrangers (*y*) d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide, de descendre de ces héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il entre ces sages et vous ? je dis plus, qu'y a-t-il de commun entre vous et vos aïeux ? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes ? les citoyens vertueux dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître (*z*).

Heureuse leur patrie, si aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignoient pas une indulgence qui concourt à sa perte ! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui de siecle en siecle perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des loix contre les crimes ; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse (*a*). Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se dérobent à la

(*y*) Thucyd. lib. 4, cap. 98. — (*z*) Iphicr. ap. Aristot. rhet. lib. 2, cap. 23, tom. 2, pag. 576. — (*a*) Plat. de rep. lib. 1, tom. 2, pag. 334.

Digitized by Google

vigilence des loix, sur la fausse probité, la fausse modestie, la fausse amitié, et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes. Et ne dites pas que les temps sont changés, et qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables : une vertu sans ressort, est une vertu sans principes; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

Songez quelle ardeur s'empareroit de vous, si tout-à-coup on vous annonçoit que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontieres, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui; il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ces entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut (*b*).

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpens, seroit le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement : beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de si rare qu'un homme vertueux, parce que pour l'être en effet il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes

(*b*) Plat. de rep. lib. 5, tom. 2, pag. 473. Id. ibid. lib. 6, pag. 487 et 497.

Digitized by Google

les circonstances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais si les ames honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux et pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien; qu'elles se pénetrent sur-tout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, et qu'il seroit temps de restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendroit à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légéreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions et ces défiances, sources funestes de tant de dissentions et de haines. Il nous apprendroit aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée, et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénetre de leurs peines; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes! et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige! Ah! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les ames qui suivent ces inspirations! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur, j'en prends à témoins les

Digitized by Google

émotions que vous éprouverez ; vous verrez alors qu'il est dans la vie des momens d'attendrissement qui rachetent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractere ; car l'envie est une rouille qui ronge le fer (*c*). Ne craignez pas la présence des ingrats ; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt ; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes coupable, et votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un service doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en souvenir (*d*) ; et moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ? est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

Evitez à la fois de vous laisser facilement protéger, et d'humilier ceux que vous avez protégés. Avec cette disposition, soyez obstiné à rendre service aux autres sans en rien exiger, quelquefois malgré eux, le plus souvent que vous pourrez à leur insu (*e*), attachant peu de valeur à ce

(*c*) Menand. Carcin. et Periand. ap. Stob. serm. 38, pag. 222 et 225. — (*d*) Demosth. de cor. pag. 517. — (*e*) Isocr. ad Demon. tom. 1, pag. 32.

Digitized by Google

que vous faites pour eux, un prix infini à ce qu'ils font pour vous (*f*).

Des philosophes éclairés, d'après de longues méditations, ont conclu que le bonheur étant tout action, tout énergie, il ne peut se trouver que dans une ame dont les mouvemens, dirigés par la raison et par la vertu, sont uniquement consacrés à l'utilité publique (*g*). Conformément à leur opinion, je dis que nos liens avec les dieux, nos parens et notre patrie, ne sont qu'une chaîne de devoirs qu'il est de notre intérêt d'animer par le sentiment, et que la nature nous a ménagés pour exercer et soulager l'activité de notre ame. C'est à les remplir avec chaleur que consiste cette sagesse, dont, suivant Platon, nous serions éperdument amoureux, si sa beauté se dévoiloit à nos regards (*h*). Quel amour! il ne finiroit point: le goût des sciences, des arts, de plaisirs s'use insensiblement; mais comment rassasier une ame qui, en se faisant une habitude des vertus utiles à la société, s'en est fait un besoin, et trouve tous les jours un nouveau plaisir à les pratiquer?

Ne croyez pas que son bonheur se termine aux sensations délicieuses qu'elle retire de ses succès; il est pour elle d'autres sources de félicité, non

(*f*) Plat. de leg. lib. 5, pag. 729. — (*g*) Aristot. de mor. lib. 1, cap. 6, tom. 2, pag. 9, E. Id. lib. 10, cap. 6, p. 136; cap. 7, 8, &c. Id. magn. mor. lib. 1, cap. 4, pag. 150. Id. de rep. lib. 7, cap. 3, pag. 428, D. — (*h*) Plat. in Phædr. tom. 2, pag. 250.

Digitized by Google

moins abondantes et non moins durables. Telle est l'estime du public (*i*); cette estime qu'on ne peut se dispenser d'ambitionner, sans avouer qu'on en est indigne, qui n'est due qu'à la vertu; qui, tôt ou tard, lui est accordée; qui la dédommage des sacrifices qu'elle fait, et la soutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle est notre propre estime, le plus beau des privileges accordés à l'humanité, le besoin le plus pur pour une ame honnête, le plus vif pour une ame sensible, sans laquelle on ne peut être ami de soi-même, avec laquelle on peut se passer de l'approbation des autres, s'ils sont assez injustes pour nous la refuser. Tel est enfin ce sentiment fait pour embellir nos jours, et dont il me reste à vous donner une légere idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais si elle ne l'étoient pas, elles ne vous seroient gueres utiles.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumoit jour et nuit d'un encens pur, et agréable à la Déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaissons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus : Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des

(*i*) Xenoph. memor. lib. 2, pag. 737.

vœux

Digitized by Google

vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : Le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias (*k*), tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la Déesse : Je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus ; j'abandonne un asyle trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fut permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en

(*k*) Diod. Sic. in excerpt. Val. p. 242. Plut. de amic. multit. tom. 2, p. 93. Jambl. cap. 33, p. 189. Porphyr. de vitâ Pythag. pag. 54. Cicer. de offic. lib. 3, cap. 10, tom. 3, pag. 269. Id. tuscul. lib. 5, cap. 22, tom. 2, pag. 379. Val. Max. lib. 4, cap. 7, extern. n°. 1.

Digitized by Google

longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déja le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncerent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au milieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, et sur les ressources dont elle peut être dans tous les états et dans toutes les circonstances de la vie (*l*).

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec des liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour (*m*). Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet (*n*). D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même

(*l*) Xenoph. memor. lib. 2, p. 746. Aristot. de mor. lib. 8, cap. 1, tom. 2, pag. 101. — (*m*) Aristot. ibid. cap. 4, p. 104. — (*n*) Id. ibid. lib. 9, cap. 3, p. 118.

Digitized by Google

chose, d'en changer à tout moment l'objet (*o*).

Comme presque tous les hommes passent la plus grande parties de leur vie à ne pas réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connoissent gueres la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétreroit de douleur; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis (*p*)? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié; ils l'animent, ils l'embellissent quand il est formé; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu (*q*), sur la facilité du caractere, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des regles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

(*o*) Isocr. ad Demon. tom. 1, p. 30. — (*p*) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 1, tom. 2, p. 101, B. — (*q*) Plat. epist. 7, tom. 3, p. 332. Xenoph. memor. lib. 2, pag. 751. Aristot. ibid. cap. 4, p. 103.

Digitized by Google

Il est presque impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis (*r*); ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé (*s*). Mais comme l'amitié rend tout commun et exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus ni trop au-dessous du vôtre (*t*).

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune (*u*). Il faudroit des efforts inouis, pour que des liaisons toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister long-temps; et nous ne devons pas avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressemens outrés, des protestations exagérées : ils tirent leur source d'une

(*r*) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 9, tom. 2, p. 108, A. — (*s*) Id. ibid. cap. 9 et 10. — (*t*) Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Plat. de leg. lib. 6, tom. 2, p. 757. Aristot. ibid. cap. 7, pag. 106. — (*u*) Xenoph. memor. lib. 2, p. 751. Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 10, p. 562. Isocr. ad. Demon. tom. 1, pag. 31.

Digitized by Google

fausseté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même ? car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux (*x*).

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une ame vendue à l'injustice; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire; d'humanité, dans un caractere dur et féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination qui vieillissent en naissant (*y*), mais une chaleur continue et de sentiment : quand de longues épreuves (*z*) n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment, les malheurs que nous essuyons

(*x*) Aristot. Eudem. lib. 7, cap. 1, tom. 2, pag. 270. — (*y*) Eurip. in Hercul. fur. v. 1223. — (*z*) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 4, tom. 2, pag. 104.

Digitized by Google

s'affoiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient (*a*). Voyez un homme dans l'affliction; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien! quelle fausseté dans leurs discours! Mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insçu l'un de l'autre; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'ame est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes les distinctions, qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'ils justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilege encore, celui de nous instruire et de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont (*b*), quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur! Quel plaisir pour eux quand ils nous verront marcher sur leurs traces! Quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique (*c*)!

(*a*) Xenoph. memor. lib. 2, p. 717. — (*b*) Theogn. ap. Arist. de mor. lib. 9, cap. 9, p. 126. — (*c*) Xenoph. mirab. lib. 2, pag. 753, E.

Digitized by Google

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne le sont de personne; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables (*d*). Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis (*e*); peut-être même faudroit-il les réduire à un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible (*f*).

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié (*g*); si l'on me demandoit des regles pour en connoître les devoirs, et en perpétuer la durée; je répondrois: Faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentimens et sur ceux de vos amis, car la décision du cœur est toujours plus prompte et plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déja corrompue qu'on osa prononcer ces paroles: « Aimez vos amis comme si vous deviez les haïr « un jour (*h*) »; maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante, et peut-être plus ancienne: « Haïssez vos « ennemis, comme si vous deviez les aimer un « jour (*i*) ».

(*d*) Aristot. de mor. lib. 9, cap. 10, p. 127, D.

(*e*) Id. magn. mor. lib. 2, cap. 16, p. 194. — (*f*) Id. de mor. lib. 8, cap. 7, p. 106. — (*g*) Id. ibid. cap. 2, p. 102. Id. magn. mor. lib. 2, cap. 11, p. 187. Id. Eudem. lib. 7, cap. 1, p. 268. — (*h*) Sophocl. in Ajac. v. 690. Cicer. de amicit. cap. 16, tom. 3, p. 341. Aul. Gell. lib. 17, cap. 14. — (*i*) Zaleuch. ap. Diod. Sic. lib. 12, p. 85. Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 21 p. 572.

Digitized by Google

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice, et que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce sentiment quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens ; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort.... Ecartons des idées si tristes, ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités ; l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions, si nous venions à les perdre ; l'autre, qui est une suite de la première, qu'il faut se souvenir d'eux, non seulement quand ils sont absens, mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société, et qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie. Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes assortis à votre âge, et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que par l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose.

Si aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez, Ly-

Digitized by Google

sis, que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste, ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : C'est dans le cœur que tout l'homme réside ; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.

Fin du Chapitre soixante-dix-huitieme.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur les Opinions religieuses.

J'AI dit que le discours de Philoclès fut interrompu par l'arrivée de Démophon. Nous avions vu de loin ce jeune homme s'entretenir avec un philosophe de l'école d'Elée. S'étant informé du sujet que nous traitions : N'attendez votre bonheur que de vous-même, nous dit-il ; j'avois encore des doutes ; on vient de les éclaircir. Je soutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir (*a*). Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, et s'étendit sur les absurdités du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance du peuple, avec dérision à nos préjugés (*b*). Ecoutez, reprit Philoclès ; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre ; car la vraie philo-

(*a*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, pag. 888, A.
(*b*) Id. ibid. pag. 885.

Digitized by Google

sophie est douce, compatissante, et sur-tout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche? Le voici, répondit le jeune homme: La nature et le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers: la politique des législateurs a soumis les sociétés à des loix (*c*). Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès. Vous semblez vous énorgueillir de cette découverte.

Démophon. Et c'est avec raison.

Philoclès. Je ne l'aurois pas cru, elle peut calmer les remords de l'homme coupable, mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Démophon. Et qu'auroit-il à perdre?

Philoclès. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, et qu'un étranger, paroissant tout-à-coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles: Vous admirez les merveilles de la nature, sans remonter à leur auteur; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, et qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, et pour excusables les fautes impunies; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards. Vous bornez votre existence à ce petit nombre

(*c*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, pag. 889.

Digitized by Google

d'instans que vous passez sur sur la terre, et dont vous n'envisagez le terme qu'avec un secret effroi; je vous annonce qu'après la mort, un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, et seroient pénétrés de douleur s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer?

Démophon. Ils auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Philoclès. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve, n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux; lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre les coups du sort, et contre la méchanceté des hommes?

Démophon. J'élèverois son ame, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglément à la nécessité.

Philoclès. Quel étrange dédommagement, s'écrieroit-il! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée, et quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter et chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard et le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de ses ennemis, ni de l'in-

Digitized by Google

sulte faite à sa foiblesse. Mais outre les maux qui me sont communs avec lui, j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous, et qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des suites qu'ils entraînent, et par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philosophie que vous traitez de grossiere, et suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême (*d*) ! J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper; mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume, soit pendant ma vie, soit après ma mort (*e*). Et comment se pourroit-il en effet, que sous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à la fois rempli d'espoir et malheureux ? Dites-moi Démophon, seriez-vous assez barbare pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaisanteries ?

Démophon. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécution plutôt que de trahir la vérité.

Philoclès. Ils combattoient en plein jour, sur un grand théâtre, en présence de l'univers et de la

(*d*) Theogn. sent. v. 165. — (*e*) Plat. de rep. lib. 10, tom. 2, p. 613, A. Id. de leg. lib. 5, p. 832, D.

Digitized by Google

postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs (*f*). C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Démophon. Je consens à laisser aux ames foibles le soutien que vous leur accordez.

Philoclès. Elles en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions.

Démophon. A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'une ame forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se résigner aux rigueurs du destin, et même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévere.

Philoclès. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, et sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs (*g*). Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utile à ces ames privilégiées qui prétendent trouver dans leurs seules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, sans doute, et comme vous êtes conséquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous disons : Il existe pour l'homme des loix antérieures à toute institution humaine (*h*). Ces

(*f*) Plat. de rep. lib. 10, tom. 2, p. 604, A.

(*g*) Hippond. de rep. ap. Stob. lib. 41, p. 250. Zaleuc. ibid. p. 279. Charond. ibid. lib. 42, p. 289. Hermipp. ap. Porph. de abstin. lib. 4, §. 22, p. 378. — (*h*) Xenoph. memor. lib. 4, p. 807. Arist. magn. mor. lib. 1,

Digitized by Google

loix, émanées de l'intelligence qui forma l'univers et qui le conserve, sont les rapports que nous avons avec elle et avec nos semblables. Commettre une injustice, c'est les violer, c'est se révolter, et contre la société, et contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la société.

Vous dites, au contraire : Le droit du plus fort est la seule notion que la nature a gravée dans mon cœur (*i*). Ce n'est pas d'elle, mais des loix positives, que vient la distinction du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne se transforment en crimes que par l'effet des conventions arbitraires des hommes (*k*).

Supposez à présent que nous agissons l'un et l'autre suivant nos principes, et plaçons-nous dans une de ces circonstances où la vertu, entourée de séductions, a besoin de toutes ses forces. D'un côté, des honneurs, des richesses, du crédit, toutes les especes de distinctions ; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, et votre mémoire à l'opprobre. Choisissez, Démophon. On ne vous demande qu'une injustice. Observez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès invi-

---

cap. 34, tom. 2, p. 166, E. Id. rhet. lib. 1, cap. 13, tom. 2, p. 541, A. Cudworth. de ætern. inst. et honest. notion. tom. 2, p. 628. — (*i*) Ap. Plat. de leg. tom. 2, p. 890. Aristot. ibid. — (*k*) Theod. ap. Laert. lib. 2, §. 99. Id. ap. Suid. in Σωκρ.

Digitized by Google

sible (*l*) ; je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, sera mille fois plus intéressé que vous à l'ensevelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez-vous à redouter ? les loix ? on leur imposera silence ; l'opinion publique ? elle se tournera contre vous, si vous résistez ; vos liens avec la société ? elle va les rompre en vous abandonnant aux persécutions de l'homme puissant ; vos remords ? préjugés de l'enfance qui se dissiperont quand vous aurez médité sur cette maxime de vos auteurs et de vos politiques, qu'on ne doit juger du juste et de l'injuste que sur les avantages que l'un ou l'autre peut procurer (*m*).

Démophon. Des motifs plus nobles suffiront pour me retenir. L'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'estime de moi-même.

Philoclès. Si ces motifs respectables ne sont pas animés par un principe surnaturel, qu'il est à craindre que de si foibles roseaux ne se brisent sous la main qu'ils soutiennent ! Eh quoi ! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, et dont vous tenez la clef vous-même ! Vous sacrifiez à des abstractions de l'esprit, à des sentimens factices, votre vie et tout ce que vous avez de plus cher au monde ! Dans l'état de dégradation où vous vous êtes réduit, ombre, poussiere, insecte, sous lequel de ces

(*l*) Plat. de rep. lib. 10, p. 612. — (*m*) Lysand. ap. Plut. apophth. Lacon. tom. 2, p. 229.

titres

Digitized by Google

titres prétendez-vous que vos vertus sont quelque chose, que vous avez besoin de votre estime et que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la justice ne sera remplacé par un fanatisme passager; et cette loi impérieuse qui nécessite les animaux à préférer leur conservation à l'univers entier, ne sera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuse encore.

Quant à nous, rien ne sauroit justifier nos chûtes à nos yeux, parce que nos devoirs ne sont point en opposition avec nos vrais intérêts. Que notre petitesse nous cache au sein de la terre, que notre puissance nous éleve jusqu'aux cieux (*n*), nous sommes environnés de la présence d'un juge dont les yeux sont ouverts sur nos actions et sur nos pensées (*o*), et qui seul donne une sanction à l'ordre, des attraits puissans à la vertu; une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je respecte les loix positives, parce qu'elles découlent de celles que Dieu a gravées au fond de mon cœur (*p*); j'ambitionne l'approbation de mes semblables, parce qu'ils portent comme moi dans leur esprit

(*n*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, p. 905. — (*o*) Xenoph. memor. lib. 1, pag. 728, C. — (*p*) Archyt. ap. Stob. serm. 41, p. 267.

Digitized by Google

un rayon de sa lumiere, et dans leur ame les germes des vertus dont il leur inspire le desir. Je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font décheoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à sa volonté. Ainsi les contre-poids qui vous retiennent sur les bords de l'abyme; je les ai tous, et j'ai de plus une force supérieure qui leur prête une plus vigoureuse résistance.

Démophon. J'ai connu des gens qui ne croient rien, et dont la conduite et la probité furent toujours irréprochables (*q*).

Philoclès. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croient tout, et qui furent toujours des scélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agissoient également contre leurs principes, les uns en faisant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconséquences ne doivent pas servir de regle. Il s'agit de savoir si une vertu fondée sur des loix que l'on croiroit descendues du ciel, ne seroit pas plus pure et plus solide, plus consolante et plus facile, qu'une vertu uniquement établie sur les opinions mobiles des hommes.

Démophon. Je vous demande à mon tour si la saine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, et

(*q*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, pag. 908, B. Clem. Alex. in protrep. tom. 1, pag. 20 et 21.

Digitized by Google

si la supposition d'un amas de dieux injustes et cruels, n'est pas la plus extravagante idée qui soit jamais tombée dans l'esprit humain. Nous nions leur existence; vous les avez honteusement dégradés : vous êtes plus impies que nous (*r*).

Philoclès. Ces dieux sont l'ouvrage de nos mains, puisqu'ils ont nos vices. Nous sommes plus indignés que vous des foiblesses qu'on leur attribue. Mais si nous parvenions à purifier le culte des superstitions qui le défigurent, en seriez-vous plus disposés à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons ?

Démophon. Prouvez qu'elle existe et qu'elle prend soin de nous, et je me prosterne devant elle.

Philoclès. C'est à vous de prouver qu'elle n'existe point, puisque c'est vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples sont en possession depuis une longue suite de siecles. Quant à moi, je voulois seulement repousser le ton railleur et insultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux systêmes de philosophie. Il auroit résulté de ce parallele, que chaque homme étant, suivant vos auteurs, la mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul (*s*); que suivant nous, la mesure de toutes choses

(*r*) Plut. de superst. tom. 2, p. 169, F. Bayle, pens. sur la com. tom. 1, §. 116. — (*s*) Protag. ap. Plat. in Theæt. tom. 1, p. 167 et 170, E. Sext. Emp. Pyrrhon. hypoth. lib. 1, cap. 32, pag. 55.

Digitized by Google

étant Dieu même (*t*), c'est d'après ce modele que nous devons régler nos sentimens et nos actions (*u*).

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je réponds : L'univers, l'éclat éblouissant et la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet assemblage et ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion et harmonie; j'ajoute, le consentement des peuples (*x*), non pour vous subjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faites sur les esprits les beautés ravissantes de la nature (*y*).

La raison, d'accord avec mes sens, me montre aussi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher; j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduisent où il veut aller; j'en conclue que ce principe combine ses moyens avec la fin qu'il se propose. Appliquons cet exemple. Toute la nature est en mouvement; il y a

(*t*) Plat. de leg. lib. 4, tom. 2, p. 716, D. — (*u*) Id. epist. 8, tom. 3, pag. 354, E. — (*x*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, pag. 886. Aristot. de cœlo, lib. 1, cap. 3, tom. 1, p. 434, E. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 17, tom. 2, pag. 411. — (*y*) Plat. ibid. Aristot. ap. Cicer. de nat. deor. lib. 2, cap. 37, tom. 2, pag. 464.

Digitized by Google

donc un premier moteur. Ce mouvement est assujetti à un ordre constant; il existe donc une intelligence suprême. Ici finit le ministère de ma raison; si je la laissois aller plus loin, je parviendrois, ainsi que plusieurs philosophes, à douter même de mon existence. Ceux même de ces philosophes qui soutiennent que le monde a toujours été, n'en admettent pas moins une première cause, qui de toute éternité agit sur la matière. Car, suivant eux, il est impossible de concevoir une suite de mouvemens réguliers et concertés, sans recourir à un moteur intelligent (z).

Démophon. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéisme.

Philoclès. Il ne les doit qu'à la présomption et à l'ignorance (a).

Démophon. Il les doit aux écrits des philosophes. Vous connoissez leurs sentimens sur l'existence et sur la nature de la divinité *.

Philoclès. On les soupçonne, on les accuse d'athéisme (b), parce qu'ils ne ménagent pas assez les opinions de la multitude, parce qu'ils hasardent des principes dont ils ne prévoient pas les conséquence, parce qu'en expliquant la formation et le mécanisme de l'univers, asservis à la

(z) Aristot. metaph. lib. 14, cap. 7, &c. tom. 2, pag. 1000. — (a) Plat. de leg. lib. 10, pag. 886.

* Voyez la note à la fin du volume.

(b) Bayle, contin. des pens. sur la com. tom. 3, §. 22 et 26.

Digitized by Google

méthode des physiciens, ils n'appellent pas à leurs secours une cause surnaturelle. Il en est, mais un petit nombre, qui rejettent formellement cette cause, et leurs solutions sont aussi incompréhensibles qu'insuffisantes.

Démophon. Elles ne le sont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son essence n'est pas connue, et je ne saurois admettre ce que je ne conçois pas.

Philoclès. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous offre-t-elle pas à tous momens des mysteres impénétrables ? Vous avouez que la matiere existe, sans connoître son essence; vous savez que votre bras obéit à votre volonté, sans appercevoir la liaison de la cause à l'effet.

Démophon. On nous parle tantôt d'un seul dieu, et tantôt de plusieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppositions dans les attributs de la divinité. Sa sagesse exige qu'elle maintienne l'ordre sur la terre, et le désordre y triomphe avec éclat. Elle est juste, et je souffre sans l'avoir mérité.

Philoclès. On supposa dès la naissance des sociétés, que des génies placés dans les astres veilloient à l'administration de l'univers; comme ils paroissoient revêtus d'une grande puissance, ils obtinrent les hommages des mortels; et le souverain fut presque par-tout négligé pour les ministres.

Cependant son souvenir se conserva toujours

Digitized by Google

parmi tous les peuples (*c*). Vous en trouverez des traces plus ou moins sensibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels dans les écrits des philosophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homere accorde à l'un des objets du culte public : Jupiter est le pere des dieux et des hommes. Parcourez la Grece : vous trouverez l'être unique adoré depuis long-temps en Arcadie, sous le nom du Dieu bon par excellence, (*d*) ; dans plusieurs villes, sous celui du très-haut (*e*), ou du très-grand (*f*).

Ecoutez ensuite Timée, Anaxagore, Platon : C'est le Dieu unique qui a ordonné la matiere, et produit le monde (*g*).

Ecoutez Antisthene, disciple de Socrate : Plusieurs divinités sont adorées parmi les nations, mais la nature n'en indique qu'une seule (*h*).

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore.

(*c*) Act. Apost. cap. 10, v. 35. Ibid. cap. 17, v. 23 et 28. S. Paul. ep. ad Rom. cap. 1, v. 21. Jablonsk. Panth. lib. 1, cap. 2, p. 38. Id. in proleg. §. 12. Fréret, déf. de la chron. p. 335. Bruck. hist. philos. tom. 1, p. 469. Cudw. cap. 4, §. 14, &c. &c. — (*d*) Pausan. lib. 8, cap. 36, p. 673. Macrob. in somn. Scip. lib. 1, cap. 2, — (*e*) Pausan. lib. 1, cap. 26, p. 62; lib. 5, cap. 15, p. 414; lib. 8, cap. 2, p. 600; lib. 9, cap. 8, p. 728. — (*f*) Id. lib. 10, cap. 37, pag 893. — (*g*) Tim. de anim. mund. Plat. in Tim. Anaxag. ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 7, t. 2, p. 881. — (*h*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 13, tom. 2, pag. 407. Lactant. instit. divin. lib. 1, cap. 5, tom. 1, p 13. Id. de irâ dei, cap. 11, tom. 2, p. 153. Plut. de orac. def. tom. 2, p. 420.

Digitized by Google

Tous ont considéré l'univers comme une armée, qui se meut au gré du général; comme une vaste monarchie, ou la plénitude du pouvoir réside dans le souverain (*i*).

Mais pourquoi donner aux génies qui lui sont subordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui seul? c'est que par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues, ces expressions *dieu* et *divin*, ne désignent souvent qu'une supériorité de rang, qu'une excellence de mérite, et sont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de son pouvoir, aux esprits qu'il a remplis de ses lumieres, aux ouvrages qui sont sortis de ses mains ou des nôtres (*k*). Il est si grand en effet, que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des siennes, et que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puisse ou daigne abaisser ses regards jusqu'à nous.

Vous qui niez son immensité, avez-vous jamais réfléchi sur la multiplicité des objets que votre esprit et vos sens peuvent embrasser? Quoi! votre vue se prolonge sans efforts sur un grand nombre de stades; et la sienne ne pourroit pas en parcourir

(*i*) Archyt. de doctr. mor. ap. Stob. serm. 1, p. 15, Onat. ap. Stob. eclog. phys. lib. 1, cap. 3, p. 4. Sthenid. ap. Stob. serm. 46, p. 332. Diotog. ibid. pag. 330. — (*k*) Menand. ap. Stob. serm. 32, p. 213. Cleric ars crit. sect. 1, cap. 3, tom. 1, p. 2. Moshem. in Cudw. cap. 4, §. 5, p. 271.

une

Digitized by Google

une infinité ? Votre attention se porte presqu'au même instant sur la Grece, sur la Sicile, sur l'Egypte ; et la sienne ne pourroit s'étendre sur tout l'univers (*l*) ?

Et vous qui mettez des bornes à sa bonté, comme s'il pouvoit être grand sans être bon, croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage ? qu'un insecte, un brin d'herbe, soient méprisables à ses yeux ? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes (*m*), qu'il lui ait donné le desir, le besoin et l'espérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de sa vue ? Non, je ne saurois penser qu'un pere oublie ses enfans, et que, par une négligence incompatible avec ses perfections (*n*), il ne daigne pas veiller sur l'ordre qu'il a établi dans son empire.

Démophon. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes et de malheurs sur la terre ? Où est sa puissance, s'il ne peut les empêcher ? sa justice, s'il ne le veut pas ?

Philoclès. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps, et c'est la seule qu'on puisse nous opposer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne se révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours ; mais ils souffrent sous ses yeux, et il semble les abandonner. Ici ma raison confondue interroge les traditions

(*l*) Xenoph. memor. lib. 1, p. 728. — (*m*) Id. ibid. p. 725 et 726. — (*n*) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 902.

Digitized by Google

anciennes; toutes déposent en faveur d'une providence. Elle interroge les sages (*o*); presque tous d'accord sur le fond du dogme, ils hésitent et se partagent dans la maniere de l'expliquer. Plusieurs d'entre eux, convaincus que limiter la justice ou la bonté de Dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à son pouvoir. Les uns répondent: Dieu n'opere que le bien; mais la matiere, par un vice inhérent à sa nature, occasionne le mal, en résistant à la volonté de l'Etre suprême (*p*). D'autres: L'influence divine s'étend avec plénitude jusqu'à la sphere de la lune, et n'agit que foiblement dans les régions inférieures (*q*). D'autres: Dieu se mêle des grandes choses, et néglige les petites (*r*). Il en est enfin qui laissent tomber sur mes ténébres un trait de lumiere qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie et les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des loix nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le système général

---

(*o*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 2, tom. 2, p. 398. — (*p*) Plat. in Tim. passim. — (*q*) Ocell. Lucan. cap. 2. Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 1, tom. 1, p. 453. Id. de part. anim. lib. 1, cap. 1, tom. 1, p. 970. Mosheim. in Cudw. cap. 1; §. 45, not. s. — (*r*) Ap. Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, p. 901. Ap. Aristot. de mund. cap. 6, tom. 1, p. 611. Eurip. ap. Plut. de reip. ger. t. 2, p. 811.

Digitized by Google

des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, et le tout ne fut pas ordonné pour vous (*s*).

Ainsi, tout est bien dans la nature, excepté dans la classe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés suivent sans résistance les mouvemens qu'on leur imprime. Les animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à la nécessité, comme le reste de la nature? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumieres qui les égarent, ce desir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action; ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables? A l'aspect de tant de privileges qui les caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que Dieu, par des vues qu'il n'est pas permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer et de choisir? Oui, s'il y a des vertus sur la terre, il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la regle, doit une satisfaction à la regle (*t*). Il commence sa vie dans ce monde, il la

(*s*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, pag. 903. — (*t*) Id. ibid. p. 905.

Digitized by Google

continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffrances, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, et d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choses seront mises à leur place. Demander à présent pourquoi Dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vues, et non suivant les nôtres.

Démophon. La religion n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de mes présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes (*u*). L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes même n'ont pas insisté sur la nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prieres (*x*).

Philoclès. Je vous ai déja dit que le culte public est grossièrement défiguré, et que mon des-

(*u*) Plat. in Eutyphr. tom. 1, p. 14, C. — (*x*) Bayle, contin. des pens. tom. 3, §. 51, 54, &c.

Digitized by Google

sein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos ames, que de les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines et des destinées, que d'établir entre elles et l'Etre suprême un commerce de bienfaits et de reconnoissance.

Voulez-vous une morale pure et céleste, qui éleve votre esprit et vos sentimens? étudiez la doctrine et la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans sa condamnation, sa prison et sa mort, que les décrets d'une sagesse infinie, et ne daigna pas s'abaisser jusqu'à se plaindre de l'injustice de ses ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les loix de l'harmonie universelle (*y*), et mettez ce tableau devant vos yeux. Régularité dans la distribution des mondes, régularité dans la distribution des corps célestes; concours de toutes les volontés dans une sage république, concours de tous les mouvemens d'une ame vertueuse, tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, et l'ordre conservant l'univers et ses

(*y*) Theag. ap. Stob. serm. 1, pag. 11. Criton. ibid. serm. 3, p. 43. Polus, ibid. serm. 9, pag. 105. Diotog. ibid. serm. 46, p. 330. Hippodam. ibid. serm. 101, p. 556. Ocell. ibid. eclog. phys. lib. 1, p. 32.

Digitized by Google

moindres parties ; un Dieu auteur de ce plan sublime, et des hommes destinés à être, par leurs vertus, ses ministres et ses coopérateurs. Jamais système n'étincela de plus de génie ; jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur et de la dignité de l'homme.

Permettez que j'insiste ; puisque vous attaquez nos philosophes, il est de mon devoir de les justifier. Le jeune Lysis est instruit de leurs dogmes. J'en juge par les instituteurs qui élevèrent son enfance. Je vais l'interroger sur différens articles relatifs à cet entretien. Ecoutez ses réponses. Vous verrez d'un coup-d'œil l'ensemble de notre doctrine, et vous jugerez si la raison, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité, et plus utile aux hommes *.

PHILOCLÈS.

Dites-moi, Lysis, qui a formé le monde ?

LYSIS.

Dieu (z).

PHILOCLÈS.

Par quel motif l'a-t-il formé ?

LYSIS.

Par un effet de sa bonté (a).

---

* Voyez la note à la fin du volume.

(z) Tim. Locr. de anim. mundi, ap. Plat. tom. 3, p. 94. Plat. in Tim. ibid. p. 30, &c. Id. ap. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 8, tom. 2, p. 403. — (a) Plat. ibid. pag. 29, E.

Digitized by Google

PHILOCLÈS.

Qu'est-ce que Dieu ?

LYSIS.

Ce qui n'a ni commencement ni fin (*b*). L'être éternel (*c*), nécessaire, immuable, intelligent (*d*).

PHILOCLÈS.

Pouvons-nous connoître son essence ?

LYSIS.

Elle est incompréhensible et ineffable (*e*); mais il a parlé clairement par ses œuvres (*f*), et ce langage a le caractere des grandes vérités, qui est d'être à portée de tout le monde. De plus vives lumieres nous seroient inutiles, et ne conviennent sans doute ni à son plan ni à notre foiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée qui nous attend ? En effet, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections (*g*), desirer de le connoître, c'est desirer de partager son bonheur.

(*b*) Thal. ap. Diog. Laert. lib. 1, §. 36. — (*c*) Tim. Locr. de anim. mund. apud Plat. tom. 3, pag. 96.

(*d*) Aristot. de nat. auscult. lib. 8, cap. 6, tom. 1, pag. 416; cap. 7, pag. 418; cap. 15, pag. 430. Id. metaphys. lib. 14, cap. 7, pag. 1061. — (*e*) Plat. in Tim. tom. 3, pag. 28. — (*f*) Onat. apud Stob. eclog. phys. lib. 1, pag. 4. — (*g*) Aristot. de mor. lib. 10, cap. 8, tom. 2, pag. 139, E. Id. de rep. lib. 7, cap. 1; ibid. pag. 415, E.

Digitized by Google

Digitized by Google

LYSIS.

ui que les loix de la patrie ont établi ; la
e humaine ne pouvant savoir rien de posi-
cet égard (*m*).

PHILOCLÈS.

it-il de l'honorer par des sacrifices et par
rémonies pompeuses ?

LYSIS.

n.

PHILOCLÈS.

e faut-il encore ?

LYSIS.

pureté du cœur (*n*). Il se laisse plutôt flé-
ar la vertu que par les offrandes (*o*) ; et
e il ne peut y avoir aucun commerce entre
l'injustice (*p*), quelques-uns pensent qu'il
oit arracher des autels les méchans qui y
ent un asyle (*q*).

PHILOCLÈS.

te doctrine, enseignée par les philosophes,
le reconnue par les prêtres ?

LYSIS.

l'ont fait graver sur la porte du temple d'E-

Plat. in Epinom. tom. 2, p. 985, D. — (*n*) Za-
ap. Stob. p. 279. Plat. in Alcib. 2, tom. 2, pag.
. Isocr. ad Nicocl. tom. 1, p. 61. — (*o*) Zaleuch.
od. Sic. lib. 12, p. 34, et ap. Stob. p. 279. Xe-
memor. lib. 1, p. 722. — (*p*) Charond. ap. Stob.
42, p. 289. — (*q*) Eurip. ibid. serm. 44, p. 307.

Digitized by Google

PHILOCLÈS.

Sa providence s'étend-elle sur toute la nature?

LYSIS.

Jusques sur les plus petits objets (*h*).

PHILOCLÈS.

Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

LYSIS.

Pas même celle de nos pensées (*i*).

PHILOCLÈS.

Dieu est-il l'auteur du mal?

LYSIS.

L'Etre bon ne peut faire que ce qui est bon (*k*).

PHILOCLÈS.

Quels sont vos rapports avec lui?

LYSIS.

Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi (*l*).

PHILOCLÈS.

Quel est le culte qui lui convient?

(*h*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, p. 900, C. Théolog. payenn. tom. 1, pag. 190. — (*i*) Epicharm. ap. Clem. Alexand. strom. lib. 5, pag. 708. AEschyl. apud Theophil. ad Autolic. lib. 2, §. 54. Euripid. ap. Stob. eclog. phys. cap. 7, pag. 8. Thal. apud Diog. Laert. lib. 1, §. 36. — (*k*) Plat. in Tim. tom. 3, pag. 300, A. Id. de rep. lib. 2, tom. 2, pag. 379, D. — (*l*) Id. in Phædon. tom. 1, pag. 62, D.

Digitized by Google

LYSIS.

Celui que les loix de la patrie ont établi ; la sagesse humaine ne pouvant savoir rien de positif à cet égard (*m*).

PHILOCLÈS.

Suffit-il de l'honorer par des sacrifices et par des cérémonies pompeuses ?

LYSIS.

Non.

PHILOCLÈS.

Que faut-il encore ?

LYSIS.

La pureté du cœur (*n*). Il se laisse plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes (*o*) ; et comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui et l'injustice (*p*), quelques-uns pensent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un asyle (*q*).

PHILOCLÈS.

Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est-elle reconnue par les prêtres ?

LYSIS.

Ils l'ont fait graver sur la porte du temple d'E-

(*m*) Plat. in Epinom. tom. 2, p. 985, D. — (*n*) Zaleuch. ap. Stob. p. 279. Plat. in Alcib. 2, tom. 2, pag. 149, E. Isocr. ad Nicocl. tom. 1, p. 61. — (*o*) Zaleuch. ap. Diod. Sic. lib. 12, p. 34, et ap. Stob. p. 279. Xenoph. memor. lib. 1, p. 722. — (*p*) Charond. ap. Stob. serm. 42, p. 289. — (*q*) Eurip. ibid. serm. 44, p. 307.

Digitized by Google

pidaure : L'ENTRÉE DE CES LIEUX, dit l'inscription, N'EST PERMISE QU'AUX ÂMES PURES (*r*). Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit : *Qui est-ce qui est ici?* les assistans répondent de concert : *Ce sont tous gens de bien* (*s*).

PHILOCLÈS.

Vos prieres ont-elles pour objet les biens de la terre ?

LYSIS.

Non. J'ignore s'ils ne me seroient pas nuisibles ; et je craindrois qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, Dieu ne les exauçât (*t*).

PHILOCLÈS.

Que lui demandez-vous donc ?

LYSIS.

De me protéger contre mes passions (*u*) ; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'ame (*x*) ; les lumieres et les vertus dont j'ai besoin (*y*) ; la force de ne commettre aucune injustice, et surtout le courage de supporter, quand il le faut, l'injustice des autres (*z*).

(*r*) Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 652. — (*s*) Aristoph. in pac. v. 435 et 967. — (*t*) Plat. in Alcib. 2, tom. 2, pag. 138, &c. — (*u*) Zalench. ap. Stob. serm. 42, pag. 279. — (*x*) Plat. in Phædr. tom. 3, pag. 279. Id. in Alcib. 2, tom. 2, pag. 148. Clem. Alex. strom. lib. 5, pag. 1072. — (*y*) Plat. in Men. tom. 2, pag. 100 ; ap. eumd. de virt. tom. 3, pag. 379. — (*z*) Plut. instit. Lacon. tom. 2, pag. 239, A.

Digitized by Google

PHILOCLÈS.

Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité ?

LYSIS.

Se tenir toujours en sa présence (*a*); ne rien entreprendre sans implorer son secours (*b*); s'assimiler en quelque façon à elle par la justice et par la sainteté (*c*); lui rapporter toutes ses actions (*d*); remplir exactement les devoirs de son état, et regarder comme le premier de tous celui d'être utile aux hommes (*e*); car, plus on opere le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans et de ses amis (*f*).

PHILOCLÈS.

Peut-on être heureux en observant ces préceptes ?

LYSIS.

Sans doute, puisque le bonheur consiste dans la sagesse, et la sagesse dans la connoissance de Dieu (*g*).

(*a*) Xenoph. memor. lib. 1, p. 728. — (*b*) Charond. ap. Stob. serm. 42, p. 289. Plat. in Tim. tom. 3, p. 27 et 48. Id. de leg. lib. 4, tom. 2, pag. 712. Id. epist. 8, tom. 3, p. 352, E. — (*c*) Plat. in Theæt. tom. 1, pag. 176, B. Aur. carm. vers. ult. — (*d*) Bias. ap. Laert. lib. 1, §. 88. Bruck. histor. philos. tom. 1, pag. 1072. — (*e*) Xenoph. memor. lib. 3, p. 780. — (*f*) Plat. de rep. lib. 10, tom. 2, p. 612, E. Id. de leg. lib. 4, pag. 716, D. Alex. ap. Plut. t. 1, p. 631, A. — (*g*) Theag. ap. Stob. serm. 1, p. 11, lin. 50. Archyt. ibid. pag. 15. Plat. in Theæt. tom. 1, p. 176; in Euthyd. p. 280. Id.

Digitized by Google

PHILOCLÈS.

Mais cette connoissance est bien imparfaite.

LYSIS.

Aussi notre bonheur ne sera-t-il entier que dans une autre vie (*h*).

PHILOCLÈS.

Est-il vrai qu'après notre mort, nos ames comparoissent dans le champ de la vérité, et rendent compte de leur conduite à des juges inexorables, qu'ensuite, les unes transportées dans des campagnes riantes, y coulent des jours paisibles au milieu des fêtes et des concerts; que les autres sont précipitées par les Furies dans le Tartare, pour subir à la fois la rigueur des flammes et la cruauté des bêtes féroces (*i*)?

LYSIS.

Je l'ignore.

PHILOCLÈS.

Dirons-nous que les unes et les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe des hommes, soit dans celle des animaux, et commenceront une nouvelle vie (*k*), mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles (*l*)?

---

epist. 8, tom. 3, p. 354; ap. Augustin. de civit. Dei, lib. 8, cap. 9. — (*h*) Plat. in Epinom. tom. 2, p. 992. — (*i*) Axioch. ap. Plat. tom. 3, p. 371. — (*k*) Id. ibid. Virgil. æneid. lib. 6, v. 748. — (*l*) Plat. ibid. p. 615. Id. in Gorg. tom. 1, p. 525.

Digitized by Google

LYSIS.

Je l'ignore encore. La divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre et de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples et de tous les temps (*m*), c'est que chacun sera traité suivant ses mérites (*n*), et que l'homme juste, passant tout-à-coup du jour nocturne de cette vie (*o*), à la lumiere pure et brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image (*p*).

PHILOCLÈS.

Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes?

LYSIS.

Décerner à notre ame les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité; ne la jamais remplir de vices et de remords; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est céleste, et la durée éternelle (*q*).

(*m*) Plat. in Gorg. tom. 1, pag. 523. Plut. de consol. tom. 2, p. 120. — (*n*) Plat. de leg. lib. 10, tom. 2, p. 905. — (*o*) Id. de rep. lib. 7, tom. 2, p. 521.

(*p*) Id. in Epinom. tom. 2, p. 973 et 992. — (*q*) Id. de leg. lib. 5, p. 727, &c.

Digitized by Google

PHILOCLÈS.

Quels sont nos devoirs envers les hommes ?

LYSIS.

Ils sont tous renfermés dans cette formule : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent (*r*).

PHILOCLÈS.

Mais n'êtes-vous pas à plaindre si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion, et si votre ame ne survit pas à votre corps.

LYSIS.

La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, et lui procure deux avantages inestimables, une paix profonde pendant sa vie, une douce espérance au moment de la mort (*s*).

(*r*) Isocr. in Nicocl. tom. 1, p. 116. — (*s*) Plat. in Phædon. tom. 1, p. 91 et 114.

Fin du Chapitre soixante-dix-neuvieme.

Digitized by Google

NOTES.

CHAPITRE LXXI, page 16.

Sur le lieu de la scene où Ajax se tuoit.

Plusieurs critiques modernes ont supposé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax se perçoit de son épée à la vue des spectateurs. Ils s'autorisoient du scholiaste qui observe que les héros se donnoient rarement la mort sur le théâtre (*a*). Je pense que la regle n'a pas été violée en cette occasion. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le fil de l'action.

Le chœur instruit qu'Ajax n'est plus dans sa tente (*b*), sort par les deux côtés du théâtre pour le chercher et le ramener (*c*). Le héros reparoît. Après un monologue touchant, il se précipite sur la pointe de son épée, dont il avoit enfoncé auparavant la garde dans la terre (*d*): le chœur revient (*e*); pendant qu'il se plaint de l'inutilité de ses recherches, il entend les cris de Tecmesse qui a trouvé le corps de son mari (*f*); et il s'avance pour voir ce funeste spectacle (*g*). Ce n'est donc pas sur la scene qu'Ajax s'est tué.

J'ai supposé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée

(*a*) Schol. Sophocl. in Ajac. v. 826. — (*b*) Sophocl. in Ajac. v. 825. — (*c*) Ibid. v. 824. — (*d*) Ibid. v. 826. — (*e*) Ibid. v. 877. — (*f*) Ibid. v. 900. — (*g*) Ibid. v. 924 et 1022.

Digitized by Google

au fond du théâtre, étoit une issue qui conduisoit à la campagne, et qui étoit cachée par un rideau qu'on avoit tiré lors de la sortie du chœur. C'est dans cet enfoncement qu'Ajax s'étoit montré, et qu'il avoit déclaré hautement sa derniere résolution. Voilà pourquoi il est dit que le rôle de ce héros demandoit une voix très-forte (*h*). A quelques pas de là, derriere la tente, il avoit placé son épée. Ainsi les spectateurs pouvoient le voir et l'entendre, lorsqu'il récitoit son monologue, et ne pouvoient pas être témoins de sa mort.

MÊME CHAPITRE, page 50.

Sur la maniere dont l'acteur Hégélocus prononça un vers d'Euripide.

En grec, γαλῆνα, *galéna*, désigne le calme, γαλῆν, *galén*, signifie un *chat*. Dans le passage dont il s'agit, Hégélocus devoit faire entendre *galêna oro*, c'est-à-dire, *le calme je vois*. Or ces deux mots se prononçoient de telle maniere, qu'on entendoit à la fois la derniere voyelle du premier, et la premiere du second. L'acteur, épuisé et manquant tout-à-coup de respiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galéna*, dont il omit la voyelle finale; et dit *galén. . . . . oro*, c'est-à-dire, *un chat. . . . je vois* (*i*).

(*h*) Schol. Sophocl. in Ajac. v. 875. — (*i*) Euripid. in Orest. v. 279. Schol. ibid. Markl. in suppl. Euripid. v. 901. Aristoph. in ran. v. 306. Schol. ibid. Brunck. ibid.

MÊME

Digitized by Google

MÊME CHAPITRE, page 92.

Sur le temple d'Ephese, et sur la Statue de la Déesse.

L'AN 356 avant Jesus-Christ, le temple d'Ephese fut brûlé par Hérostrate (*k*). Quelques années après les Éphésiens le rétablirent. Il paroît que la flamme ne détruisit que le toit et les parties qui ne pouvoient se dérober à son activité. On peut voir à cet égard un excellent mémoire de M. le marquis de Poléni, inséré parmi ceux de l'académie de Cortone (*l*). Si l'on s'en rapporte à son opinion, il faudra dire que, soit avant, soit après Hérostrate, le temple avoit les mêmes dimensions, et que sa longueur, suivant Pline (*m*), étoit de 425 pieds (401 de nos pieds, 5 pouces, 8 lignes); sa largeur de 220 pieds (207 pieds, 9 pouces, 4 lignes); sa hauteur de 60 pieds (56 pieds, 8 pouces). Je suppose qu'il est question de pieds Grecs dans le passage de Pline.

Les Ephésiens avoient commencé à restaurer le temple, lorsqu'Alexandre leur proposa de se charger seul de la dépense, à condition qu'ils lui en feroient honneur dans une inscription. Il essuya un refus dont ils obtinrent facilement le pardon. « Il ne convient pas à un dieu, lui dit le député

(*k*) Plut. in Alex. tom. 1, pag. 665. — (*l*) Saggi di disert. tom. 1, pars secunda, n°. 13, 14, pag. 21, &c. — (*m*) Plin. lib. 36, cap. 14, tom. 2, pag. 740.

Digitized by Google

« des Ephésiens, de décorer le temple d'une autre « divinité (*n*) ».

Je me suis contenté d'indiquer en général les ornemens de la statue, parce qu'ils varient sur les monumens qui nous restent, et qui sont postérieurs à l'époque du voyage d'Anacharsis : il est même possible que ces monumens ne se rapportent pas tous à la Diane d'Ephese. Quoi qu'il en soit, dans quelques-uns, la partie supérieure du corps, ou de la gaine qui en tient lieu, est couverte de mamelles ; viennent ensuite plusieurs compartimens, séparés l'un de l'autre par un listel qui regne tout autour, et sur lequel on avoit placé de petites figures représentant des victoires, des abeilles, des bœufs, des cerfs, et d'autres animaux à mi-corps. Quelquefois des lions en ronde-bosse sont attachés aux bras (*o*). Je pense que sur la statue ces symboles étoient en or. Xénophon, qui avoit consacré, dans son petit temple de Scillonte, une statue de Diane semblable à celle d'Ephese, dit que cette derniere étoit d'or ; et que la sienne n'étoit que de cyprès (*p*). Comme il paroît, par d'autres auteurs, que la statue de la Diane d'Ephese étoit de bois, il est à présumer que Xénophon n'a parlé que des ornemens dont elle étoit couverte.

Je hasarde ici l'explication d'un petit monument en or, qui fut découvert dans le territoire de l'ancienne Lacédémone, et que M. le comte de Caylus a fait graver dans le second volume de son recueil d'antiquités (*q*). L'or en est de bas titre

---

(*n*) Strab. lib. 14, pag. 641. — (*o*) Menetr. symbol. Dian. Ephes. stat. — (*p*) Xenoph. de exped. Cyr. lib. 5, p. 350, E. — (*q*) Rec. d'antiq. tom. 2, p. 42, pl. xj.

Digitized by Google

et allié d'argent, le travail grossier est d'une haute antiquité. Il représente un bœuf, ou plutôt un cerf accroupi; les trous dont il est percé montrent clairement qu'on l'avoit attaché à un corps plus considérable; et si l'on veut le rapprocher des différentes figures de la Diane d'Ephese, on tardera d'autant moins à se convaincre qu'il appartenoit à quelque statue, qu'il ne pese qu'une once un gros soixante grains, et que sa plus grande longueur n'est que de deux pouces deux lignes, et sa plus grande élévation jusqu'à l'extrémité des cornes, de trois pouces une ligne. Peut-être fut-il transporté autrefois à Lacédémone; peut-être y décoroit-il une des statues de Diane, ou même celle de l'Apollon d'Amyclæ, à laquelle on avoit employé la quantité de l'or que Crœsus avoit envoyé aux Lacédémoniens (*r*).

Je crois que plus les figures de la Diane d'Ephese sont chargées d'ornemens, moins elles sont anciennes. Sa statue ne présenta d'abord qu'une tête, des bras, des pieds, et un corps en forme de gaîne. On y appliqua ensuite les symboles des autres divinités, et sur-tout ceux qui caractérisent Isis, Cybele, Cérès, &c. (*s*).

Le pouvoir de la Déesse et la dévotion des peuples augmentant dans la même proportion que ses attributs, elle fut regardée par les uns, comme l'image de la nature productrice; par les autres, comme une des plus grandes divinités de l'Olympe. Son culte, connu depuis long-temps dans quelques pays éloignés (*t*), s'étendit dans l'Asie mineure,

(*r*) Pausan. lib. 3, cap. 10, pag. 231. — (*s*) Menetr. symbol. Dion. Ephes. stat. — (*t*) Strab. lib. 4, pag. 179 et 180.

Digitized by Google

dans la Syrie (*u*), et dans la Grece proprement dite (*x*). Il étoit dans son plus grand éclat sous les premiers empereurs Romains, et ce fut alors que d'autres divinités ayant obtenu par le même moyen un accroissement de puissance (*y*), on conçut l'idée de ces figures Panthées, que l'on conserve encore dans les cabinets, et qui réunissent les attributs de tous les dieux.

CHAPITRE LXXIII, page 114.

Sur les Rhodiens.

Le caractere que je donne aux Rhodiens est fondé sur quantité de passages des anciens auteurs, en particulier sur les témoignages d'estime qu'ils reçurent d'Alexandre (*z*); sur ce fameux siege qu'ils soutinrent avec tant de courage contre Démétrius-Poliorcete, trente-huit ans après le voyage d'Anacharsis dans leur île (*a*) : sur les puissans secours qu'ils fournirent aux Romains, et sur les marques de reconnoissance qu'il en reçurent (*b*).

(*u*) Méd. impériales de Cyzique, de Philadelphie en Lydie, d'Hiérapolis en Phrygie, d'Ancyre en Galatie, de Néapolis en Palestine, &c. &c. Spanh. de præst. numism. tom. 1, p. 507. Cuper. in apoth. Hom. pag. 250. — (*x*) Pausan. lib. 2, cap. 2, p. 115; lib. 4, cap. 31, pag. 357. — (*y*) Joan. Petr. Bellor. symbol. deæ. Syr. simulacr. — (*z*) Diod. Sic. lib. 20, p. 809. — (*a*) Id. ibid. pag. 810. Plut. in Demetr. tom. 1, pag. 898.

(*b*) Liv. lib. 32, cap. 25; lib. 37, cap. 12. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.

Digitized by Google

MÊME CHAPITRE, page 122.

Sur le labyrinthe de Crete.

Je n'ai dit qu'un mot sur le fameux labyrinthe de Crete, et ce mot je dois le justifier.

Hérodote nous a laissé une description de celui qu'il avoit vu en Egypte auprès du lac Mœris. C'étoient douze grands palais contigus, communiquant les uns aux autres, dans lesquels on comptoit trois mille chambres, dont quinze cents étoient sous terre (*c*). Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Mela, parlent de ce monument avec la même admiration qu'Hérodote (*d*). Aucun d'eux n'a dit qu'on l'eût construit pour égarer ceux qui entreprenoient de le parcourir. Mais il est visible qu'en le parcourant sans guide, on couroit risque de s'égarer.

C'est ce danger qui, sans doute, introduisit une nouvelle expression dans la langue Grecque. Le mot labyrinthe, pris au sens littéral, désigne un espace circonscrit, et percé de quantité de routes, dont les unes se croisent en tout sens, comme celles des carrieres et des mines, dont les autres font des révolutions plus ou moins grandes autour du point de leur naissance, comme ces lignes spirales que l'on voit sur certaines coquilles (*e*). Dans le sens figuré, il fut appliqué aux questions obscures et captieuses (*f*), aux réponses

(*c*) Herodot. lib. 2, cap. 148. — (*d*) Strab. lib. 17, p. 811. Diod. Sic. lib. 1, p. 55. Plin. lib. 36, cap. 13, tom. 2, pag. 739. Pomp. Mela, lib. 1, cap. 9, pag. 56. — (*e*) Hesych. Suid. Etymol. magn. in Λαβύρ.

(*f*) Lucian. in fugit. tom. 3, pag. 371.

Digitized by Google

ambiguës et détournées (*g*), à ces discussions qui, après de longs écarts, nous ramenent au terme d'où nous sommes partis (*h*).

De quelle nature étoit le labyrinthe de Crete? Diodore de Sicile rapporte, comme une conjecture, et Pline, comme un fait certain, que Dédale avoit construit ce labyrinthe sur le modele de celui d'Egypte, quoique sur de moindres proportions (*i*). Ils ajoutent que Minos en avoit ordonné l'exécution, qu'il y tenoit le Minotaure renfermé, et que de leur temps il ne subsistoit plus, soit qu'il eût péri de vétusté, soit qu'on l'eût démoli à dessein (*k*). Ainsi Diodore de Sicile et Pline regardoient ce labyrinthe comme un grand édifice, tandis que d'autres écrivains le représentent simplement comme un antre creusé dans le roc et plein de routes tortueuses (*l*). Les premiers et les seconds ont rapporté deux traditions différentes. Il reste à choisir la plus vraisemblable.

Si le labyrinthe de Crete avoit été construit par Dédale sous Minos, pourquoi n'en seroit-il fait mention, ni dans Homere, qui parle plus d'une fois de ce prince, ainsi que de la Crete; ni dans Hérodote, qui décrit celui d'Egypte, après avoir dit que les monumens des Egyptiens sont fort supérieurs à ceux des Grecs; ni dans les plus anciens géographes; ni dans aucuns des écrivains des beaux temps de la Grece?

(*g*) Dionys. Halic. de Thucyd. judic. tom. 6, p. 913. — (*h*) Plat. in Euthyd. tom. 1, p. 291, B. Lucian. in Icarom. tom. 2, p. 786. — (*i*) Diod. Sic. lib. 1, p. 55; lib. 4, pag. 264 et 277. Plin. lib. 36, cap. 13, tom. 2, p. 739. — (*k*) Diod. Sic. lib. 1, p. 56. — (*l*) Eustath. in odyss. lib. 11, p. 1688, lin. 51. Etym. magn. in Λαβύρ.

Digitized by Google

On attribuoit cet ouvrage à Dédale, dont le nom suffiroit pour décréditer une tradition. En effet, ce nom est devenu comme celui d'Hercule, la ressource de l'ignorance, lorsqu'elle porte ses regards sur les siecles anciens. Toutes les grandes entreprises, tous les ouvrages qui demandent plus de force que d'esprit, elle les attribue à Hercule; tous ceux qui tiennent aux arts, et qui exigent une certaine intelligence dans l'exécution, elle les rapporte à Dédale.

L'opinion de Diodore et de Pline suppose que, de leur temps, il n'existoit plus en Crete aucune trace du labyrinthe, et qu'on avoit même oublié l'époque de sa destruction. Cependant il est dit qu'il fut visité par les disciples d'Apollonius de Tyane, contemporain de ces deux acteurs (*m*). Les Crétois croyoient donc alors posséder encore le labyrinthe.

Je demande qu'on fasse attention à ce passage de Strabon : « A Nauplie près de l'ancienne Argos, dit ce judicieux écrivain, on voit encore « de vastes cavernes, où sont construits des labyrinthes qu'on croit être l'ouvrage des Cyclopes (*n*) * ». Ce qui signifie que la main des hommes avoit ouvert dans le roc des routes qui se croisoient et se replioient sur elles-mêmes, comme on le pratique dans les carrieres. Telle est, si je ne me trompe, l'idée qu'il faut se faire du labyrinthe de Crete.

Y avoit-il plusieurs labyrinthes dans cette île? Les auteurs anciens ne parlent que d'un seul. La

(*m*) Philostr. vit. Apoll. lib. cap. 34, pag. 174.
(*n*) Strab. lib. 8, pag. 369 et 373.

* J'en ai parlé dans le chapitre LIII de cet ouvrage.

Digitized by Google

plupart le placent à Cnosse; quelques-uns, en petit nombre, à Gortyne (*o*).

Bélon et Tournefort (*p*) nous ont donné la description d'une caverne située au pied du mont Ida, du côté du midi, à une légere distance de Gortyne. Ce n'étoit qu'une carriere, suivant le premier; c'étoit l'ancien labyrinthe, suivant le second. J'ai suivi ce dernier, et j'ai abrégé son récit dans mon texte. Ceux qui ont ajouté des notes critiques à son ouvrage, outre ce labyrinthe, en admettent un second à Cnosse, et citent principalement en leur faveur les médailles de cette ville, qui en représentent le plan, suivant la maniere dont le concevoient les artistes. Car il y paroît, tantôt de forme quarrée, tantôt de forme ronde, sur quelques-unes, il n'est qu'indiqué; sur d'autres, il renferme dans son milieu la tête du Minotaure (*q*). J'en ai fait graver une dans les mémoires de l'Académie des belles-lettres, qui me paroît être du cinquieme siecle avant Jesus-Christ, et sur laquelle on voit d'un côté la figure du Minotaure, et de l'autre le plan informe du labyrinthe (*r*). Il est donc certain que dès ce temps-là, les Cnossiens se croyoient en possession de cette célebre caverne, il paroît encore que les Gortyniens ne croyoient pas devoir la revendiquer, puisqu'ils ne l'ont jamais représentée sur leurs monnoies.

Le lieu où je place le labyrinthe de Crete n'est, suivant Tournefort (*s*), qu'à une lieue de Gorty-

(*o*) Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 2. — (*p*) Bélon, observat. liv. 1, ch. 6. Tournef. voyag. tom. 1, pag. 65. — (*q*) Médailles du cabinet du Roi. — (*r*) Mém. de l'acad. des beli. lett. tom. 24, pag. 40. — (*s*) Tournef. voyag. tom. 1, pag. 65.

ne,

Digitized by Google

ne ; et suivant Strabon (*t*), il est éloigné de Cnosse de six à sept lieues. Tout ce qu'on en doit conclure, c'est que le territoire de cette dernière ville s'étendoit jusqu'auprès de la première.

A quoi servoient ces cavernes auxquelles on donnoit le nom de labyrinthe ? Je pense qu'elles furent d'abord ébauchées par la nature ; qu'en certains endroits on en tira des pierres pour en construire des villes ; que, plus anciennement, elles servirent de demeure ou d'asyle aux habitans d'un canton exposé à des invasions fréquentes. Dans le voyage d'Anacharsis en Phocide, j'ai parlé de deux grandes cavernes du Parnasse, où se réfugièrent les peuples voisins ; dans l'une, lors du déluge de Deucalion ; dans l'autre, à l'arrivée de Xerxès (*u*). J'ajoute ici que, suivant Diodore de Sicile, les plus anciens Crétois habitoient les antres du mont Ida (*x*). Ceux qu'on interrogeoit sur les lieux mêmes, disoient que leur labyrinthe ne fut, dans l'origine, qu'une prison (*y*). On a pu quelquefois le destiner à cet usage ; mais il est difficile de croire que, pour s'assurer de quelques malheureux, on eût entrepris des travaux si immenses.

CHAPITRE LXXIV, page 151.

Sur la grandeur de l'île de Samos.

STRABON, Agathémere, Pline et Isidore, varient sur la circonférence de Samos. Suivant le premier,

(*t*) Strab. lib. 10, pag. 476. — (*u*) Chapitre XXII de cet ouvrage. — (*x*) Diod. Sic. lib. 5, pag. 334.
(*y*) Philoch. ap. Plut. tom. 1, pag. 6, E.

Digitized by Google

elle est de 600 stades (z), qui font 22 de nos lieues et 1700 toises, chaque lieue de 2500 toises; suivant le second (a), de 630 stades, ou 23 lieues et 2035 toises; suivant Pline (b), de 87 milles Romains, c'est-à-dire, de 26 lieues et 272 toises; enfin, suivant Isidore (c), de 100 milles Romains, c'est-à-dire, de 800 stades, ou 30 lieues et 600 toises. On trouve souvent de pareilles différences dans les mesures des anciens.

MÊME CHAPITRE, page 166.

Sur l'anneau de Polycrate.

Suivant Saint Clément d'Alexandrie, cet anneau représentoit une lyre (d). Ce fait est peu important.

Mais on peut remarquer avec quelle attention les Romains conservoient les débris de l'antiquité. Du temps de Pline, on montroit à Rome, dans le temple de la Concorde, une sardoine-onyx, que l'on disoit être l'anneau de Polycrate, et que l'on tenoit renfermée dans un cornet d'or; c'étoit un présent d'Auguste (e). Solin donne aussi le nom de sardoine à la pierre de Polycrate (f); mais il paroit par le témoignage de quelques au-

(z) Strab. lib. 14, p. 637. — (a) Agath. lib. 1, cap. 5, ap. Geogr. min. tom. 2, p. 17. — (b) Plin. lib. 5, cap. 31, p. 286. — (c) Isid. ap. Plin. ibid. — (d) Clem. Alex. in pædag. lib. 3, pag. 289. Mariett. pierr. grav. tom. 1, pag. 13. — (e) Plin. lib. 37, cap. 1, tom. 2, pag. 764. — (f) Solin. cap. 33, pag. 63.

Digitized by Google

teurs, et sur tout d'Hérodote, que c'étoit une émeraude (*g*).

CHAPITRE LXXVI, page 266.

Sur une inscription relative aux Fêtes de Délos.

En 1736, M. le Comte de Sandwich apporta d'Athenes à Londres, un marbre sur lequel est gravée une longue inscription. Elle contient l'état des sommes qui se trouvoient dues au temple de Délos, soit par des particuliers, soit par des villes entieres. On y spécifie les sommes qui ont été acquittées, et celles qui ne l'ont pas été. On y marque aussi les frais de la Théorie, ou députation des Athéniens; savoir pour la couronne d'or qui fut présentée au dieu, la main-d'œuvre comprise, 1500 drachmes (1350 liv.): pour les trépieds donnés aux vainqueurs, la main-d'œuvre également comprise, (1000 drachmes (900 l.); pour les Architéores, un talent (5400 l.); pour le capitaine de la galere qui avoit transporté la Théorie, 7000 drachmes (6300 liv.); pour l'achat de 109 bœufs destinés aux sacrifices, 8415 drachmes (7573 liv. 10 sols), &c. &c. Cette inscription, éclaircie par M. Taylor (*h*) et par le pere Corsini (*i*), est de l'an avant Jesus-Christ 373 ou 372, et n'est antérieure que d'environ 32 ans au voyage du jeune Anacharsis à Délos.

(*g*) Herodot. lib. 3, cap. 41. — (*h*) Marmor. Sandvicence cum comment. et notis Joan. Taylor.

(*i*) Corsin. dissert. in append. ad not. Græcor.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIX, page 333.

Si les anciens Philosophes Grecs ont admis l'unité de Dieu.

Les premiers apologistes du christianisme, et plusieurs auteurs modernes, à leur exemple, ont soutenu que les anciens philosophes n'avoient reconnu qu'un seul Dieu. D'autres modernes, au contraire, prétendant que les passages favorables à cette opinion ne doivent s'entendre que de la nature, de l'ame du monde, du soleil, placent presque tous ces philosophes au nombre des spinosistes et des athées (*k*). Enfin il a paru, dans ces derniers temps, des critiques qui, après de longues veilles consacrées à l'étude de l'ancienne philosophie, ont pris un juste milieu entre ces deux sentimens. De ce nombre sont Brucker et Moshem, dont les lumieres m'ont été très-utiles.

Plusieurs causes contribuent à obscurcir cette question importante. Je vais en indiquer quelques-unes, mais je dois avertir auparavant qu'il s'agit ici principalement des philosophes qui précéderent Aristote et Platon, parce que ce sont les seuls dont je parle dans mon ouvrage.

1°. La plupart d'entr'eux vouloient expliquer la formation et la conservation de l'univers par les seules qualités de la matiere; cette méthode étoit si générale, qu'Anaxagore fut blâmé, ou de ne l'avoir pas toujours suivie, ou de ne l'avoir pas toujours abandonnée. Comme dans l'explica-

(*k*) Moshem in Cudw. cap. 4, §. 26, tom. 1, p. 681.

Digitized by Google

tion des faits particuliers, il avoit recours tantôt à des causes naturelles, tantôt à cette intelligence qui, suivant lui, avoit débrouillé le chaos, Aristote lui reprochoit de faire au besoin descendre un dieu dans la machine (*l*), et Platon, de ne pas nous montrer, dans chaque phénomene, les voies de la sagesse divine (*m*). Cela supposé, on ne peut conclure du silence des premiers physiciens qu'ils n'aient pas admis un Dieu (*n*), et de quelques-unes de leurs expressions, qu'ils aient voulu donner à la matiere toutes les perfections de la divinité.

2°. De tous les ouvrages philosophiques qui existoient du temps d'Aristote, il ne nous reste en entier qu'une partie des siens, une partie de ceux de Platon, un petit traité du pithagoricien Timée de Locres sur l'ame du monde, un traité de l'univers par Ocellus de Lucanie, autre disciple de Pythagore. Ocellus, dans ce petit traité, cherchant moins à développer la formation du monde, qu'à prouver son éternité, n'a pas occasion de faire agir la divinité. Mais, dans un de ses ouvrages, dont Stobée nous a transmis un fragment, il disoit que l'harmonie conserve le monde, et que Dieu est l'auteur de cette harmonie (*o*). Cependant je veux bien ne pas m'appuyer de son autorité: mais Timée, Platon et Aristote ont établi formellement l'unité d'un Dieu; et ce n'est pas en passant, c'est dans des ouvrages suivis, et dans l'exposition de leurs systêmes fondés sur ce dogme.

(*l*) Aristof. metaph. lib. 1, cap. 4, tom. 2, pag. 844. — (*m*) Plat. in Phædon. tom. 1, pag. 98. — (*n*) Bruck. tom. 1, pag. 469 et 1174. — (*o*) Stob. eclog. phys. lib. 1, cap. 16, pag. 32.

Digitized by Google

Les écrits des autres philosophes ont péri. Nous n'en avons que des fragmens, dont les uns déposent hautement en faveur de cette doctrine, dont les autres, en très-petit nombre, semblent la détruire : parmi ces derniers, il en est qu'on peut interpréter de diverses manieres, et d'autres qui ont été recueillis et altérés par des auteurs d'une secte opposée, tels que ce Velleius que Cicéron introduit dans son ouvrage sur la nature des dieux, et qu'on accuse d'avoir défiguré plus d'une fois les opinions des anciens (*p*). Si, d'après de si foibles témoignages, on vouloit juger des opinions des anciens philosophes, on risqueroit de faire à leur égard, ce que, d'après quelques expressions détachées et mal interprétées, le P. Hardouin a fait à l'égard de Descartes, Malebranche, Arnaud, et autres qu'il accuse d'athéisme.

3°. Les premiers philosophes posoient pour principe que rien ne se fait de rien (*q*). De là, ils conclurent, ou que le monde avoit toujours été tel qu'il est, ou que du moins la matiere est éternelle (*r*). D'autre part, il existoit une ancienne tradition, suivant laquelle toutes choses avoient été mises en ordre par l'être suprême (*s*). Plusieurs philosophes ne voulant abandonner ni

---

(*p*) Sam. Parker. disput. de Deo, disp. 1, sect. 6, p. 16. Reimmar. hist. Atheism. cap. 22, §. 6, p. 166. Bruck. tom. 1, p. 738. Moshem in Cudw. cap. 1, §. 7, not. y, tom. 1, p. 16. — (*q*) Aristot. nat. auscult. lib. 1, cap. 5, tom. 1, p. 316. Id. de gener. et corrupt. lib. 1, cap. 3, tom. 1, p. 499, A. Id. de Xenoph. cap. 1, tom. 1, p. 1241. Democr. ap. Diog. Laert. lib. 9, §. 44, &c. &c. — (*r*) Moshem in Cudw. cap. 1, §. 31, tom. 1, p. 64. — (*s*) De mund. ap. Aristot. cap. 6, t. 1, p. 610.

Digitized by Google

le principe ni la tradition, cherchèrent à les concilier. Les uns, comme Aristote, dirent que cet être avoit formé le monde de toute éternité (*t*); les autres, comme Platon, qu'il ne l'avoit formé que dans le temps et d'après une matiere préexistante, informe, dénuée des perfections qui ne conviennent qu'à l'être suprême (*u*). L'un et l'autre étoient si éloignés de penser que leur opinion pût porter atteinte à la croyance de la divinité, qu'Aristote n'a pas hésité à reconnoître Dieu comme premiere cause du mouvement (*x*), et Platon, comme l'unique ordonnateur de l'univers (*y*). Or de ce que les plus anciens philosophes n'ont pas connu la création proprement dite, plusieurs savans critiques prétendent qu'on ne les doit pas ranger dans la classe des athées (*z*).

4°. Les anciens attachoient en général une autre idée que nous aux mots *incorporel, immatériel, simple* (*a*). Quelques-uns, à la vérité, paroissent avoir conçu la divinité comme une substance indivisible, sans étendue et sans mêlange (*b*); mais par substance spirituelle, la plu-

(*t*) Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 1, tom. 1, pag. 452. Id. metaph. lib. 14, cap. 7, tom. 2, p. 1001. — (*u*) Plat. in Tim. tom. 3, p. 31, &c. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 8, tom. 2, pag. 403. — (*x*) Aristot. metaph. ibid. p. 1000, &c. — (*y*) Plat. in Tim. Moshem de creat. ex nihilo, in Cudw. tom. 2, pag. 310, &c. — (*z*) Cudw. cap. 4, §. 7, tom. 1, p. 276. Beausobre, hist. du Manich. liv. 5, chap. 5, tom. 2, p. 239. Bruck. hist. philos. tom. 1, pag. 608. Zimmerm. de Atheism. Plat. in amœn. litter. tom. 12, pag. 387. — (*a*) Bruck. tom. 1, pag. 690. Moshem in Cudw. cap. 4, §. 24, pag. 630. — (*b*) Anaxagor. apud Aristot. metaph. lib. 1, cap. 7, tom. 2, pag. 851, A; de anim. lib. 1, cap. 2, tom. 1, p. 620, D; lib. 3, cap. 5, p. 652, E.

Digitized by Google

part n'entendoient qu'une matiere infiniment déliée (*c*). Cette erreur a subsisté pendant une longue suite de siecles (*d*), et parmi même des auteurs que l'église révere ; et, suivant quelques savans, on pourroit l'admettre sans mériter d'être accusé d'athéisme (*e*).

5°. Outre la disette des monumens dont j'ai parlé plus haut, nous avons encore à nous plaindre de l'espece de servitude où se trouvoient réduits les anciens philosophes. Le peuple se moquoit de ses dieux, mais ne vouloit pas en changer. Anaxagore avoit dit que le soleil n'étoit qu'une pierre ou qu'une lame de métal enflammée (*f*). Il falloit le condamner comme physicien ; on l'accusa d'impiété. De pareils exemples avoient depuis long-temps accoutumé les philosophes à user de ménagemens. De là cette doctrine secrete qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes. Il est très-difficile, dit Platon (*g*), de se faire une juste idée de l'auteur de cet univers ; et si on parvenoit à la concevoir, il faudroit bien se garder de la publier. De là ces expressions équivoques qui concilioient en quelque maniere l'erreur et la vérité. Le nom de Dieu est de ce nombre. Un ancien abus en avoit étendu l'usage

---

(*c*) Moshem in Cudw. cap. 1, §. 26, tom. 1, p. 47, not. y. Id. in cap. 5, sect. 3, t. 2, p. 860. Beausobre, hist. du Manich. liv. 3, chap. 1, tom. 1, p. 474 ; chap. 2, p. 482. — (*d*) Moshem ibid. cap. 5, sect. 3, §. 26. not. *l*, tom. 2, pag. 434. — (*e*) Moshem ibid. cap. 3, §. 4, tom. 1, p. 136. Beausobre, ibid. liv. 3, chap. 2, tom. 1, pag. 485. — (*f*) Plut. de superst. tom. 2, pag. 169, F. Sotion. apud Diog. Laert. lib. 2, §. 12. Euseb. præp. evang. lib. 14, §. 14, pag. 750. — (*g*) Plat. in Tim. tom. 3, pag. 28.

Digitized by Google

à tout ce qui, dans l'univers, excite notre admiration; à tout ce qui, parmi les hommes, brille par l'excellence du mérite ou du pouvoir. On le trouve dans les auteurs les plus religieux, employé tantôt au singulier, tantôt au pluriel (*h*). En se montrant tour à tour sous l'une ou l'autre de ces formes, il satisfaisoit également le peuple et les gens instruits. Ainsi quand un auteur accorde le nom de Dieu à la nature, à l'ame du monde, aux astres, on est en droit de demander en quel sens il prenoit cette expression; et si, au-dessus de ces objets, il ne plaçoit pas un dieu unique auteur de toutes choses.

6°. Cette remarque est sur-tout applicable à deux opinions généralement introduites parmi les peuples de l'antiquité. L'une admettoit au-dessus de nous des génies destinés à régler la marche de l'univers. Si cette idée n'a pas tiré son origine d'une tradition ancienne et respectable, elle a dû naître dans les pays où le souverain confioit les soins de son royaume à la vigilance de ses ministres. Il paroît en effet que les Grecs la reçurent des peuples qui vivoient sous un gouvernement monarchique (*i*); et de plus, l'auteur d'un ouvrage attribué faussement à Aristote, mais néanmoins très-ancien, observe que puisqu'il n'est pas de la dignité du roi de Perse de s'occuper des minces détails de l'administration, ce travail convient encore moins à l'Etre suprême (*k*).

La seconde opinion avoit pour objet cette continuité d'actions et de réactions qu'on voit dans

---

(*h*) Xenoph. Plat. — (*i*) Plut. de orac. def. tom. 2, pag. 415. — (*k*) De mund. ap. Aristot. cap. 6, tom. 1, pag. 611.

Digitized by Google

toute la nature. On supposa des ames particulieres dans la pierre d'aimant (*l*), et dans les corps où l'on croyoit distinguer un principe de mouvement, et des étincelles de vie. On supposa une ame universelle, répandue dans toutes les parties de ce grand tout. Cette idée n'étoit pas contraire à la saine doctrine. Car rien n'empêche de dire que Dieu a renfermé dans la matiere un agent invisible, un principe vital qui en dirige les opérations (*m*). Mais, par une suite de l'abus dont je viens de parler, le nom de Dieu fut quelquefois décerné aux génies et à l'ame du monde. De là les accusations intentées contre plusieurs philosophes, et en particulier contre Platon et contre Pythagore.

Comme le premier, ainsi que je l'ai déja dit, emploie le nom de Dieu tantôt au singulier, tantôt au pluriel (*n*), on lui a reproché de s'être contredit (*o*). La réponse étoit facile. Dans son Timée, Platon développant avec ordre ses idées, dit que Dieu forma l'univers, et que, pour le régir, il établit des dieux subalternes, ou des génies, ouvrages de ses mains, dépositaires de sa puissance, et soumis à ses ordres. Ici la distinction entre le Dieu suprême et les autres dieux est si clairement énoncée, qu'il est impossible de la méconnoître; et Platon pouvoit prêter les mêmes vues, et demander les mêmes graces au souverain et à ses ministres. Si quelquefois il donne le nom

---

(*l*) Thales. ap. Aristot. de anim. lib. 1, cap. 2, tom. 1, p. 620, D. — (*m*) Cudw. cap. 3, §. 2, tom. 1, p. 99. Moshem ibid. — (*n*) Plat. in Tim. tom. 3, p. 27; id. de leg. lib. 4, tom. 2, p. 716, &c. &c. — (*o*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 12, tom. 2, pag. 406. Bayle, contin. des pens. tom. 3, §. 26.

Digitized by Google

de Dieu au monde, au ciel, aux astres, à la terre, &c., il est visible qu'il entend seulement les génies et les ames que Dieu a semés dans les différentes parties de l'univers, pour en diriger les mouvemens. Je n'ai rien trouvé dans ses autres ouvrages qui démentit cette doctrine.

Les imputations faites à Pythagore ne sont pas moins graves, et ne paroissent pas mieux fondées. Il admettoit, dit-on, une ame répandue dans toute la nature, étroitement unie avec tous les êtres qu'elle meut, conserve et reproduit sans cesse; principe éternel dont nos ames sont émanées, et qu'il qualifioit du nom de Dieu (*p*). On ajoute que, n'ayant pas d'autre idée de la divinité, il doit être rangé parmi les athées.

De savans critiques se sont élevés contre cette accusation (*q*), fondée uniquement sur un petit nombre de passages susceptibles d'une interprétation favorable. Des volumes entiers suffiroient à peine pour rédiger ce qu'on a écrit pour et contre ce philosophe; je me borne à quelques réflexions.

On ne sauroit prouver que Pythagore ait confondu l'ame du monde avec la divinité, et tout concourt à nous persuader qu'il a distingué l'une de l'autre. Comme nous ne pouvons juger de ses sentimens que par ceux de ses disciples, voyons comment quelques-uns d'entre eux se sont ex-

(*p*) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, tom. 2, pag. 405. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 62. Minuc. Felix, p. 121. Cyrill. ap. Bruck. tom. 1, p. 1075. Justin. mart. cohort. ad gent. p. 20. — (*q*) Beausobre, hist. du Manich. liv. 5, chap. 2, tom. 2, p. 172. Reimmann. hist. Atheism. cap. 20, pag. 150; et alii ap. Bruck. tom. 1, pag. 1081.

Digitized by Google

primés dans des fragmens qui nous restent de leurs écrits.

Dieu ne s'est pas contenté de former toutes choses, il conserve et gouverne tout (*r*). Un général donne ses ordres à son armée, un pilote à son équipage, Dieu au monde (*s*). Il est, par rapport à l'univers, ce qu'un roi est par rapport à son empire (*t*). L'univers ne pourroit subsister, s'il n'étoit dirigé par l'harmonie et par la providence (*u*). Dieu est bon, sage et heureux par lui-même (*x*). Il est regardé comme le pere des dieux et des hommes, parce qu'il répand ses bienfaits sur tous ses sujets. Législateur équitable, précepteur éclairé, il ne perd jamais de vue les soins de son empire. Nous devons modeler nos vertus sur les siennes, qui sont pures et exemptes de toute affection grossiere (*y*).

Un roi qui remplit ses devoirs est l'image de Dieu (*z*). L'union qui regne entre lui et ses sujets est la même qui regne entre Dieu et le monde (*a*).

Il n'y a qu'un Dieu, très-grand, très-haut, et gouvernant toutes choses. Il en est d'autres qui possedent différens degrés de puissance, et qui obéissent à ses ordres. Ils sont à son égard ce qu'est le chœur par rapport au coryphée, ce que sont les soldats par rapport au général (*b*).

Ces fragmens contredisent si formellement l'idée

(*r*) Stheneid. ap. Stob. serm. 46, p. 332. — (*s*) Archyt. ibid. serm. 1, pag. 15. — (*t*) Diotog. ibid. serm. 46, p. 330. — (*u*) Hippod. ibid. serm. 101, pag. 555, lin. 26. — (*x*) Stheneid. ibid. p. 332. Euryphant. ibid. p. 555. — (*y*) Stheneid. ibid. Archyt. ibid. serm. 1, p. 13. — (*z*) Diotog. ibid. serm. 46, p. 330. — (*a*) Ecphant. ibid. p. 334. — (*b*) Onatas, ibid. eclog. phys. lib. 1, cap. 3, pag. 4.

Digitized by Google

qu'on a voulu nous donner des opinions de Pythagore, que des critiques (*c*) ont pris le parti de jeter sur leur authenticité des doutes qui n'ont pas arrêté des savans également exercés dans la critique (*d*). Et en effet, la doctrine déposée dans ces fragmens est conforme à celle de Timée, qui distingue expressément l'Etre suprême d'avec l'ame du monde, qu'il suppose produite par cet être. On a prétendu qu'il avoit altéré le système de son maître (*e*). Ainsi pour condamner Pythagore, il suffira de rapporter quelques passages recueillis par des écrivains postérieurs de cinq à six cents ans à ce philosophe, et dont il est possible qu'ils n'aient pas saisi le véritable sens? et pour le justifier, il ne suffira pas de citer une foule d'autorités qui déposent en sa faveur, et sur-tout celle d'un de ses disciples qui vivoit presque dans le même temps que lui, et qui, dans un ouvrage conservé en entier, expose un système lié dans toutes ses parties?

Cependant on peut, à l'exemple de plusieurs critiques éclairés, concilier le témoignage de Timée avec ceux qu'on lui oppose. Pythagore reconnoissoit un Dieu suprême, auteur et conservateur du monde, être infiniment bon et sage, qui étend sa providence par-tout; voilà ce qu'attestent Timée et les autres Pythagoriciens dont j'ai cité les fragmens. Pythagore supposoit que Dieu vivifie le monde par une ame tellement attachée à la matière, qu'elle ne peut pas en être séparée; cette ame peut être considérée comme

(*c*) Conring. et Thomas. ap. Bruck. tom. 1, p. 1040 et 1102. — (*d*) Fabric. bibl. Græc. tom. 1, pag. 529. — (*e*) Bruck. tom. 1, pag. 1093.

Digitized by Google

un feu subtil, comme une flamme pure; quelque Pythagoriens lui donnoient le nom de Dieu, parce que c'est le nom qu'ils accordoient à tout ce qui sortit des mains de l'Etre suprême; voilà, si je ne me trompe, la seule maniere d'expliquer les passages qui jettent des doutes sur l'orthodoxie de Pythagore.

Enfin il est possible que quelques Pythagoriciens, voulant nous donner une image sensible de l'action de Dieu sur toute la nature, aient pensé qu'il est tout entier en tous lieux, et qu'il *informe* l'univers comme notre ame *informe* notre corps. C'est l'opinion que semble leur prêter le Grand-Prêtre de Cérès, au chapitre XXX de cet ouvrage. J'en ai fait usage en cet endroit pour me rapprocher des auteurs que je citois en note, et pour ne pas prononcer sur des questions qu'il est aussi pénible qu'inutile d'agiter. Car enfin, ce n'est pas d'après quelques expressions équivoques et par un long étalage de principes et de conséquences qu'il faut juger de la croyance de Pythagore. C'est par sa morale pratique, et sur-tout par cet institut qu'il avoit formé, et dont un des principaux devoirs étoit de s'occuper de la divinité (*f*), de se tenir toujours en sa présence, et de mériter ses faveurs par les abstinences, la priere, la méditation, et la pureté de cœur (*g*). Il faut avouer que ces pieux exercices ne conviendroient gueres à une société de spinosistes.

7°. Ecoutons maintenant l'auteur des Pensées sur la comete. « Quel est l'état de la question

(*f*) Plut. in Num. tom. 1, p. 69. Clem. Alex. strom. lib. 5, pag. 686. Aur. carm. — (*g*) Jambl. cap. 16, p. 57. Anonym. apud Phot. pag. 1313. Diod. Sic. excerpt. Val. pag. 245 et 246.

Digitized by Google

« lorsqu'on veut philosopher touchant l'unité de « Dieu ? c'est de savoir s'il y a une intelligence « parfaitement simple, totalement distinguée de « la matiere et de la forme du monde, et pro- « ductrice de toutes choses. Si l'on affirme cela, « l'on croit qu'il n'y a qu'un Dieu ; mais si l'on ne « l'affirme pas, on a beau siffler tous les dieux « du paganisme, et témoigner de l'horreur pour « la multitude des dieux, on admettra réelle- « ment une infinité de dieux ». Bayle ajoute qu'il seroit mal aisé de trouver, parmi les anciens, des auteurs qui aient admis l'unité de Dieu, sans entendre une substance composée. « Or, une « telle substance n'est une qu'abusivement et im- « proprement, ou que sous la notion arbitraire « d'un certain tout, ou d'un être collectif (*h*) ».

Si pour être placé parmi les polythéistes, il suffit de n'avoir pas de justes idées sur la nature des esprits, il faut, suivant Bayle lui-même, condamner non seulement Pythagore, Platon, Socrate, et tous les anciens (*i*), mais encore presque tous ceux qui, jusqu'à nos jours, ont écrit sur ces matieres. Car voici ce qu'il dit dans son Dictionnaire (*k*) : « Jusqu'à M. Descartes, « tous nos docteurs, soit théologiens, soit philo- « sophes, avoient donné une étendue aux esprits, « infinie à Dieu, finie aux anges et aux ames rai- « sonnables. Il est vrai qu'ils soutenoient que cette « étendue n'est point matérielle, ni composée de « parties, et que les esprits sont tout entiers dans « chaque partie de l'espace qu'ils occupent. De

---

(*h*) Bayle, contin. des pens. t. 3, §. 66. — (*i*) Mosheim in Cudw. cap. 4, §. 27, not. *n*, pag. 684.

(*k*) Art. Simonide, not. E.

Digitized by Google

« là sont sorties les trois especes de présence lo-
« cale : la premiere pour les corps, la seconde
« pour les esprits créés, la troisieme pour Dieu.
« Les Cartésiens ont renversé tous ces dogmes ;
« ils disent que les esprits n'ont aucune sorte d'é-
« tendue ni de présence locale ; mais on rejette
« leur sentiment comme très-absurde. Disons
« donc qu'encore aujourd'hui tous nos philoso-
« phes et tous nos théologiens enseignent, con-
« formément aux idées populaires, que la subs-
« tance de Dieu est répandue dans des espaces
« infinis. Or il est certain que c'est ruiner d'un
« côté ce que l'on avoit bâti de l'autre ; c'est re-
« donner en effet à Dieu la matérialité que l'on
« lui avoit ôtée ».

L'état de la question n'est donc pas tel que Bayle l'a proposé. Mais il s'agit de savoir si Platon, et d'autres philosophes antérieurs à Platon, ont reconnu un premier être, éternel, infiniment intelligent, infiniment sage et bon, qui a formé l'univers de toute éternité ou dans le temps ; qui le conserve et le gouverne par lui-même ou par ses ministres ; qui a destiné dans ce monde ou dans l'autre des récompenses à la vertu ou des punitions au crime. Ces dogmes sont clairement énoncés dans les écrits de presque tous les anciens philosophes. S'ils sont accompagnés d'erreurs grossieres sur l'essence de Dieu, nous répondrons que ces auteurs ne les avoient pas apperçues, ou du moins ne croyoient pas qu'elles détruisissent l'unité de l'être suprême (*l*). Nous dirons encore qu'il n'est pas juste de reprocher à des écrivains qui ne sont plus, des conséquences qu'ils auroient

(*l*) Moshem dissert. de creat. ap. Cudw. t. 2, p. 315.

vraisemblablement

vraisemblablement rejetées, s'ils en avoient connu le danger (*m*). Nous dirons que notre intention n'est pas de soutenir que les philosophes dont je parle avoient des idées aussi saines sur la divinité que les nôtres, mais seulement qu'ils étoient en général aussi éloignés de l'athéisme que du polythéisme.

MÊME CHAPITRE, page 342.

Sur la Théologie morale des anciens Philosophes Grecs.

Les premiers écrivains de l'Eglise eurent soin de recueillir les témoignages des poëtes et des philosophes Grecs, favorables au dogme de l'unité d'un Dieu, à celui de la Providence, et à d'autres également essentiels (*n*).

Ils crurent aussi devoir rapprocher de la morale du christianisme, celle que les anciens philosophes avoient établie parmi les nations, et reconnurent que la seconde, malgré son imperfection, avoit préparé les esprits à recevoir la première, beaucoup plus pure (*o*).

Il a paru, dans ces derniers temps, différens ouvrages sur la doctrine religieuse des payens (*p*);

(*m*) Moshem in Cudworth. cap. 4, tom. 1, pag. 685. — (*n*) Clem. Alex. strom. lib. 5 et 6. Lactant. divin. inst. lib. 1, cap. 5. August. de civit. dei, lib. 8, cap. 9; lib. 18, cap. 47. Euseb. præpar. evang. lib. 11. Minuc. Felix, &c. &c. — (*o*) Clem. Alex. strom. lib. 1, pag. 331, 366, 367, &c. — (*p*) Mourg. plan théolog. du Pythagor. Thomassin, méth. d'enseigner les lettr. hum.

Digitized by Google

et de très-savans critiques, après l'avoir approfondie, ont reconnu que, sur certains points, elle mérite les plus grands éloges. Voici comment s'explique M. Fréret, par rapport au plus essentiel ces dogmes : « Les Egyptiens et les Grecs ont « donc connu et adoré le Dieu suprême, le vrai « Dieu, quoique d'une manière indigne de lui (*q*)n. Quant à la morale, écoutons le célebre Huet, évêque d'Avranches. *Ac mihi quidem sœpe numero contigit, ut cùm ea legerem, quæ ad vitam rectè probèque instituendam, vel a Platone, vel ab Aristotele, vel a Cicerone, vel ab Epicteto tradita sunt, mihi viderer ex aliquibus christianorum scriptis capere normam pietatis* (*r*).

Autorisé par de si grands exemples, et forcé par le plan de mon ouvrage, à donner un précis de la théologie morale des Grecs, je suis bien éloigné de penser qu'on puisse la confondre avec la nôtre, qui est d'un ordre infiniment supérieur. Sans relever ici les avantages qui distinguent l'ouvrage de la sagesse divine, je me borne à un seul article. Les législateurs de la Grece s'étoient contentés de dire : *Honorez les Dieux.* L'évangile dit : *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, et le prochain comme vous-même* (*u*). Cette loi qui les renferme et qui les anime toutes, St. Augustin prétend que Platon l'avoit connue en partie (*t*) ; mais ce que Platon avoit enseigné à cet égard n'étoit qu'une suite de sa théo-

---

Id. méth. d'enseigner la philosophie. Burigny, théolog. païenn. Cudw. syst. intellect. passim. — (*q*) Déf. de la chron. p. 379 et 380. — (*r*) Huet, Alnetan. quæst. lib. 2, pag. 92. — (*s*) Luc. cap. 22, v. 37. — (*t*) August. de civit. dei, lib. 8, cap. 9.

Digitized by Google

rie sur le souverain bien, et influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il seroit absurde de dire qu'on aime Jupiter (*u*).

(*u*) Aristot. magn. moral. lib. 2, cap. 11, tom. 2, pag. 187, D.

Fin des Notes du tome huitième.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE LXXI. *Entretiens sur la nature et sur l'objet de la tragédie.* page 1

CHAP. LXXII. *Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines.* 75

CHAP. LXXIII. *Suite du chapitre précédent; les îles de Rhodes, de Crete et de Cos. Hippocrate.* 108

CHAP. LXXIV. *Description de Samos. Polycrate.* 151

CHAP. LXXV. *Entretien sur l'institut de Pythagore.* 175

CHAP. LXXVI. *Délos et les Cyclades.* 208

CHAP. LXXVII. *Suite du voyage de Délos. Cérémonies du mariage.* 274

CHAP. LXXVIII. *Suite du voyage de Délos. Sur le Bonheur.* 284

CHAP. LXXIX. *Sur les Opinions religieuses.* 322

Notes. 351

Fin de la Table du tome huitieme.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410

Digitized by Google

B'D AUG 3 1916

Digitized by Google

Digitized by Google